

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

DENISE PELLETIER

B. Sp. PHILOSOPHIE

SEMIOLOGIE CONNOTATIVE ET IDEOLOGIE:

LECTURE DE ROLAND BARTHES.

DECEMBRE 1979

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.



SEMILOGIE CONNOTATIVE ET IDEOLOGIE:  
LECTURE DE ROLAND BARTHES.

RESUME.

Roland Barthes a eu le projet de donner, selon sa propre expression, une version sémiologique de l'idéologie. Au sein de cette sémiologie, la notion de connotation a eu une place prépondérante. D'abord notion intuitive, elle a servi à repérer des lieux d'émergence de l'idéologie. Par la suite, Barthes a tenté de systématiser cette notion de telle façon qu'elle puisse rendre compte d'une économie de l'idéologie. Dans l'ensemble, ce projet repose sur le postulat que l'idéologie, tant dans les systèmes strictement discursifs que dans les manifestations de la culture, se présente sous la forme d'un procès de signification.

Le présent mémoire s'est attaché à suivre les développements de ce projet: le but était de décrire et d'analyser les diverses figures que prend la notion de connotation dans la sémiologie barthésienne.

Désirant rendre compte autant de la portée intuiti-

ve que de la portée systématique de l'oeuvre, nous avons d'abord assez longuement analysé la place qu'occupait ce projet, c'est-à-dire ses champs d'investigation et la genèse de la méthode sémiologique issue du modèle linguistique mais enrichie par les apports de différentes sciences humaines.

Après avoir porté une attention particulière à l'ensemble du projet, nous avons entrepris de suivre pas à pas la systématisation de la sémiologie barthésienne à travers les textes les plus marquants de l'auteur au regard de cette progression.

Pour ce faire, nous nous sommes donc livrée à une lecture critique globale, c'est à dire à une lecture qui a tenté de rendre compte du plus grand nombre de facettes possible de l'oeuvre de Barthes.

*Denise Pelletier*  
Denise Pelletier,

12 décembre 1979.

*Claude Tarraco*  
directeur de recherche.

A tous ceux et celles qui  
entreprennent la traversée  
des apparences...

...et à la mémoire de R.B.,  
mort le 26 mars 1980.

## REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à M. Claude Panaccio qui a bien voulu assurer la direction de ce travail. C'est grâce à son soutien discret et attentif, à son exigence autant qu'à sa souplesse, que ce mémoire a pu voir le jour sous cette forme.

Mes remerciements vont aussi à M. Claude Savary qui, en me donnant la possibilité d'intégrer mon travail dans le cadre du projet de recherche portant sur l'analyse des idéologies, m'a permis de mener à terme cette entreprise dans les conditions les plus favorables.

Il ne peut être fait mention de ce projet sans remercier par la même occasion ses généreux souscripteurs: le Programme de formation de chercheurs et d'action concertée du Ministère de l'Education (F.C.A.C.), le Fond institutionnel de recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières (F.I.R.) et le Conseil des Arts du Canada.

J'aimerais également remercier mes collègues du projet de recherche, eux dont les travaux ont parfois jeté un éclairage neuf sur la problématique qui m'intéressait.

Enfin, je ne saurais tenir sous silence l'encouragement et le soutien que m'ont prodigués mes proches et ami(e)s tout au long de cette rédaction. Qu'ils en soient ici remerciés.

## TABLE DES MATIERES

	Page
REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIERES.....	v
LISTE DES ABREVIATIONS.....	viii
 INTRODUCTION.....	 1
Notes de l'introduction.....	6
 Chapitre	
I. PLACE DU PROJET SEMIOLOGIQUE.....	7
A/ Champ d'investigation et méthode générale.....	8
B/ Division du corpus.....	13
1.Phase pré-sémiologique.....	14
2.Phase sémiologique.....	15
3.Phase post-sémiologique.....	17
C/ Les tentations de Roland Barthes.....	18
1.Tentation éthique.....	23
2.Tentation politique.....	43
3.Tentation psychanalytique.....	71
Notes du Chapitre I.....	87

Chapître	Page
II. LA SEMIOLOGIE BARTHESIENNE ET LA NOTION DE CONNOTATION.....	104
A/ Aperçu historique: divers usages de la notion de connotation en philosophie et en linguistique.....	106
1.Un concept bien connu de la logique.....	106
2.et repris par la linguistique.....	113
B/ Développement chez Barthes: de la notion de connotation aux systèmes de connotation.....	140
1.L'utopie de la transparence.....	140
1.1.La sémiologie n'est pas encore constituée.....	140
1.2.La mythologie, comme la linguistique, est une partie de la sémiologie.....	140
1.3.Vers la sémiologie de la connotation: le cas des analogas.....	157
1.4.Principes de la sémiologie connotative, extension du modèle linguistique.....	171
a/Langue/Parole.....	175
b/Signifiant/Signifié.....	181
c/Syntagme/Paradigme.....	186
d/Dénotation/Connotation.....	192
1.5.Système (du discours) de la Mode: renversement effectif de la proposition saussurienne.....	195
a/Méthode.....	198
b/Le code vestimentaire.....	206
c/Le code rhétorique.....	220
2.Les plaisirs de l'ombre.....	234
2.1.La naïveté c'était de croire au métalangage.....	234
2.2.Ebranler le signe.....	236
Notes du Chapitre II.....	243

	Page
CONCLUSION.....	260
Notes de la conclusion.....	265
BIBLIOGRAPHIE.....	266



## LISTE DES ABREVIATIONS

Par mesure d'économie, nous proposons ici une liste d'abréviations pour les principaux titres des ouvrages de Barthes mentionnés dans le présent mémoire. On voudra bien se reporter à la bibliographie pour avoir les références complètes de ces ouvrages et de ces articles.

DZ	<u>Le degré zéro de l'écriture</u>
M	<u>Mythologies</u>
MP	"Le message photographique"
RI	"Rhétorique de l'image"
EC	<u>Essais critiques</u>
ES	<u>Eléments de sémiologie</u>
CV	<u>Critique et vérité</u>
SM	<u>Système de la Mode</u>
S/Z	<u>S/Z</u>
PT	<u>Le plaisir du texte</u>
RBRB	<u>Roland Barthes par Roland Barthes</u>

## INTRODUCTION

Cette recherche sur la connotation chez Roland Barthes est issue d'un questionnement général sur l'idéologie. Au départ, les questions qui se posaient à nous<sup>1</sup> étaient à peu près de cette nature: qu'est-ce qui, aujourd'hui, peut être dit de l'idéologie? Pouvons-nous trouver des moyens de circonscrire ce concept à l'histoire si lourde et si variée? Dans quelle mesure et à quelles conditions pouvons-nous continuer d'utiliser le terme d'idéologie sans que cela soit source de confusion, voire de contradiction? Pouvons-nous trouver de nouvelles approches théoriques qui soient éclairantes pour la systématisation de ce concept?

Ces questions sont un peu brutales à l'égard des écrits de Barthes; si on leur cherche des réponses définitives, il est sûr que l'étude de l'oeuvre barthésienne ne s'impose pas: Barthes ne met jamais de point final aux interrogations (et aux réponses) qu'il suscite. Il ne se pose pas non plus comme un théoricien de l'idéologie, encore moins comme un intellectuel préoccupé de faire un bilan systématique des divers aléas qu'a subis la notion dans son histoire. Cependant, la question de l'idéologie est très présente dans son oeuvre; elle y revient le plus souvent comme le ressort nécessaire à une stratégie critique.

Si nous avons à caractériser la démarche de Barthes à travers son oeuvre, nous devons dire qu'elle est avant tout politico-esthétique, ces deux niveaux interférant sans cesse l'un avec l'autre.

Démarche politique, au sens où l'analyse des langages sociaux - du mythe à la littérature - vise, au-delà de la description et de la compréhension, une subversion. Cette subversion cherche ses chemins à travers des confrontations au marxisme (on pourrait épiloguer sur les rapports de Barthes à l'orthodoxie marxiste au sein du groupe Tel Quel) et à la psychanalyse. Elle se cristallisera souvent dans une position de retrait, l'engagement et la distance étant les deux faces d'une même attitude.

Démarche également esthétique: amoureux de l'Art, fasciné par l'écriture, grand "lecteur", Barthes recherche de DZ à Fragments d'un discours amoureux une façon nouvelle de parler de la littérature. (En ce sens, la préoccupation politique n'est qu'une "mauvaise conscience".). Il importe de signaler ici l'impact de son activité au plan de la critique littéraire. Barthes a fait oeuvre de pionnier en faisant connaître Brecht en France, en redécouvrant l'oeuvre de Bataille, en attirant l'attention sur ce qu'il a appelé "l'écriture blanche", amenant ainsi un questionnement sur les conditions historiques de la production littéraire. Ses notes sur la littérature ont été d'une importance déterminante dans le dévelop-

pement de la "nouvelle critique"<sup>2</sup>: on parle même aujourd'hui - quelquefois un peu méchamment, il faut bien le dire-, d'un "style Barthes"<sup>3</sup>.

Qu'est-ce qui, alors, retiendra notre attention dans cette oeuvre? Où irons-nous chercher un lien avec la problématique de l'idéologie?

Au centre de l'oeuvre barthésienne se dresse un projet théorique important, celui de fonder la sémiologie postulée par Saussure. C'est au développement de cette version barthésienne de la sémiologie que nous nous attarderons le plus longuement. Il nous semble - et c'est ce que nous allons essayer de démontrer-, que l'élaboration du concept de connotation est le pivot central de cette sémiologie. Il nous apparaît également que la structuration progressive de ce concept est liée - on le voit par des marques épisodiques - à une réflexion portant sur le fonctionnement de l'idéologie dans la société.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous tenterons donc de déterminer la place du projet sémiologique dans l'oeuvre barthésienne et nous découperons le corpus en fonction de ce projet. Nous examinerons ensuite trois entrées de lecture dans le but de dissiper quelques équivoques au niveau du lexique barthésien; dans le but également d'aborder le projet sémiologique en gardant en mémoire les horizons ou lignes

de force de la démarche d'ensemble de Barthes.

Le deuxième chapitre s'ouvrira sur un bref historique de la notion de connotation, puis nous plongerons dans l'analyse de cette notion à travers les développements du projet sémiologique de Barthes.

En conclusion, nous essaierons de synthétiser les grandes lignes du développement de la notion de connotation en rapport avec la question de l'idéologie. Nous tenterons un bilan critique: la problématique de l'idéologie, toujours diffuse dans l'oeuvre, reçoit-elle un traitement intéressant par le biais de la sémiologie connotative?

Bien qu'on ne puisse pour l'heure présumer des résultats de cette recherche, on peut espérer qu'elle enrichira peut-être la discussion portant sur la problématique de l'idéologie en attirant l'attention sur l'analyse des langages sociaux (des "sociolectes" comme dit Barthes). Plus modestement, on peut croire qu'elle contribuera à mettre en lumière une partie du développement de la sémiologie.

Un travail qui s'attarde, comme c'est le cas ici, à l'aspect théorique d'une oeuvre avant tout intuitive ne lui rend que bien partiellement justice. Quelles que soient nos conclusions sous ce rapport, il faut bien dire qu'elles ne préjugent en rien de la portée générale de la "littérature

barthésienne". Il est clair que nous avons affaire ici à un auteur - et à un auteur remarquable - et non seulement à un théoricien.

### Notes de l'introduction.

1. Il est question ici du groupe de recherche sur les idéologies, groupe formé de professeurs et d'étudiants de philosophie de l'UQTR et de l'UQAM. Ce groupe a tenté, depuis quelques années, de circonscrire cette problématique des idéologies. Le présent mémoire s'inscrit dans le sous-projet "sémiologie et idéologie".
2. Rappelons la violente polémique Barthes/Picard, suscitée par la publication de Sur Racine de Barthes, en 1963. Cette querelle opposait en fait l'ancienne critique et la nouvelle. Voir à ce sujet CV. L'interminable liste des détracteurs de Barthes, que l'on retrouve en notes au bas des pages, indique bien la portée profonde de la polémique.
3. Michel-Antoine Burnier et Patrick Rambaud viennent même de publier un ouvrage portant ce titre: Le Roland Barthes sans peine! (chez Balland, Paris, 1978, 118p.) Ils invitent leurs lecteurs à devenir membres du Comité pour la Propagation du Roland Barthes (s'adresser à l'éditeur)...

## Chapitre 1

### PLACE DU PROJET SEMIOLOGIQUE

Où commence ce projet? Où finit-il? Est-il besoin du bâton de l'aruspice pour délimiter l'espace qu'il occupe dans l'ensemble des écrits critiques barthésiens? Dans l'oeuvre touffue et complexe de Roland Barthes, où trancher et comment le faire? Telles sont les interrogations qui inaugurent ce chapitre, qui se veut une mise en place du projet "scientifique" de Barthes. Une telle opération doit être menée avec une grande circonspection car, chez Barthes, tout est contre nous: l'auteur est intuitif et souvent allusif; il n'hésite pas à endosser les réalignements que lui impose son auto-critique - auto-critique qu'il pratique fort lestement, du reste -, et, comble de tout, il est encore vivant.

Prenons malgré tout pour acquis que l'oeuvre est là, dans ces livres datés et qu'elle est analysable en tant que telle. Dans cette optique, nous procéderons ici à quelques ajustements préliminaires. En *su*, nous déterminerons, dans un survol de l'oeuvre, deux champs d'investigation et la pla-



ce de la méthode sémiologique; en B/, nous délimiterons, en fonction de la méthode, trois moments ou parties distinctes dans l'oeuvre; finalement, en C/, nous examinerons trois tentations constantes dans l'oeuvre barthésienne, tentations auxquelles Barthes résiste et succombe, tour à tour.

#### A/ CHAMPS D'INVESTIGATION ET METHODE GENERALE.

Nous avons déjà souligné dans l'introduction la perspective politico-esthétique de l'oeuvre de Barthes, entreprise brechtienne qui postule au départ que la société porte des masques et les désigne en même temps. Quels sont ces masques? Où sont-ils? Ce sont ces questions qui amèneront Barthes à investir toute sa recherche dans le champ de la culture, lieu privilégié de la signification. Car la fonction propre de la culture, c'est de transformer le réel en parole, de le donner à lire<sup>1</sup>.

Ainsi donc se présente le champ de la culture, comme un théâtre de masques, comme un ensemble de mythes. Ce champ de la culture se fractionne rapidement - j'allais dire fatalement - en deux champs d'investigation: la culture de masse et la culture savante.

La première est riche en mythes de toutes sortes: de la Citroën au strip-tease, en passant par le catch et le vin

rouge, tous les produits de la société de consommation - ou à peu près -, peuvent donner lieu à des mythes. Dans M, Barthes s'attarde à en décrire et à en analyser plusieurs. Mais c'est avec SM qu'il fouillera le plus un objet de la culture de masse: le journal de Mode.

Parallèlement, Barthes poursuit l'analyse du mythe privilégié de la culture savante: la littérature. Déjà, dans DZ, il affirmait:

"(...)la fonction [de l'écriture] n'est plus seulement de communiquer ou d'exprimer, mais d'imposer un au-delà du langage qui est à la fois l'Histoire et le parti qu'on y prend. (...) Elle [la littérature] doit signaler quelque chose, différent de son contenu et de sa forme individuelle, et qui est sa propre clôture, ce par quoi précisément elle s'impose comme Littérature."<sup>2</sup>

Cette déclaration, Barthes la fera sienne tout au long de son activité critique: de DZ à S/Z, en passant par CV, Barthes cherchera ces signaux, ces affiches: la littérature a elle-même ses masques, que ce soient les truquages définis dans DZ ou la clôture de la lisibilité qui définit le texte classique dans S/Z; quant à la critique, l'ancienne, son affiche, c'est le vraisemblable, violemment pris à parti dans CV.

Ces deux champs d'investigation - culture de masse et culture savante -, attireront à la longue deux traitements distincts: le traitement sémiologique dans le premier cas,

et le traitement textuel dans le second.

Mais ce n'est qu'après coup, après le sommet de ce que nous nommerons plus loin la "période sémiologique", que Barthes reconnaîtra "l'opposition dans laquelle nous sommes enfermés: culture de masse ou culture savante"<sup>3</sup>. C'est à vrai dire par une sorte de projection rétrospective que nous pouvons déterminer ces deux champs d'investigation et leur accolier deux modes distincts d'analyse.

Devrons-nous dire pour cela que la méthode sémiologique s'est révélée inadéquate dans le cas de l'analyse des phénomènes d'écriture? Il serait trop tôt pour l'affirmer. Contentons-nous pour l'instant de noter ce changement d'aiguillage dans le parcours de l'oeuvre.

Si nous revenons un peu en arrière, force nous est de constater qu'à l'origine, ces deux champs d'investigation sont issus d'une même vision fondatrice de la culture: la société mythique.

Une fois assurée la reconnaissance - toute intuitive<sup>4</sup> - de la société mythique, comment l'analyser?

\*\*\*

L'histoire faisant parfois bien les choses, Barthes rencontra le Cours de linguistique générale de Saussure vers

la fin des années cinquante. Il y trouva à la fois un instrument d'analyse révolutionnaire, la linguistique structurale, et, surtout, un défi méthodologique de taille, à savoir la postulation d'une science générale des signes, appelée sémiologie:

"On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale; nous la nommerons sémiologie (du grec sêmeion, "signe"). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains."<sup>5</sup>

On sait à quelle explosion de recherches cette déclaration a donné lieu au XXe siècle. Pour Barthes, cette annonce fut déterminante.

A sa façon, Barthes était déjà familier de l'idée qu'il y a une "vie des signes au sein de la vie sociale". Que sa conception du signe ait été un amalgame de ce que Saussure entendait par signe et par symbole - ne serait-ce qu'à cause de l'ambiguïté qui entoure la question de la motivation chez Barthes - ne l'encombrait pas plus que cela<sup>6</sup>. D'ailleurs, la proposition saussurienne était généreuse et laissait la porte ouverte à bien des initiatives. C'est ainsi que Barthes,

ébloui par l'idée qu'une science des signes était possible, moyennant qu'on s'intéressât à la linguistique, se lança dans l'entreprise sémiologique.

De l'affirmation: "la sémiologie n'est pas encore constituée"<sup>7</sup>, en passant par celle, plus tardive, sur la nécessité d'un méta-langage de la sémiologie<sup>8</sup>, jusqu'à la déclaration finale: "c'est le signe lui-même qu'il faut ébranler"<sup>9</sup>, une constante se maintient: les déplacements théoriques de l'oeuvre de Barthes se font désormais en fonction du projet sémiologique.

La méthode sémiologique se définira progressivement (surtout dans M, ES et SM) puis, lorsque Barthes basculera vers l'analyse textuelle, celle-ci restera encore tributaire de la méthode sémiologique:

"Toutes les recherches /il s'agit ici d'une part, de l'analyse structurale des récits et, d'autre part, de l'analyse textuelle/ ont une même origine scientifique: la sémiologie ou science des significations (...)." <sup>10</sup>

C'est donc en fonction des développements - et en même temps des avatars - de cette méthode que nous découperons le corpus, rejetant du même coup, comme étant beaucoup moins significative, une étude en fonction de chacun des champs d'investigation<sup>11</sup>.

## B/ DIVISION DU CORPUS

La décision de méthode - prise à la suite d'une considération d'ensemble de l'oeuvre - de découper le corpus en fonction des développements du projet sémiologique barthésien, trouve un écho chez l'auteur lui-même. En effet, le découpage auquel nous arrivons est à peu près le même que celui que Roland Barthes nous propose dans RBRB. Nous reprendrons donc le tableau qu'il intercale dans ce livre et nous ne lui apporterons que les retouches qui nous apparaissent éclairantes pour notre projet. Nous joignons au schéma de Barthes les remarques qui le suivent; elles donneront un avant-goût du style barthésien.

## Phases

<i>Intertexte</i>	<i>Genre</i>	<i>Œuvres</i>
(Gide)	(l'envie d'écrire)	-
Sartre Marx Brecht	mythologie sociale	<i>Le Degré zéro</i> Écrits sur le théâtre <i>Mythologies</i>
Saussure	sémiologie	<i>Éléments de sémiologie</i> <i>Système de la mode</i>
Sollers Julia Kristeva Derrida Lacan	textualité	<i>S/Z</i> <i>Sade, Fourier, Loyola</i> <i>L'Empire des signes</i>
(Nietzsche)	moralité	<i>Le Plaisir du Texte</i> <i>R. B. par lui-même</i>

*Remarques* : 1. l'intertexte n'est pas forcément un champ d'influences ; c'est plutôt une musique de figures, de métaphores, de pensées-mots ; c'est le signifiant comme *sirène* ; 2. *moralité* doit s'entendre comme le contraire même de la morale (c'est la pensée du corps en état de langage) ; 3. d'abord des *interventions* (mythologiques), puis des *fiction*s (sémiologiques), puis des éclatements, des fragments, des *phrases* ; 4. entre les périodes, évidemment, il y a des chevauchements, des retours, des affinités, des survies ; ce sont en général les articles (de revue) qui assurent ce rôle conjonctif ; 5. chaque phase est réactive : l'auteur réagit soit au discours qui l'entoure, soit à son propre discours, si l'un et l'autre se mettent à trop consister ; 6. comme un clou chasse l'autre, dit-on, une perversion chasse une névrose : à l'obsession politique et morale, succède un petit délire scientifique, que vient dénouer à son tour la jouissance perverse (à fond de fétichisme) ; 7. le découpage d'un temps, d'une œuvre, en phases d'évolution – quoiqu'il s'agisse d'une opération imaginaire – permet d'entrer dans le jeu de la communication intellectuelle : on se fait *intelligible*.

148

Disons dès maintenant que nous ramènerons la division de l'œuvre de quatre à trois périodes<sup>12</sup>. Textualité et moralité ne formeront qu'un bloc pour la simple raison que nous ne nous intéresserons à ces textes – qui définissent pourtant un nouveau départ dans l'œuvre – qu'en tant qu'ils marquent un aboutissement dans la structuration de la notion de connotation. Notons aussi que les textes barthésiens éliminés comme objets d'analyse reviendront parfois en guise de commentaire ou d'éclaircissement.

#### 1. Phase pré-sémiologique.

Nous appellerons "phase pré-sémiologique" ce que Barthes appelle "genre: mythologie sociale".

Au plan de l'oeuvre, nous retiendrons comme objets d'analyse DZ(1955) et A.(1957). Les écrits sur le théâtre ne seront pas pris en considération pour une raison d'économie: ils sont multiples, disséminés dans de nombreuses revues, et leur style est plus journalistique que théorisant.

En ce qui concerne l'intertexte<sup>13</sup>, nous élaguerons largement. Nous tenterons en C/ de trouver un moyen d'en rendre compte dans la mesure où il détermine l'élaboration du projet sémiologique.

A travers les textes de cette première période se dessine, par retouches successives, une critique nouvelle de l'écriture et de la culture. Cette recherche dont les traits les plus marquants sont d'être intuitive et multidirectionnelle s'est forgée au creuset de l'époque qui l'a vue naître. Elle est constituée d'un amalgame de la philosophie ambiante des années cinquante (phénoménologie, existentialisme, marxisme "humaniste"); de la nouvelle critique et de l'écriture à laquelle celle-ci a donné lieu; du structuralisme ethnologique et linguistique déjà presque institutionnalisé. C'est donc une critique encore peu théorisée et qui fait flèche de tout bois<sup>14</sup>.

## 2. Phase sémiologique.

Nous appellerons, à la suite de Barthes la deuxième



période "phase sémiologique".

Aux deux oeuvres dominant cette période, ES(1964) et SM(1967), il faut ajouter quelques articles dans lesquels nous retrouvons des apports originaux par rapport à la progression systématique. Ce sont: "Le message photographique" (1961), "Rhétorique de l'image"(1964), "L'imagination du signe"(1964), "Introduction à l'analyse structurale des récits" (1966), "L'effet de réel"(1968,<sup>15</sup>

Rectifions tout de suite un oubli de Barthes - peut-être volontaire<sup>16</sup>- au plan de l'intertexte: celui de la linguistique hjelmslévienne. L'"oubli" est de taille, quand on sait que c'est à partir de la distinction entre métalangage et langage de connotation que s'articule la sémiologie barthesienne. Le formalisme et le fonctionnalisme auraient aussi leur place ici, comme nous le verrons plus tard, au chapitre II.

Nous caractériserons cette période comme étant fortement structuralisante (la "névrose du petit délire scientifique"<sup>17</sup>). Elle voit l'élaboration d'une sémiologie fondée à partir des concepts de la linguistique structurale.

Issue de l'idée saussurienne que la linguistique est une partie de la sémiologie, elle aboutit à l'inversion de la proposition:

"L'homme est condamné au langage articulé, et aucune entreprise sémiologique ne peut l'ignorer. Il faut donc renverser la formulation de Saussure et affirmer que c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique: la fonction essentielle de ce travail est de suggérer que, dans une société comme la nôtre, où mythes et rites ont pris la forme d'une raison, i.e. en définitive d'une parole, le langage humain n'est pas seulement le modèle du sens mais aussi son fondement."<sup>18</sup>

### 3. Phase post-sémiologique.

Nous baptiserons la troisième et dernière période "phase post-sémiologique"<sup>19</sup>.

Comme nous l'avons signalé plus haut, nous ne nous intéresserons à cette période que dans la mesure où elle marque un aboutissement dans l'emploi de la notion de connotation.

En conséquence, nous ne retiendrons du corpus que S/2(1970) et les articles suivants: "Changer l'objet lui-même"(1971), "L'ancienne rhétorique et la nouvelle"(1971), "Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe"(1973)<sup>20</sup>.

L'intertexte très riche de cette période sera à peine abordé puisque nous ne nous attarderons pas au développement de l'analyse textuelle.

Cette dernière période marque une rupture dans l'oeuvre: ici, l'on change à la fois d'objet et de méthode. Barthes

passé de l'analyse des systèmes signifiants à l'analyse<sup>21</sup> du texte comme productivité; alors que le premier type d'analyse prétend être un décryptage scientifique, le second exige que l'on entre dans le texte pour y produire des sens.

### C/ LES TENTATIONS DE ROLAND BARTHES

Déjà, dans l'introduction, nous avons parlé d'"équivoques" dans le texte barthésien et nous avons fait allusion à des "horizons" et à des "entrées de lecture", en mettant soigneusement ces termes au pluriel. D'autre part, dans la division du corpus, nous avons vu que Barthes lui-même introduisait la notion d'"intertexte", notion dont la définition peut laisser perplexe. Qu'y a-t-il derrière ces mots? C'est ce que nous allons essayer d'éclaircir dans cette partie avant d'entrer de plain-pied dans l'examen du projet sémiologique.

Stephen Heath a déjà signalé ce qu'il appelle la force de déplacement du texte barthésien:

"Comment lire Barthes sinon en reconnaissant à cette oeuvre multiple sa force de déplacement? Partout s'esquisse un même geste, se rencontre un même souci de changer de niveau, de produire une configuration nouvelle, de déplacer. L'enjeu est toujours une autre histoire. (...) Pas de place sûre (Barthes n'est jamais "à sa place", enfermé dans quelque système); que cet emportement ailleurs."<sup>22</sup>

D'où vient cette "force de déplacement", cet emportement?

XXX

Il faut le dire, les textes de Barthes sont plus que pluriels, ils sont multiples<sup>23</sup>. Devant une telle oeuvre, le lecteur novice peut être pris de panique. Quel fil doit-il tirer pour dérouler l'écheveau du texte? Où se poser dans cette mouvance quand Barthes avoue, parlant de lui-même à la troisième personne: "il n'explicite jamais (il ne définit jamais) les notions qui lui semblent être le plus nécessaires et dont il se sert toujours"<sup>24</sup>? Comment s'en sortir, quand il caractérise plus loin son oeuvre comme étant une chambre d'échos?

"Par rapport aux systèmes qui l'entourent, qu'est-il? Plutôt une chambre d'échos: il reproduit mal les pensées, il suit les mots; il rend visite, c'est-à-dire hommage, aux vocabulaires, il invoque les notions, il les répète sous un nom; il se sert de ce nom comme d'un emblème (pratiquant ainsi une sorte d'idéographie philosophique) et cet emblème le dispense d'approfondir le système dont il est le signifiant (qui simplement lui fait signe). Venu de la psychanalyse et semblant y rester, "transfert" cependant, quitte allégrement la situation oedipienne. Lacanien, "imaginaire" s'étend jusqu'aux confins de l'"amour-propre" classique. La "mauvaise foi" sort du système sartrien pour rejoindre la critique mythologique. "Bourgeois" reçoit toute la charge marxiste, mais déborde sans cesse vers l'esthétique et l'éthique. De la sorte, sans doute, les mots se transportent, les systèmes communiquent, la modernité est essayée (comme on essaye tous les boutons d'un poste de radio dont on ne connaît pas le maniement), mais l'inter-

texte qui est ainsi créé est à la lettre superficiel: on adhère libéralement: le nom (philosophique, psychanalytique, politique, scientifique, garde avec son système d'origine un cordon qui n'est pas coupé mais qui reste: tenace et flottant. La raison de cela est sans doute qu'on ne peut en même temps approfondir et désirer un mot: chez lui, le désir du mot l'emporte, mais de ce plaisir fait partie une sorte de vibration doctrinale."<sup>25</sup>

Enfin, comment envisager une analyse quand ailleurs il annonce que ses écrits ne sont qu'une suite de paradoxes, de formations réactives:

"Refaisons ce parcours. A l'origine de l'oeuvre, l'opacité des rapports sociaux, la fausse Nature; la première secousse est donc de démystifier (M); puis la démystification s'immobilisant dans une répétition, c'est elle qu'il faut déplacer: la science sémiologique (postulée alors) tente d'ébranler, de vivifier, d'armer le geste, la pose mythologique, en lui donnant une méthode; cette science à son tour s'embarrasse de tout un imaginaire: au voeu d'une science sémiologique succède la science (souvent fort triste) des sémiologues; il faut donc s'en couper, introduire, dans cet imaginaire raisonnable, le grain du désir, la revendication du corps: c'est alors le Texte, la théorie du Texte. Mais de nouveau le Texte risque de se figer: il se répète, se monnaie en textes mats, témoins d'une demande de lecture, non d'un désir de plaire: le Texte tend à dégénérer en Babil. Où aller? J'en suis là."<sup>26</sup>

La "force de déplacement" tiendrait-elle à ces propriétés de l'oeuvre barthésienne d'être "chambre d'échos" et suite de "formations réactives"? Enfin, cette "force" ne serait-elle que faiblesse? Tentons d'en faire un bilan.

Après l'aveu de Barthes de toutes ces infidélités, de tous ces déplacements de sens entre sa lecture et son écriture, il nous apparaît difficile de parler d'"influences" chez lui: une influence est plus qu'un "hommage au vocabulaire"; elle peut se retracer, se systématiser, se "prouver" en quelque sorte. A vrai dire, il ne serait peut-être pas impensable de faire ce genre de preuve chez Barthes, mais ce serait au prix d'un travail titanesque et d'une définition large de la notion d'influence. Il serait encore plus risqué de tenter de retrouver des emprunts de modèles d'analyse intégraux: l'amateurisme avoué de Barthes (repensons à l'image de la radio) nous sert ici de mise en garde contre une telle entreprise.

C'est devant ces difficultés à parler de la genèse de son oeuvre que Barthes introduit la notion d'intertexte<sup>27</sup>. On pourrait reformuler ainsi cette notion: l'intertexte, dans ce cas, c'est le réseau de correspondances établi par l'individu Roland Barthes à travers ses lectures, sa personnalité, ses désirs, ses émotions, sa situation d'intellectuel français de la deuxième moitié du XXe siècle. A moins d'une empathie parfaite avec l'auteur, pouvons-nous parler (de) son intertexte? L'expérience subjective n'est-elle pas irréductible? Peut-on suivre les entrelacs des désirs de Barthes? On peut en douter.

Par contre, il faudrait pouvoir rendre compte de ces "cordons" qui lient les mots à leur système d'origine; il faudrait pouvoir parler de cette "vibration doctrinale" qui les habite. En un mot, il faudrait pouvoir dessiner une série d'attitudes objectivables, chez Barthes, vis-à-vis le réseau de ses "emprunts".

Nous proposerons, pour ce faire, la notion de "tentation". Cette notion ne prétend pas à une rigueur systématique inattaquable, mais elle nous semble adéquate dans les circonstances. Le terme de tentation implique l'idée de la transgression d'une loi, d'un interdit, sous la poussée d'un désir, d'une impulsion; l'idée aussi d'une ambivalence: pécherai-je ou non? La tentation définit ainsi une attitude, une tension vers une praxis; pour être, la tentation doit objectiver la barrière de la transgression, la norme.

Il nous semble que cette idée de tentation définit bien l'attitude de Barthes face à toute normativité, que celle-ci prenne la figure d'un savoir ou d'un engagement éthique. Endosserai-je la norme (d'un savoir, d'une éthique) ou lui résisterai-je? semble-t-il dire. Serai-je scientifique? Serai-je moral? La question n'est jamais tout à fait tranchée. Barthes l'esquive souvent en chapardant: il prend ce qui l'intéresse, l'apprête à sa façon, et laisse tomber le reste.

Cette attitude d'attirance, répulsion vis-à-vis les normes, les "doctrines", nous tenterons de la retracer face à trois tentations: la tentation éthique, la tentation politique et la tentation psychanalytique<sup>28</sup>. Il nous semble que ces tentations définissent, pour l'essentiel, les horizons de l'oeuvre barthésienne, horizons aux contours perméables; horizons toujours axés sur un point de fuite.

L'ambivalence de Barthes face à ces prises de décisions ponctue la démarche parfois hésitante et ambiguë de l'oeuvre. Bien plus, elle marque profondément le lexique barthésien. Que faut-il entendre, par exemple, lorsqu'il emploie les termes de "valeur" et de "transitivité"<sup>29</sup>? Ce n'est qu'au prix de cet examen des "tentations", examen qui ne sera jamais facile et souvent hypothétique, que nous pouvons espérer arriver à délester un vocabulaire extrêmement chargé, à émonder parmi un foisonnement de recherches et, finalement, à voir s'il restera quelque chose de spécifique à l'analyse sémiologique.

#### 1. La tentation éthique.

"tout son travail, c'est évident, a pour objet une moralité du signe (moralité n'est pas morale). " RBRB, p.60<sup>30</sup>.

Que les linguistes répriment leur légitime sursaut



devant cet emploi horrifiant du mot "signe". Nous l'avons déjà dit, Barthes lui fait désigner à la fois ce qui est significatif (indiciel), ce qui est signifiant sémiologiquement et même ce qui est symbole (autant au sens saussurien qu'au sens freudien). Il faudra revenir sur cette question. Pour l'instant, concentrons notre attention sur les termes de "morale" et de "moralité".

La morale est définie négativement comme une censure, comme une "arrogance": "Je subis donc trois arrogances: celle de la Science, celle de la Doxa, celle du Militant."<sup>31</sup> Tout discours qui se présente comme une Vérité devient une morale, une censure, et toute censure doit être défiée comme étant une atteinte à la liberté: la morale mène à un "empoisement". Le discours du militant sombre dans l'ennui, voire dans la débilité; la Doxa, le ce-qui-va-de-soi dans le conformisme; la Science génère un "imaginaire raisonnable".

La moralité, quant à elle, a un accent positif: elle implique l'idée d'une responsabilité, d'un choix, d'un projet, d'un investissement. Écoutons Barthes: "Moralité doit s'entendre comme le contraire même de la morale (c'est la pensée du corps en état de langage) (...)"<sup>32</sup>;

"Dans cette moralité, comme thème fréquent, le frisson du sens a une place double; il est ce premier état selon lequel le "naturel" commence à s'agiter, à signifier (à redevenir relatif, historique, idiomatique); (...) à cet état<sup>7</sup> répond ailleurs et presque contradictoirement une autre valeur: le sens,

avant de s'abolir dans l'in-signifiante frissonne encore: il y a du sens, mais ce sens ne se laisse pas "prendre" (...), "33

Ailleurs, il dit: "Il cherche une définition à ce terme de "moralité" qu'il a lu dans Nietzsche (...) mais il ne peut le conceptualiser."<sup>34</sup> Barthes dit ici qu'il a été chercher son terme de moralité chez Nietzsche; il affirme ailleurs avoir emprunté la "mauvaise foi" au système sartrien<sup>35</sup>. Mais nous ne nous préoccupons pas ici de la légitimité de ces emprunts; ils ne dessinent que l'arrière-fond de la démarche originale de Barthes.

Démarche originale car, chez lui, toute la question ethnique se pose dans le domaine de la signification, comme une sensibilité aux "frissons du sens". Pour Barthes, toute forme de signification est le lieu obligé d'une normativité. Cette normativité prend le nom négatif de "morale" lorsque le mode de signification semble à Barthes vicieux, figé ou stéréotypé; elle prend le nom de "moralité" lorsque le mode de signification est analysé, évalué pour ce qu'il signifie "réellement". Mais la moralité est fragile; désignant un processus de redressement ethnique, elle exige de l'analyste, de l'écrivain ou du critique une suspicion absolue car, selon Barthes, même les processus les plus scientifiques de redressement, comme la sémiologie, risquent toujours de confondre validité et vérité.

Cette question de la moralité à peine posée, nous la cernerons plus clairement en retournant aux textes de l'essayiste et du critique<sup>36</sup>; elle y investit constamment la démarche. Nous croyons, pour notre part, que la question de la moralité - et son envers, la morale - se déplace dans les textes barthésiens, mais qu'elle reste toujours présente. Nous pensons également qu'elle en marque sérieusement le lexique. C'est pourquoi nous nous sentons justifiée de procéder à cet examen.

DZ est sans doute le texte le plus transparent en ce qui concerne l'aspect éthique du projet barthésien. Dès l'"Avertissement", Barthes nous annonce qu'il parlera de la Littérature comme d'"une écriture qui ne peut être libre". Qu'est-ce à dire?

Voyons d'abord ce que Barthes entend par "style" et "écriture"; nous comprendrons mieux ensuite ce qu'est la Littérature et quelle place l'écrivain y occupe<sup>37</sup>.

Le style est "un langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie secrète de l'auteur"; "il est le produit d'une poussée, non d'une intention"; "ses références sont au niveau d'une biologie ou d'un passé, non d'une Histoire"; il est "partie d'un infra-langage qui s'élabore à la limite de la chair et du monde"; "il fonctionne à la façon d'une Nécessité"<sup>38</sup>. Le style est, ajouterons-nous, un

pur jaillissement créateur, une pure manifestation de la subjectivité.

L'écriture, quant à elle, est "un acte de solidarité historique", "une fonction"; "le rapport entre la création et la société"; "le langage littéraire transformé par sa destination sociale"; "la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire"; "un compromis entre une liberté et un souvenir"<sup>39</sup>.

La Littérature sera, en conséquence, l'ensemble des formes d'écriture historiquement repérables<sup>40</sup>, qui se définissent comme une normativité que l'écrivain doit affronter, et dont il reste souvent prisonnier:

"L'écriture est donc essentiellement la morale de la forme" (...) Il n'y a pas de Littérature sans une morale du langage. (...) Elle [l'Histoire] l'oblige [l'écrivain] à signifier la Littérature selon des possibles dont il n'est pas le maître. (...) L'Histoire, c'est toujours et avant tout un choix et les limites de ce choix."<sup>41</sup>

On pourrait croire que la forme désigne ce qu'on appelle habituellement des "genres", ou certains procédés stylistiques ou rhétoriques<sup>42</sup>. Mais Barthes renie toutes ces hypothèses. Il semble vouloir substituer à ces appellations un concept qu'il n'arrive pas à définir. On dirait qu'à vouloir en faire le calque de la conscience historique, considérée comme le monument même de la Normativité, il ne réussit qu'à perdre ce qu'il vient à peine de découvrir.

Ce qui ressort de sa description, c'est que si l'histoire des écritures semble avoir, jusqu'à une date récente, condamné l'écrivain à la servir plutôt qu'à se servir lui-même, la modernité marque une rupture en instaurant une nouvelle conscience<sup>43</sup>. Cette nouvelle conscience "déchirée" (par opposition à la conscience "unie" que définissait l'idée classique du "bourgeois" comme type essentiel) se manifeste, dans la Littérature, par un fractionnement des écritures: écriture-travail, écriture-neutre, écriture-absence, etc.. "L'éclatement du langage littéraire est un fait de conscience et non un fait de Révolution"<sup>44</sup>, nous dit Barthes.

"L'Histoire est alors devant l'écrivain comme l'avènement d'une option nécessaire entre plusieurs morales du langage (...); faute de pouvoir lui fournir un langage librement consommé, l'Histoire lui propose l'exigence d'un langage librement produit."<sup>45</sup>

Ainsi l'Histoire à la fois déterminante et soudainement devenue fragile par un "déchirement de conscience", instaure une "condition tragique" pour l'écrivain. Celui-ci doit choisir: ou il assume consciemment les formes de l'écriture (comme Sartre et Flaubert, par exemple); ou il renie toute écriture, pour se consacrer à "l'artisanat du style" (comme Mallarmé); ou enfin, il tente d'arriver à un "degré zéro"<sup>46</sup> de l'écriture, à "un état neutre et inerte de la forme", à un "style de l'absence" (comme Camus).

L'écrivain a donc à faire une sorte de "pari existentiel": étant lui-même déterminé par l'Histoire, ayant à

sa disposition un instrument marqué par l'histoire, il doit prendre cette situation à charge, l'évaluer et dresser son projet d'écriture. S'il endosse sans s'interroger les normes littéraires, il succombe à la "morale"; si, au contraire, il commet une écriture "librement produite", il a une attitude de moralité.

Mais cette situation est instable et fragile: "Chaque écrivain qui naît ouvre en lui le procès de la littérature; mais s'il la condamne, il lui accorde toujours un sursis que la littérature emploie à le reconquérir; il a beau fabriquer un langage libre, on le lui renvoie fabriqué, car le luxe n'est jamais innocent."<sup>47</sup>

### XXX

De ce topo résolument éthique de la problématique de l'écriture, il ressort deux types de considérations:

1/ L'écrivain est défini comme un être déterminé par sa situation socio-historique. Cette situation lui dessine un certain nombre d'attitudes possibles vis-à-vis lesquelles il a à faire un choix de conscience. Quelle garantie a-t-il lorsqu'il fait le choix de la moralité? Aucune ou presque. Ce n'est pas beaucoup extrapoler que de dire que son authenticité et sa lucidité sont ses seuls garants et ils sont susceptibles d'être récupérés par les aléas de

l'Histoire. Ainsi en va-t-il de la moralité dans DZ: elle est la seule attitude possible pour l'écrivain responsable, mais ce libre-choix a en même temps l'allure d'une fatalité puisque, au bout du compte, tout langage, même libre, est récupéré à plus ou moins longue échéance par l'Histoire: même l'avant-garde devient une institution après un certain temps.

2/ En ce qui concerne la morale du langage ou de la forme<sup>48</sup>, il apparaît qu'elle n'est qu'une projection globale et passablement maladroite de l'idée qu'il y a du normatif dans l'écriture. Cette idée d'une présence de la normativité dans les procédés d'écriture repose sur des analyses qui méritent d'être considérées, bien qu'elles aient été abandonnées trop tôt par Barthes (qui craignait sans doute, les faisant, d'être enfermé dans l'analyse stylistique<sup>49</sup>).

Lorsque, par exemple, il examine l'écriture romanesque, il analyse très finement deux "truquages": l'emploi du passé simple et celui de la troisième personne, ces procédés d'écriture s'avérant être des lieux d'élection de la normativité.

Le passé simple, dit-il, signale non pas un temps, mais la présence d'un démiurge dont le rôle est de "ramener la réalité à un point"<sup>50</sup>. Le passé simple a cette propriété d'introduire un ordre causal dans les faits: il ramène la



multiplicité des expériences à "un acte verbal pur" dont la fonction est d'instaurer une logique discursive:

"Il fonctionne comme le signe algébrique d'une intention; soutenant une équivoque entre temporalité et causalité, il appelle un déroulement, i.e. une intelligence du Récit. C'est pour cela qu'il est l'instrument idéal de toutes les constructions d'univers; il est le temps factice des cosmogonies, des mythes, des Histoires, des Romans."

L'emploi de la troisième personne repose sur une convention de même type. Le "il", remplaçant le "je", évacue du même coup la "personne biologique", l'expérience vécue et érige à sa place un "homme essentiel". Le "il", pour prendre une métaphore mathématique, devient l'argument typique de la fonction instaurée par l'emploi du passé simple.

Cette équivoque, ce "mensonge"<sup>51</sup> dira Barthes, est le résultat d'un pacte entre l'écrivain et la société, pacte qui lie le vrai et le faux sous les traits du vraisemblable<sup>52</sup>. Ainsi, pour Barthes, cette convention implicite dans l'emploi du passé simple et de la troisième personne renvoie à une normativité sociale. On peut s'interroger sur la nature de cette normativité qui renvoie parfois à une vision marxisante de la société (le réel et le représenté), d'autres fois au langage le plus traditionnel de la morale ( du genre: "il est bien de soutenir le vrai"). A moins que ces deux discours - marxiste et moral - ne se fondent dans un



seul et même moule. Nous verrons dans la partie suivante si le sens marxiste de la valeur, tel que l'emploie Barthes a quelque chose de plus instructif que cela.

Mais avant de tirer des conclusions, examinons l'analyse qui est probablement la plus fascinante de DZ, celle des écritures politiques. Le même type d'analyse pourrait être conduit pour toute autre écriture littéraire, nous dit Barthes. Les écritures politiques ne sont qu'un cas parmi d'autres; elles sont choisies ici comme objets d'analyse car elles ont le trait particulier d'être plus explicitement normatives que les autres, étant rattachées plus directement à l'exercice du pouvoir<sup>53</sup>.

"Il y a, dit Barthes, au fond de l'écriture une circonstance étrangère au langage, il y a comme le regard d'une intention qui n'est déjà plus celle du langage."<sup>54</sup> Dans le cas des écritures politiques, cette circonstance est "la menace d'une pénalité" qui charge alors l'écriture "de joindre d'un seul trait la réalité des actes et l'idéalité des fins". "Le mot devient un alibi (i.e. un ailleurs et une justification)." Le mot est donné "à la fois comme description et comme jugement".

Par exemple, l'écriture marxiste a "un lexique aussi particulier, aussi fonctionnel qu'un vocabulaire technique; les métaphores elles-même y sont sévèrement codi-

fiées." "Certaines notions, formellement identiques<sup>55</sup>(...), sont scindées par la valeur et chaque versant rejoint un nom différent: par exemple, "cosmopolitisme" est le nom négatif "d'internationalisme" (déjà chez Marx)." Ce lexique s'érige, de façon manichéenne, sur une distinction entre le Bien et le Mal (i.e. comme un système de valeurs); sa figure la plus aberrante est la tautologie ("Racine est Racine"<sup>56</sup>), qui marque de façon redondante une normativité implicite.

On peut penser, nous dit Barthes, que ces lexiques de mots et de figures sont repérables et qu'on peut en faire l'histoire. On peut déplorer que Barthes renvoie trop vite son étude à une perspective historique. Elle aurait intérêt à être mieux structurée avant de ce faire; mais Barthes a cette avidité des intuitifs qui veulent tout savoir de leur objet avant de l'analyser. Aussi n'avons-nous droit, dans DZ, qu'à la mise en place de quelques éléments d'analyse synchronique et à un schéma très général de la perspective diachronique.

Dans les brefs essais que nous venons de résumer, on peut discerner deux types de "découvertes":

1/ Barthes introduit l'idée qu'on peut analyser de façon nouvelle certains procédés traditionnellement reconnus comme des figures rhétoriques et stylistiques "innocen-

tes": le temps des verbes, l'emploi des pronoms, l'usage des figures comme la métaphore et la tautologie. Dans 32, cette analyse "nouvelle" ne va pas très loin. Barthes semble craindre, comme nous l'avons déjà signalé, d'être enfermé dans une conception traditionnelle de l'esthétique. Il le craint à bon droit: une "nouvelle" analyse du style et de la rhétorique exige une approche des phénomènes de langage beaucoup plus rigoureuse qu'une critique - si brillante soit-elle - littéraire<sup>57</sup>.

2/ Barthes reprend, dans sa définition du style, l'idée littéraire que les mots ont "une mémoire seconde"<sup>58</sup> issue de la "mythologie secrète"<sup>59</sup> de l'auteur. L'accent n'est pas mis à ce moment sur cette capacité qu'ont les mots d'avoir une "mémoire"; toute la problématique est plutôt ramenée à l'intentionnalité de l'écrivain, perpétuant en ce sens l'idée, déjà vieillot, que la langue est expressive.

Par ailleurs, il innove, au plan heuristique, quand il affirme que dans l'écriture, il y a présence de codes sociaux. Bien que la généralisation qu'il tente de faire en parlant d'une "morale du langage" soit décevante; Bien qu'à aucun moment il ne soit en mesure de systématiser une quelconque théorie linguistique<sup>60</sup>, Barthes introduit, avec son idée du "mot-alibi" ce que nous pouvons considérer comme la première version de sa notion de connotation<sup>61</sup>. C'est intui-

tivement que Barthes découvre ce phénomène, qu'il y a dans les mots une collision entre le fait et la valeur, la valeur référant ici à une norme dont la nature n'est pas toujours la même: si elle est clairement policière dans les écritures politiques, il semblerait que dans les écritures littéraires sans style, elle réfère à un goût bourgeois assez mal défini. Quant à ce que Barthes appelle "le fait", il semble y avoir confusion, dans cette expression, entre la référence et ce qu'on pourrait banalement appeler "la signification généralement admise".

Nous voyons que si nous avons en germe ce qui deviendra par la suite la notion de connotation, nous sommes également à la source de tous les problèmes qu'elle suscitera. La connotation ne renvoie-t-elle qu'à des codes sociaux? Si oui, auxquels et comment? sinon à quoi d'autre? Renvoie-t-elle à une compétence des locuteurs? et à quel type de compétence? Nous verrons par la suite quel genre de réponse Barthes peut donner à ces questions que nous plaquons ici par anticipation.

L'enracinement que prendra ailleurs la notion de valeur, dans la métaphore économique saussurianno-marxiste et même freudienne puis dans le vocabulaire technique de la linguistique, aura peine à départir cette notion de la consonance éthique qu'elle prend dès DZ.

On le voit bien dans M. La mythologie se veut une théorisation des mythes sociaux. La valeur y a une définition linguistico-marxiste<sup>62</sup>; le mythe interpelle un lecteur dont la conscience est marquée par sa situation socio-historique<sup>63</sup>. Mais, il semble bien que le lecteur de mythes ne soit pas réduit à n'être qu'une "conscience mythique". L'efficacité du mythe se vérifiant au niveau de sa lecture<sup>64</sup>, son impact est tributaire, non seulement de sa "qualité", mais aussi de la compétence du lecteur, de sa capacité d'endosser les modèles sociaux ambiants ou de leur résister. Ainsi, un mythe peut perdre son efficacité devant un lecteur "averti" i.e., en définitive, devant un lecteur dont le système de valeurs ne coïncide pas toujours avec les normes socialement admises. Le prototype de ce lecteur, c'est le mythologue dont la perspicacité critique est liée moins au succès d'une méthode d'analyse qu'à son attitude de rejet des "valeurs bourgeoises", ce terme ayant, de l'aveu même de Barthes une consonnance esthétique et éthique<sup>65</sup>. A ce compte, il va sans dire que bien des gens peuvent être mythologues. La théorie n'est qu'une post-face dans M; ce qui importait c'était de "taper sur la petite bourgeoisie"<sup>66</sup>.

Cette tentation de considérer d'un point de vue éthique le terme de valeur est encore manifeste dans cette phrase de M: "Le mythe est une valeur, il n'a pas la vérité pour sanction."<sup>67</sup> Le mythe, comme valeur, renvoie, pour être

évalué, non à une prétendue vérité, mais à une norme objective". . Cette norme, c'est le réel, le "naturel" que le mythe tente de copier. Ailleurs, le mythe sera défini comme une "parole excessivement justifiée"<sup>68</sup>. Mais déjà, ces termes éthiques de "vérité" et de "justification" renvoient à l'aspect idéologique du mythe que nous examinerons tout à l'heure.

Si nous revenons à la perspective globale du projet mythologique, nous nous apercevons que toute la démarche est marquée par une attitude éthique, par l'idée d'une moralité telle que nous l'avons déjà définie i.e. par le projet d'un redressement éthique de certains processus de signification vicieux.

Le but même de la mythologie est de "démystifier"; le mythe se définit comme un "vol de langage"; le mythologue, à son tour, doit "voler le mythe": "Puisque le mythe vole du langage, pourquoi ne pas voler le mythe?"<sup>69</sup> La mythologie, premier pas vers la sémiologie, prendra ainsi la figure d'un militantisme théorique, d'une subversion. Ce militantisme prend sa source dans une indignation morale: c'est parce que le mythe est "écoeurant" qu'il faut le dénoncer, parce qu'il permet de justifier dans un luxe de signification n'importe quel fait de culture en le travestissant en nature:

"Du point de vue éthique, ce qu'il y a de gênant dans le mythe, c'est précisément que sa forme est motivée. (...) L'écœurant dans le mythe, c'est le recours à une fausse nature, c'est le luxe des formes significatives, comme dans ces objets qui décorent leur utilité d'une apparence naturelle. La volonté d'alourdir la signification de toute la caution de la nature provoque une nausée: le mythe est trop riche, et ce qu'il a en trop, c'est précisément sa motivation. Cet écoeurément est le même que je ressens devant les arts qui ne veulent pas choisir entre la physis et l'anti-physis, utilisant la première comme idéal et la seconde comme épargne. Éthiquement, il y a une sorte de bassesse à jouer sur les deux tableaux."<sup>70</sup>

Le mythologue, nous dit Barthes, "n'aura aucune peine à se justifier"<sup>71</sup> puisque la mythologie, engagée, "participe à un faire du monde"<sup>72</sup>:

"tenant pour constant que l'homme de la société bourgeoise est à chaque instant plongé dans une fausse Nature, elle /la mythologie/ tente de retrouver sous les innocences de la vie relationnelle la plus naïve, l'aliénation que ces innocences ont à charge de faire passer. Le dévoilement qu'elle opère est donc un acte politique: fondée sur une idée responsable du langage, elle en postule par là même la liberté. Il est sur qu'en ce sens, la mythologie est un accord au monde, non tel qu'il est, mais tel qu'il veut se faire(...)."<sup>73</sup>

Ainsi, la mythologie, voulant devenir une science, demeure avant tout un acte éthico-politique et cet acte politique est lui-même endossé par le mythologue comme un engagement. Se risquant à fonder la mythologie, Barthes a au moins la garantie morale d'aller dans le sens de l'Histoire<sup>74</sup>. Quant à savoir quel est l'impact de l'engagement dans la détermination de cette Histoire, nous n'en savons guère plus



que dans DC. Le mythologue est dans une position inconfortable. D'une part, il vit dans la société mythique et il demeure toujours soumis de quelque façon à l'emprise du mythe: l'anti-bourgeois se définit toujours par rapport - même si c'est par un rejet - aux normes bourgeoises; d'autre part, il se pose comme une sorte de conscience désincarnée, sortie de la socialité, au moment de sa critique: dénonçant les mensonges du mythe, il désigne la "vérité" du réel, comme si celle-ci était irréductible à toute interprétation. L'analyste est donc toujours dans une position ambiguë; il est à la fois dans le système qu'il analyse et hors de lui.

La conscience malheureuse de l'écrivain se transmute en conscience malheureuse du mythologue: "Le mythologue est condamné à vivre une socialité théorique; pour lui, être social, c'est, dans le meilleur des cas, être vrai: sa plus grande socialité réside dans sa plus grande moralité."<sup>75</sup>

Barthes, à la fin de M, dit que la mythologie est nécessaire mais limitée: nécessaire au sens où elle est justifiée à cause de sa portée politico-éthique; limitée parce que l'analyste est lui-même un être social engagé dans le processus qu'il analyse. Reste à savoir si ces deux attributs accolés à la mythologie mettront en question la validité même de celle-ci. Il est difficile de le savoir puisque la mythologie, comme science potentielle renvoie à deux autres "sciences" dont le développement est encore hypothétique: la sémio-



logie et l'idéologie. La mythologie, nous dit Barthes, est "un fragment (...) de la sémiologie"<sup>76</sup>, et la "sémiologie n'est pas encore constituée"<sup>77</sup>; elle fait aussi partie de "l'idéologie comme science historique"<sup>78</sup>. Magnifique force de déplacement n'est-ce pas? On peut malgré tout se demander dès maintenant si la mythologie ne renvoie, en dernier recours, qu'à la moralité de l'analyste. L'examen du modèle du mythe devra fournir une réponse à cette question.

A la fin de SM, Barthes soulève à nouveau cette question de la place de l'analyste face au système qu'il élabore et de sa responsabilité.

L'analyse conduite dans SM se présente comme étant sans équivoque une analyse sémiologique (donc "scientifique" puisque Barthes télescope souvent ces deux termes).

Bien qu'il déplore que l'existence terminologique des signifiés du système rhétorique soit un artefact de l'analyste<sup>79</sup>, il soutient que "le rapport du système-objet et du métalangage de l'analyste n'implique (...) aucune substance "vraie", qui serait à porter tout entière au crédit de l'analyste, mais seulement une validité formelle"<sup>80</sup>. La preuve de cette affirmation devra également être faite dans l'analyse de SM.

Quelle est alors la mesure de la distance de l'analyste? C'est la perspective d'une spirale de métalangages<sup>81</sup>

qui s'articulera un jour sur le métalangage de l'analyste:

"Le système ne se ferme nullement au seuil de ce déchiffrement, l'opposition de la nature et de la culture fait elle-même partie d'un certain métalangage, i.e. d'un certain état de l'histoire; c'est une antinomie transitoire que d'autres hommes n'auraient pu ou ne pourront parler. Le rapport du système-objet et du métalangage (...) est (...) à la fois éphémère et nécessaire, car le savoir humain ne peut participer au devenir du monde qu'à travers une série de métalangages successifs, dont chacun s'aliène dans l'instant qui le détermine (...) un jour viendra inévitablement où l'analyse structurale passera au rang de langage-objet et sera saisie dans un système supérieur qui à son tour l'expliquera."<sup>82</sup>

Conception un peu étrange du métalangage qui est considéré ici comme le reflet d'un état de conscience: elle nous renvoie avec à peu près autant de consistance, à l'idée de la forme dans DZ.

La mythologie était nécessaire et limitée; ici, c'est le rapport entre système-objet et métalangage qui est "éphémère et nécessaire". Ephémère puisqu'il renvoie à un temps historique (un jour on parlera autrement de ces objets); nécessaire parce que le métalangage est le mode obligé de la progression de la connaissance dans l'histoire: la validité du métalangage elle-même est renvoyée à la relativité historique (ce qui s'impose comme pertinent aujourd'hui ne le sera peut-être plus demain).

La moralité se traduit ici par une certaine forme de prudence: la validité de la sémiologie, sitôt affirmée

devient suspecte. Voudrait-elle, se prétendant scientifique, se prétendre vraie? Qu'à cela ne tienne: même si elle le prétendait, elle serait renvoyée à la relativité de l'histoire. On pourrait croire que Barthes, faisant cette mise en garde se défend surtout contre lui-même: rapprochons deux citations, une tirée de SM, l'autre de RBRB:

"Le rapport de l'analyse sémiologique et de l'énoncé rhétorique n'est nullement le rapport d'une vérité et d'un mensonge: il ne s'agit jamais de "démystifier" le lecteur de Mode (...)"<sup>83</sup>

"La science sémiologique (postulée alors) dans SM<sup>7</sup> tente d'ébranler, de vivifier, d'armer le geste, la pose mythologique, en lui donnant une méthode."<sup>84</sup>

Si l'on s'arme, il y a de bonnes raisons de croire que c'est parce que l'on va en guerre. L'esprit chevaleresque de Barthes n'est donc pas complètement mort, pas plus que sa nostalgie constante vis-à-vis l'impossibilité d'atteindre un état de langage complètement neutre où la réalité (la "vérité") du monde se traduirait de façon innocente.

Toute la moralité de Barthes tient à ce constat, tragique pour lui, que le langage n'est que truquage et que même un langage librement produit revient toujours fabriqué (autant celui de l'écrivain que celui du sémiologue).

Par ailleurs, il est significatif de voir que S/Z s'ouvre sur un procès d'intention fait par les sémiologues, nous dit Barthes, à l'égard de la linguistique, procès auquel il souscrit en partie. Tant que nous resterons soumis, dit en substance cette critique, à l'emprise du modèle lin-

guistique qui privilégie le statut de la dénotation sur celui de la connotation, nous retournerons sans cesse à la clôture du discours occidental qui confond sans cesse langage et vérité<sup>85</sup>.

Ce n'est que lorsqu'il fondera la textualité que cette angoisse de toujours voir le réel "s'évaporer" dans le langage se transformera de façon positive: elle deviendra plaisir, glissement progressif du désir<sup>86</sup>, dans la pluralité des sens. Il est significatif, de ce point de vue que PT s'ouvre sur cette citation de Hobbes: "La seule passion de ma vie a été la peur."<sup>87</sup>

## 2. La tentation politique.

"R.B. garde et évacue le sociologisme politique: il le garde comme signature, il l'évacue comme ennui." RBRB, p.60.

Ne nous laissons pas prendre par l'apparente désinvolture de cet énoncé: la double affirmation qu'il contient mérite quelque attention.

"Il l'évacue comme ennui"

Le sociologisme politique, s'il est présent, ne mène pas au militantisme doctrinaire: "le libéralisme est préférable au dogmatisme"<sup>88</sup>. "Autant j'ai un intérêt profond

pour le politique (...) autant j'ai une sorte d'intolérance au discours politique."<sup>89</sup> Qu'il soit de gauche ou de droite, le discours politique s'érige toujours comme une Doxa: "(...) quand j'ai écrit *A*, le discours arrogant venait uniquement de la droite. Actuellement, nous assistons à un glissement de l'arrogance vers la gauche."<sup>90</sup> L'arrogance se glisse dans le stéréotype. Exemple:

"Quelqu'un m'écrit qu'"un groupe d'étudiants révolutionnaires prépare une destruction du mythe structuraliste". L'expression m'enchantait par sa consistance stéréotypique: la destruction du mythe commence, dès l'énoncé de ses agents putatifs, par le plus beau des mythes: le "groupe des étudiants révolutionnaires", c'est aussi fort que "les veuves de guerre" ou les "anciens combattants"."<sup>91</sup>

Et Barthes note, quelques lignes plus bas: "Mettre à distance le stéréotype n'est pas une tâche politique, car le langage politique est lui-même fait de stéréotypes(...)"<sup>92</sup> Arrogant, stéréotypé, le discours politique, finalement, ennue: on sait d'avance ce qu'il va dire, il ne nous apprend rien.

Malgré ces affirmations non équivoques de Barthes, il se trouve de ses commentateurs qui aimeraient bien l'intégrer à un théoricisme<sup>93</sup> militant. Voici, pour donner un exemple de ces tentatives, comment Sollers - en pleine période de maoïsme aigu<sup>94</sup> - situe l'engagement de Roland Barthes (la citation est longue, mais nous la donnerons en entier: elle constitue une véritable pièce d'anthologie):

"R.B. ou la vigilance auto-critique: ce qu'il vous renvoie, c'est sa propre auto-surveillance, sa posture auto-analytique prête à repérer chaque noeud d'excès, chaque symptôme, chaque engorgement. Ici protestantisme, mais tempéré, vidé, japonisé. Si la France avait connu un parti révolutionnaire prolétarien ouvert à la lutte idéologique - et, donc, faisant progresser le marxisme-léninisme, produisant ses propres intellectuels et ralliant les intellectuels progressistes sur une base critique -, nul doute que R.B. aurait eu sa place dans ce parti, y aurait renforcé ses qualités les plus spécifiques. On ne l'imagine pas, en effet, coincé dans le conformisme du post-stalinisme français: d'un côté l'ouvriérisme-populiste, de l'autre, l'hyperbélisme "poétique", l'empirisme et l'emphase, l'évolutionisme sectaire et le culte ampoulé de la vedette lyrique. Alliance logique où il serait naïf de voir un antagonisme: bel et bien une complémentarité organique, un système de parenté objective. Le dogmatico-révisionisme est le partenaire naturel d'un régisseur d'autant plus répressif qu'il évite soigneusement de se donner pour tel: le masque libéral. Le dogmatico-révisionisme, le libéralisme bourgeois, imposent un éclectisme sélectif: tout est permis, sauf l'extrême-gauche; tout est permis, sauf l'exposition dialectique des contradictions; tout est permis sauf la Chine; tout est permis, sauf la science du sexe et de son discours. Le dogmatico-révisionisme, le libéralisme répressif, unité à entrisme réciproque de l'hégémonie idéologique réalisée, après la grande peur de Mai 68 par la bourgeoisie monopoliste et l'actuel parti révisionniste français, est un système paternaliste clivé, à forclusion psychotique, sublimation automatique, censure au coup d'oeil, scotomisation, rabâchage de chaque point faible de l'invention en cours. Bref, le piège à cons de la petite bourgeoisie française hexagonale et de son provincialisme hyper-familial. France, degré zéro: rien de plus répressif, aujourd'hui, que ce nationalisme à la petite semaine, enfermé, sourd, mythique, ronronnant, incurieux de tout.

Nous sommes ici sur la trajectoire qui va de M à l'Empire des signes(...)"<sup>95</sup>

A relever le nombre de stéréotypes contenus dans le discours de M. Sollers, on concluerait assez vite qu'un par-

ti qui recevrait de tels auteurs de catilinaires intéresserait fort peu Barthes, sinon en tant que sémiologue puisque dans "Ecrivains, Intellectuels, Professeurs", il dénonce "les oblats de l'interprétation prolétarienne des faits culturels"<sup>96</sup> et que dans RBRB il se définit comme "un mauvais sujet politique"<sup>97</sup> et "un out-sider intermittent"<sup>98</sup>. Mais, avec des "si", dit-on, on mettrait Paris en bouteille. On peut considérer le laconique Alors la Chine<sup>99</sup> de Barthes comme une réponse à une telle invite: Barthes semble assez perplexe devant les tenants et aboutissants de la "ligne juste"; sympathie pour la Chine, certes, mais sans plus.

Si, dans le lieu de la politique, Barthes peut être considéré comme un marginal, un "sans parti", s'il répugne à tout discours proprement politique, il y a quand même, dans son oeuvre, une forme de présence du politique:

"il le garde comme signature."

Comment? Est-ce qu'il "milite dans la théorie", comme le dit Althusser? Reprenant Marx et Freud, entre-t-il dans le courant de la "dérive"<sup>100</sup> des années 68-70 (Lyotard, Deleuze et al.)? On vient de le voir par un exemple - il pourrait y en avoir d'autres<sup>101</sup> -, les commentateurs les plus familiers de Barthes tentent de l'interpréter en le "politisant", mais Barthes résiste, ne se laisse pas caser facilement. Il semble que, malgré ses résistances, il y ait cepen-

dant, dans ses analyses un "intérêt profond pour le politique" et peut-être même un "regard politique sur le signe"<sup>102</sup>. Le politique sera-t-il simple objet d'analyse ou détermination dans l'élaboration de l'analyse? Nous le verrons, la position de Barthes sur cette question est souvent ambiguë, semble même ~~is~~ contradictoire<sup>103</sup>. L'expression de cet intérêt pour le politique est souvent métaphorique ou présenté comme secondaire.

Pourquoi cet enjeu politique est-il si difficile à cerner? Précisément parce qu'à chaque fois que le politique risque de se figer en doxa - de gauche ou de droite, peu importe -, il se dédouble en morale/moralité: devant toute idole, Barthes devient iconoclaste. D'où la difficulté à parler d'une tentation éthique en dehors de la tentation politique (et inversement): éthique et politique doivent toujours être lus comme un doublet. On pourrait dire, pour "parler Barthes", comme un "tourniquet": on croit parler au moraliste et on a affaire au politique; on espère toucher au politique et il se transforme aussitôt en moraliste.

"Dans DZ, dit Barthes, j'essaye de marxiser l'engagement sartrien, ou, tout au moins - et c'était peut-être là une insuffisance -, de lui donner une justification marxiste."<sup>104</sup> Ainsi, quinze ans après sa parution, Barthes confirme explicitement l'enjeu de DZ: justifier l'engagement sar-



trien du point de vue marxiste. Par là, il affirme le primat de la moralité sur le politique, mais aussi leur profonde imbrication; par là également, on voit qu'il conçoit l'Histoire comme détermination obligée de tout projet d'écriture en même temps qu'elle est le lieu ouvert, fracturé, où peut s'articuler la moralité pour l'écrivain.

On a vu à propos de la première tentation comment se posait à l'écrivain la question de l'engagement éthique; mais il faut maintenant restituer à cet engagement son arrière-fond historique. L'expression "forme de l'écriture" employée par Barthes dans DZ nous renvoie de deux façons à l'Histoire: d'une façon diachronique (l'histoire des formes), et d'une façon synchronique (analyse de certains mécanismes de l'écriture).

Revoyons d'abord les grands traits de cette diachronie. Dès l'introduction, Barthes nous dit que "l'écriture (...) signale un au-delà du langage qui est l'Histoire et le parti qu'on y prend"<sup>105</sup>. L'écriture est, on l'a vu, définie comme étant une forme sociale, un ensemble de conventions historiquement marquées. La Littérature, en conséquence, est l'ensemble des formes, des écritures que l'on retrouve au fil de l'Histoire. Cette histoire des formes "suit la progression du déchirement de la conscience bourgeoise". Pour illustrer ces thèses diachroniques, Barthes nous propose le schéma suivant.

Jusqu'à 1650, dit-il, "la Littérature française n'avait pas encore dépassé une problématique de langue, et (...), par là même, elle ignorait encore l'écriture. En effet, tant que la langue hésite sur sa structure même, une morale du langage est impossible."<sup>106</sup> Ainsi, l'écriture naît en France en même temps ou à peu près qu'est publiée la grammaire de Port-Royal. La période qui suit et qui va jusqu'à la fin de l'époque classique (vers 1850) ne connaît pas vraiment une problématique du langage; malgré la diversité des genres, on a affaire à une écriture "unique"<sup>107</sup>. Il n'y a à l'époque classique qu'un code littéraire, de la même façon qu'au plan socio-politique, il n'y a qu'un type essentiel: le bourgeois. L'écriture est alors uniquement instrumentale<sup>108</sup> et ornementale: il y a adhésion parfaite de la forme littéraire et du "fond" qu'elle traduit. A une langue et une réalité bourgeoises correspond une écriture bourgeoise; c'est ce que Barthes appelle la conscience unie.

Ce n'est que vers 1850 qu'il y a fracturation des écritures; cet éclatement manifeste un éclatement de l'Histoire. Cette brisure de l'Histoire est elle-même déterminée par un changement de structure économique. Le renversement de la démographie européenne, la naissance du capitalisme moderne, la fragmentation de la société française en trois classes ennemies<sup>109</sup>, entraînent une multiplication des langages sociaux. "Le déchirement des langages est indisso-

ciable du déchirement des classes."<sup>110</sup> Les formes classiques d'écriture se révèlent inadéquates à l'expression de ces nouveaux langages. La langue classique, désormais "splendide et morte"<sup>111</sup> ne peut plus être innocente puisqu'elle est marquée du sceau de la bourgeoisie essentialiste. Pour que la langue puisse s'innocenter, redevenir instrumentale, il faut que la forme devienne une "valeur-travail"<sup>112</sup> à moins que l'écrivain ne choisisse l'artisanat du style comme Mallarmé ou le silence, l'agraphie comme Rimbaud. Chercher par tous les moyens à innocenter la langue par le travail de la forme, telle sera toute l'entreprise de la modernité.

Le style elliptique de ce schéma - qui est celui même de Barthes -, ne va pas sans poser de nombreux problèmes que nous n'étudierons pas tous en détail ici.

On peut d'abord s'interroger sur les critères qui ont présidé au découpage de ces trois périodes. Il y a d'abord un seuil d'apparition de l'écriture: la codification de la langue<sup>113</sup>; puis, selon un pattern marxiste, une période de domination complète qui paralyse toute véritable prise de conscience; enfin, cette période est suivie d'un bouleversement économique qui entraîne une division ouverte des classes (curieusement, Barthes dit qu'il y a trois classes antagonistes et non deux: dominante et dominée). Il nous semble que le modèle marxiste est parachuté ici avec plus ou moins de bon-

heur: la démonstration de l'impact des phénomènes économiques et des divisions de classes sur l'écriture n'est pas très étoffée. Admettons que ce schéma puisse être plausible et évitons tout débat sur la constitution des langues, débat le plus souvent stérile et fort judicieusement évité par l'approche structurale.

Il serait peut-être plus intéressant de s'attarder un peu à la position du problème du langage en tant qu'il est tributaire d'une vision socio-politique (et non seulement sociale) de la langue. Posons la théorie barthésienne sous la forme de l'équation suivante:

$$\begin{array}{ccccc} \text{état(s) de} & & \text{état(s) de} & & \text{type(s) de} \\ \text{l'histoire} & = & \text{conscience} & = & \text{langage} \end{array}$$

Tout se passe comme si les fonctions qui unissent les termes étaient des fonctions d'identité. Le problème, pour Barthes, est qu'il n'y a bel et bien qu'une langue: il n'y a pas une langue de la bourgeoisie et une langue du prolétariat. Mais, s'il n'y a qu'une langue, il y a une pluralité de paroles. Si la langue se pose comme une "nature"<sup>114</sup>, la parole, se pose comme perméable à la "culture"<sup>115</sup>; la parole, c'est la langue médiatisée par la position socio-historique des locuteurs. Ainsi apparaît l'idée des langages sociaux chez Barthes. Notons dès maintenant, que l'aspect

social de la langue ne renvoie pas, chez Barthes, à un modèle informationnel et individuel de la communication, mais à un modèle plus vaste, à l'échelle de la société globale: tout individu parlant, parle sa situation socio-historique. Par exemple, parler à sa crémère de la luminosité du jour, c'est déjà pour Barthes lui signaler sa position d'intellectuel: la luminosité n'a pas d'existence pour la crémère; ce concept ne signifie que pour un artiste ou un intellectuel<sup>116</sup>. De même, si M. Sollers avait vécu sous Louis XIV, il n'aurait pu parler des "pièges à cons de la petite-bourgeoisie hexagonale"<sup>117</sup>, pour des raisons de toute évidence historiques.

Si le caractère social du langage était réductible au seul aspect contractuel de celui-ci, aux modalités de son usage, ou à une analyse contextuelle de l'énoncé, la position de Barthes n'aurait rien d'original. Mais il semble que l'idée des langages sociaux ait un contenu plus fort que cela: les langages sociaux sont, semble-t-il, des formes de langage spécifiques à certains groupes sociaux, dans une société possédant une langue nationale constituée: "à l'intérieur d'une norme nationale comme le français, les parlers diffèrent de groupe à groupe et chaque homme est prisonnier de son langage: hors de sa classe, le premier mot le signale, le situe entièrement et l'affiche avec toute son histoire."<sup>118</sup>

Pour comprendre cette affirmation, il est intéressant

de noter le sens qu'ont, dans *DE*, les termes de nature, naturalité et naturalisation. Il est assez remarquable de constater qu'ils ont ici un emploi "positif" alors que dans la suite de l'oeuvre barthésienne ils deviendront la marque odieuse du processus parasitaire de l'idéologie.

Ici, l'idée de nature est directement associée avec la langue, en tant que celle-ci se définit comme "un réflexe sans choix"<sup>119</sup> pour ses utilisateurs; la naturalité, employée dans le même sens que le mot nature est la caractéristique des langages sociaux par opposition à la Littérature qui est un artefact<sup>120</sup>; enfin, la naturalisation désigne de façon générale le processus qui vise à faire coïncider le langage social et le langage littéraire<sup>121</sup>. Prenant l'exemple de Que-  
neau, Barthes dit même que toute écriture qui tend à se rapprocher d'une parole sociale, i.e. qui cherche à intégrer la graphie, le lexique et le débit de la parole, constitue "l'acte littéraire le plus humain"<sup>122</sup> et dessine "l'aire possible d'un nouvel humanisme"<sup>123</sup>.

Ainsi, la définition des langages sociaux part du constat d'une pluralité des "parlers" spécifiques à certains groupes sociaux. Que Barthes appelle ces langages "langages naturels", voire même "langages réels"<sup>124</sup> peut sans doute porter à confusion. Si on pose à Barthes la question: qu'est-ce qu'un langage naturel (dans l'hypothèse où il puisse y en

avoir plusieurs dans une même langue, : ou, : qu'est-ce qu'un langage réel?, il ne peut que nous renvoyer à des analyses ponctuelles de lexique et de débit, i.e. de procédés rhétoriques ou poétiques.

Il n'y a pas de théorie des langages sociaux. De l'unicité de la langue à la pluralité des paroles sociales organisées en fonction de groupes sociaux, il n'y a qu'un pointillé souvent dangereux: il faudrait au minimum savoir ce que recouvrent les concepts de forme et de langage.

Mais, nous l'avons vu, la forme n'a pas de définition précise dans DZ et la notion de langage est elle-même équivoque. On a bel et bien affaire ici à une tentation politique: l'idée des langages sociaux apparaît comme une dangereuse jonglerie sur la nature même de la langue. Celle-ci est-elle mimétique, comme le suggère l'idée de langage réel? expressive, comme on l'entrevoit dans la définition du style? ou neutre, indifférente à ce qui peut la parasiter? On dirait que Barthes tâte tour à tour ces hypothèses sans jamais pouvoir en choisir aucune. Barthes semble ici dans la même situation que Staline, obligé de reconnaître à regret que la langue n'a aucun caractère de classe, qu'elle n'est pas une superstructure: même une Révolution ne change pas fondamentalement le langage<sup>125</sup>.

Si la langue elle-même n'est pas idéologique, elle a

cependant la capacité de recevoir ou de produire de l'idéologie. L'examen de l'histoire de l'écriture amène Barthes à conclure que la Littérature comme institution "tend évidemment à s'abstraire de l'histoire"<sup>126</sup> par des signes rituels. Les mots eux-mêmes "ont une mémoire seconde qui se prolonge mystérieusement au milieu des significations nouvelles"<sup>127</sup>; cette mémoire est "une rémanence obstinée, venue de toutes les écritures précédentes et du passé même de ma propre écriture [et elle] couvre la voix présente de mes mots"<sup>128</sup>. Fatalité du signe qui reçoit, outre la marque de l'histoire du sujet, celle d'une "circonstance étrangère au langage"<sup>129</sup> qui se manifeste par une "superposition au contenu des mots des signes opaques qui portent en eux une histoire"<sup>130</sup>.

De quelle nature sont ces "signes opaques"? L'approche synchronique de ce phénomène - ou, plus justement, une approche ponctuelle, révèle qu'ils sont des mécanismes parasitaires de l'écriture qui fonctionnent dans le sens d'une aliénation de l'histoire. Ainsi, l'emploi de la troisième personne, créant des types essentiels aliène la réalité des sujets historiques; l'usage du passé simple substantifie, réifie les actes "réels" en établissant un ordre causal à leur place, bloquant ainsi l'expression de toute véritable praxis humaine; enfin, le mot-alibi des écritures politiques fait l'économie d'un procès en substituant une valeur, i.e. un sens idéologisé au fait, i.e. à la réalité.



De cette façon, le vocabulaire marxiste est introduit dans *X* pour décrire les procédés d'écriture comme étant des procédés idéologiques. Il est intéressant de voir, dans ces analyses ponctuelles, qu'est introduite l'hypothèse que la langue, de par sa structure, donne prise à des contenus idéologiques. Il reste à savoir si la sémiologie peut rendre compte de ces processus. Il faut également voir quelle sera, dans cette sémiologie, la place occupée par le sujet; comment s'opérera la jonction entre la mémoire du sujet et la mémoire historique des mots. Enfin, il faut voir comment s'organise l'idéologie comme "circonstance étrangère au langage" et sur quel mode elle s'articule au discours.

### XXX

Il y a, dans *M*, un retour de ce problème de la nature du langage. Écoutons Barthes nous parler de la transitivity du langage (il a déjà défini le mythe comme une parole dé-politisée<sup>131</sup>):

"Si le mythe est une parole dé-politisée, il y a au moins une parole qui s'oppose au mythe, c'est la parole qui reste politique. Il faut ici revenir à la distinction entre langage-objet et méta-langage. Si je suis bûcheron et que j'en vienne à nommer l'arbre que j'abats, quelle que soit la forme de ma phrase, je parle l'arbre, je ne parle pas sur lui. Ceci veut dire que mon langage est opératoire, lié à son objet d'une façon transitive: entre l'arbre et moi, il n'y a rien d'autre que mon travail, i.e. un acte: c'est là un langage politique; il me présente la nature dans la mesure seulement où je vais la transformer, c'est un langage par lequel j'agis l'objet: l'arbre pour moi n'est pas une image, il est simple-

ment le sens de mon acte. Mais si je ne suis pas bûcheron, je ne puis plus parler l'arbre, je ne puis que parler de lui, sur lui; ce n'est plus mon langage qui est l'instrument d'un arbre agi, c'est l'arbre chanté qui devient l'instrument de mon langage; je n'ai plus avec l'arbre qu'un rapport intransitif; l'arbre n'est plus le sens du réel comme acte humain, il est une image-à-disposition: face au langage réel du bûcheron, je crée un langage second, un méta-langage, dans lequel je vais agir, non les choses, mais leurs noms, et qui est au langage premier ce que le geste est à l'acte. Ce langage second n'est pas tout entier mythique, mais il est le lieu même où s'installe le mythe; car le mythe ne peut travailler que sur des objets qui ont déjà reçu la médiation d'un premier langage.

Il y a donc un langage qui n'est pas mythique, c'est le langage de l'homme producteur: partout où l'homme parle pour transformer le réel et non plus pour le conserver en images, partout où il lie son langage à la fabrication des choses, le méta-langage est renvoyé à un langage-objet, le mythe est impossible."132

Il est absolument affolant de lire un tel énoncé: la distinction faite ici entre langage-objet et méta-langage, tout à fait farfelue au regard de la méthode linguistique - pourtant invoquée dans le modèle même du mythe -, ressort d'une conception tellement naïve du langage (toujours cette utopie de la transparence du monde), qu'elle pourrait à elle seule nous faire redouter le pire pour la suite de l'élaboration de la sémiologie barthésienne.

Il y a donc un langage réel, transitif, celui de l'homme producteur, langage subordonné en quelque sorte à l'agir des hommes qu'il ne fait qu'exprimer; sur ce langage s'en superpose un autre qui est, lui, intransitif, imageant, qui asservit le réel à une image du réel. En un mot, le lan-

gaze-objet serait le langage du réel, et le méta-langage un langage de la représentation, instrument idéal de l'idéologie (de la fausse représentation).

C'est vraiment prendre plus qu'au pied de la lettre ces passages de l'Idéologie allemande:

"Le langage est la conscience réelle. (...) La façon dont les individus manifestent leur vie reflète très exactement ce qu'ils sont. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec ce qu'ils produisent qu'avec la façon dont ils le produisent. Ce que sont les individus dépend donc des conditions matérielles de leur production. (...) La structure sociale et l'Etat résultent constamment du processus vital d'individus déterminés, mais de ces individus non point tels qu'ils peuvent s'apparaître dans leur propre représentation ou apparaître dans celle d'autrui, mais tels qu'ils sont en réalité, i.e., tels qu'ils oeuvrent et produisent matériellement; donc tels qu'ils agissent sur des bases ou dans des conditions et limites matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté.

La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement liée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle. (...) On ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os; non, on part des hommes dans leur activité réelle; c'est à partir de leur processus de vie réelle que l'on représente aussi le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital."<sup>133</sup>

Ainsi, pour Barthes, les états de conscience s'identifient encore une fois, par une dangereuse analogie, à des types de langage. Et si le méta-langage est un langage de la représentation, le mythe est assurément un méta-langage de la

fausse représentation, alors que la sémiologie, méta-langage de l'analyste apparaît comme un méta-langage "vrai", l'instrument "objectif" de redressement de la représentation. Écoutons Barthes: "Le mythe (...) est un déterminé social, un "reflet"; (...) ce reflet, cependant, conformément à l'image célèbre de Marx est inversé(...); comme parole(...) le mythe contemporain relève d'une sémiologie: celle-ci permet de "redresser" l'inversion mythique."<sup>134</sup>

Soit, mais cette considération du rôle politique de la mythologie justifie-t-elle un jugement sur la nature du langage? Est-on obligé pour cela de dire qu'un langage-objet est un langage réel et un méta-langage, un langage de la représentation? Une telle distinction est non seulement oiseuse et erronée, mais elle n'a même pas de conséquence positive pour Barthes lui-même: elle ne le sert aucunement, comme nous le verrons, dans l'élaboration du modèle du mythe. On ne peut que regretter cette atterrante digression qui constitue sans doute un des plus sombres épisodes des "aventures du reflet"<sup>135</sup>.

Évidemment, dans une telle perspective, on préférera le "vrai" langage, le "vrai" réel à ses analogues truqués ... d'autant plus que Barthes, dans une métaphore économique définissant le signifié mythique comme étant une plus-value ( une "valeur appropriée"<sup>136</sup>), réussira à nous rendre

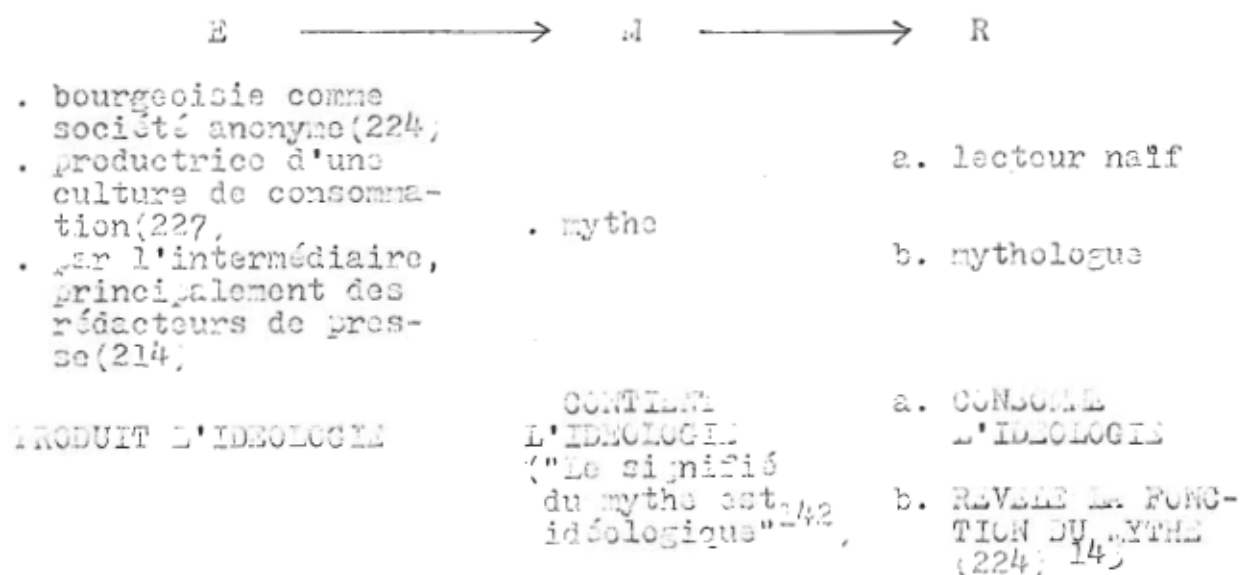
le mythe définitivement répugnant: le signifié mythique est comme un profit indu qui se fait "sur le dos" du "langage réel". N'est-ce pas révoltant.

L'attitude qui consiste à considérer la mythologie comme un processus de redressement d'un reflet inversé, si elle ne donne pas à la sémiologie un rôle militant (comme on pourrait le croire à bon droit d'après la citation précédente), révèle à tout le moins une prise de parti de la part de l'analyste: redresser l'inversion mythique, c'est pour lui, on le répète, "taper sur la petite bourgeoisie"<sup>137</sup>. De cette façon, l'orientation politique de la mythologie conduira l'analyste à faire supporter à des acteurs sociaux la responsabilité de la production mythique. Si, nous dit Barthes, le mythe peut exister à gauche, ce n'est que d'une façon étriquée, "inessentielle"<sup>138</sup>: "statistiquement, le mythe est à droite"<sup>139</sup>.

"Le mythe, dit Julia Kristeva, n'est intelligible qu'en tant que production historique(...) Barthes vise à travers le phénomène discursif sa surdétermination sociale et historique."<sup>140</sup> Dans quel réseau de production historique se situe le mythe? On peut maintenant dire, je crois: le mythe relève de la production des représentations socio-historiques, elle-même reflet du système de production matériel. Sans entrer dans l'analyse du mythe comme phénomè-

ne discursif, définissons-le de façon minimale: on l'a vu, le mythe est une parole dé-politisée; ajoutons ici "un système de communication, un message"<sup>141</sup>. Le mythe, comme système de communication reflète les rapports de production de la société capitaliste, rapports basés sur la loi de l'échange et l'exploitation.

Le mythe, comme message, s'intègre à un système de communication, analogue au système d'échange, que l'on peut schématiser ainsi:



Dans le schéma que nous venons de tracer, nous avons employé le terme d'idéologie pour définir le contenu du mythe. Cet usage, bien qu'anticipé dans les termes de M (où le mot idéologie désigne une science), ne trahit pas l'interprétation que Barthes lui-même lui donnera plus tard, toujours en fonction du mythe, comme nous l'avons vu à la note 142.

En ce sens, on peut dire que, de façon interne le signifié du mythe est idéologique: c'est l'idée mise en forme. On a affaire ici à une conception de l'idéologie qui conjugue deux types de contenu: elle est "ensemble d'idées"<sup>144</sup> et "ensemble de valeurs", ici du "monde bourgeois"<sup>145</sup>. Une telle lecture de la définition de l'idéologie, s'articulant sur la conception mimétique du langage que nous avons décrite plus haut, nous permet d'affirmer avec Françoise Gaillard que Barthes a "une vision idéaliste de l'idéologie qui substantifie cette dernière en contenu de pensée."<sup>146</sup> Elle ajoute: "Pour Roland Barthes, l'idéologie est simplement une somme ou un ensemble de valeurs, sans qu'il y ait de véritable structuration."<sup>147</sup>

Mais il ne faut pas oublier que, faisant cette relecture et cette interprétation, nous anticipons sur le cheminement de l'auteur. En effet, dans "Le mythe aujourd'hui", Barthes n'utilise pas le terme d'idéologie en ce sens qui nous est familier.

Que dit-il dans ce texte à propos de l'idéologie? "L'idéologie a ses méthodes, la sémiologie a les siennes."<sup>148</sup> Ailleurs: "La mythologie fait partie à la fois de la sémiologie comme science formelle et de l'idéologie comme science historique: elle étudie les idées-en-forme"<sup>149</sup>. Et il ajoute: "L'idéal serait évidemment de conjuguer ces deux critiques: l'erreur constante est de les confondre."<sup>150</sup>

Que signifie alors le terme d'idéologie "comme méthode"? Il semble renvoyer à une conception du marxisme "scientifique" assez spéciale, conception qui postulerait que l'idéologie comme science, prendrait à charge l'explication des phénomènes d'aliénation du réel. Et cette "méthode" se projetterait sur une sociologie qui la mettrait en acte dans une explication dialectisée de la structure socio-historique<sup>151</sup>. Cette formulation est elle-même ambiguë, mais il faut dire que Barthes lui-même n'est pas très clair sur cette question dans M. Dans MP, il dira: "L'analyse de l'émission et de la réception des messages relèvent toutes deux d'une sociologie."<sup>152</sup> Entre la sémiologie, dont le rôle est justement d'analyser le fonctionnement interne du mythe, le désarticulant en contenus (signifiés) et en formes (signifiants), et la sociologie qui, en quelque sorte "gère" les contenus mythiques, quel espace reste-t-il à l'idéologie "comme méthode"? Cela reste un peu nébuleux. Par ailleurs, jusqu'à ES, Barthes ne nous fournira pas de portrait général de l'ensemble des contenus mythiques.

S'il est parfois difficile de voir dans M, si les méthodes sémiologique et idéologique se confondent plutôt qu'elles ne se conjuguent, il apparaît cependant assez clairement qu'elles ne sont pas suffisantes pour rendre compte du phénomène mythique dans son entier. Dans MP, Barthes nous dit que le récepteur du message décrypte celui-ci en



fonction "d'une langue dont il a appris les signes"<sup>153</sup>. Si la double méthode de l'analyse mythologique peut nous donner des précisions sur l'articulation de la "langue" mythique par la déconstruction qu'elle en opère, elle nous apprend cependant peu de chose sur le fait non négligeable que les usagers du mythe connaissent cette langue. Non seulement en connaissent-ils les signes, mais il se font aussi duper par eux. Ce paradoxe devra être éclairci par l'analyse du modèle mythique.

Signalons que cet état de chose est suffisamment problématique pour faire dire à Mounin que Barthes fait de la psychologie sociale<sup>154</sup>, plutôt que de la sémiologie, car "on ne peut jamais être pris dans un processus de communication à son insu."<sup>155</sup> Sans endosser cette position catégorique et pour le moins discutable, on peut quand même dire que ce qui manque à la mythologie, c'est une théorie de la compétence des locuteurs, théorie que la sociologie ne pourra probablement pas lui fournir<sup>156</sup>, non plus que la linguistique<sup>157</sup>. Nous examinerons cette question à propos de la tentation suivante.

De façon générale, disons que les "trous", les imprécisions théoriques issues de l'approche ambiguë et multiple de la question de l'idéologie, nous laissent voir que la mythologie est, plutôt qu'une véritable théorie, le résultat d'une attitude de l'analyste qui cherche première-

ment à démystifier et, deuxièmement, à rationaliser, à expliquer (et non l'inverse : i.e. à donner une explication des phénomènes discursifs qui serait en quelque sorte "accidentellement" démystificatrice). Cette façon de procéder peut apparaître à d'aucuns discutable. Mais nous n'entreprendrons pas ici une discussion sur le statut que doivent avoir les "théories"... Allons d'abord plus avant dans l'oeuvre de Barthes.

Dans ES, Barthes tente de préciser le statut de la sémiologie en examinant de plus près les modèles linguistiques, principalement celui de Hjelmslev. La sémiologie se définira comme la partie de la linguistique "qui prendrait en charge les grandes unités signifiantes du discours."<sup>158</sup>

Linguicisée, la sémiologie barthésienne reconnaît cependant que :

"Pour la plupart des (...) systèmes sémiologiques, la langue est élaborée, non par la "masse parlante", mais par un groupe de décision; en ce sens on peut dire que dans la plupart des langues sémiologiques, le signe est véritablement "arbitraire" puisqu'il est fondé d'une façon artificielle par une décision unilatérale."<sup>159</sup>

S'il ne s'agissait que de traiter de "codes d'intérêt dérisoire, tel le code routier"<sup>160</sup>, cette affirmation ne porterait pas trop à conséquence... Mais Barthes veut s'intéresser "à des ensembles doués d'une véritable profondeur sociologique"<sup>161</sup>. L'arbitrarité du signe pourra donc

apparaître ici comme une "décision unilatérale", mais nous devons ajouter: une décision unilatérale intéressée, ce qui modifie passablement - pour ne pas dire complètement - la notion linguistique d'arbitrarité du signe<sup>162</sup>.

Dans SM, que l'on peut considérer comme une "application" de ES, Barthes insistera sur le fait que l'analyse sémiologique ne doit pas perdre de vue que le discours de Mode est conçu par un fashion group dont l'intérêt est de vendre des vêtements<sup>163</sup>.

"Pourquoi la mode parle-t-elle si abondamment le vêtement? (...) La raison en est, on le sait, d'ordre économique. /La mode crée/ un simulacre de l'objet réel, en substituant au temps lourd de l'usage, un temps souverain libre de se détruire lui-même."<sup>164</sup>

Ainsi, à travers l'analyse des systèmes sémiologiques, il est certes tentant de viser le groupe de décision, la raison économique: "c'est au moment où il dévoile sa nature la plus formelle que le système de la mode rejoint sa condition économique la plus profonde."<sup>165</sup>

Sa "nature la plus formelle", c'est l'organisation du système rhétorique<sup>166</sup>. Or, la rhétorique du signifiant est "rare et pauvre"<sup>167</sup>; elle réserve le "luxue de la connotation au monde, i.e. à l'ailleurs du vêtement"<sup>168</sup>. La rhétorique du signifiant tend à la dénotation "parce que, si utopique soit-elle, elle n'abandonne pas le projet d'un certain faire, i.e. d'une certaine transitivity de son langage

(elle doit engager à porter ce vêtement)."169

Si les ensembles A, connotant explicitement le Monde renvoient au niveau rhétorique à une vision du monde idéologisée<sup>170</sup>, les ensembles B, ayant des signifiés rhétoriques souvent tautologiques et près de la dénotation apparaissent "partiellement purs"<sup>171</sup>, "ils ne mentent pas"<sup>172</sup>.

Ce qui fait dire à Olivier Burgelin: "Ce qui est condamné, dans le SM n'est pas, banalement, la société du profit; c'est la société de la connotation, la culture que les M définissaient comme petite bourgeoise (ce que confirme le SM en établissant une corrélation entre une connotation forte et un public "moyen", pp.247-248)."173

Evidemment, Barthes veut rester au niveau d'une analyse immanente au système de la Mode, mais il dira, parlant de la rhétorique des ensembles B: "Il y a derrière cette Loi une instance extérieure à la Mode: c'est le fashion-group et ses "raisons" économiques."<sup>174</sup> On retrouve ici la même perspective que dans M: éthique, esthétique, politique, qu'est-ce qui prime? Il est difficile de le dire dans le cas de Roland Barthes. Mais dans la mesure où sa notion d'idéologie renvoie à Marx, à l'Idéologie allemande, la question sera de savoir si elle réussira à devenir matérialiste plutôt que de demeurer métaphysique, idéaliste.

Burgelin, pour sa part ajoute :

"Pour dire les choses avec une brutale inélégance, n'aurait-il pas fait en trois cents pages une analyse monumentale mais indigeste et dont le "rendement idéologique" ne serait pas sensiblement supérieur à celui de ces M qu'il avait auparavant si bien su tourner en trois pages chacune?"

C'est en tout cas vers de semblables conclusions que tendent implicitement ces affirmations, récemment encore réitérées, selon lesquelles l'unité profonde de l'oeuvre de Barthes ne tiendrait en définitive qu'au projet, essentiellement politique, de démasquer l'idéologie, de récuser les fausses évidences, de dénoncer le refus de l'histoire et la naturalisation de la culture."<sup>175</sup>

Effectivement, SM a peut-être le défaut de retrouver en fin d'analyse une image du monde, de la société dont on pouvait soupçonner l'existence déjà au départ de l'analyse, puisqu'il était postulé que le système de la Mode s'organisait pour masquer un ordre économique et les intérêts commerciaux des fabricants de vêtements.

Mais, malgré cette réitération de la tentation politique, on peut espérer que SM, par sa mécanique beaucoup plus raffinée que celle de M, puisse nous renseigner beaucoup mieux sur les formes que peut prendre le système rhétorique, permettant peut-être ainsi de rattacher enfin des modèles discursifs à l'organisation institutionnelle de la société. Si SM permettait cela, il marquerait un progrès considérable par rapport au modèle du mythe et il autoriserait certains espoirs quant à l'utilité de la sémiologie pour l'analyse des idéologies.

Malheureusement pour nous, ce n'est pas ainsi que Barthes entend "passer (...) pour reprendre le besoin d'altérer, de Feuerbach à Marx, du jeune Marx au grand Marx."<sup>176</sup>

En effet, après SM, retournement théorique<sup>177</sup>: ce qui importe, ce n'est plus de "changer ou de purifier les symboles, mais [de] contester le symbolique lui-même."<sup>178</sup>

Puisque, maintenant, "la critique idéologique, c'est la tarte à la crème de la nouvelle université"<sup>179</sup>, il faut se déplacer: "la voie de combat n'est pas, n'est plus le déchiffrement critique, c'est l'évaluation."<sup>180</sup>

Puisque "l'idéologie ne travaille pas", qu'elle est "une valeur de représentation, non de production"<sup>181</sup>; que "l'analyse idéologique (ou la contre-idéologie) se répète et consiste" devenant ainsi elle-même "un objet idéologique"<sup>182</sup>, il faut abandonner l'analyse idéologique.

"Que faire? Une solution est possible: l'esthétique."<sup>183</sup>, même si pour d'autres, "tomber dans l'esthétique" est une "catastrophe"<sup>184</sup>.

Il faut "faire du lecteur un producteur de textes"<sup>185</sup> dont le rôle est "d'affirmer l'être de la pluralité"<sup>186</sup> des textes. Cette lecture est active, devient nouvelle écriture, production, car "plus le texte est pluriel et moins il

est écrit avant que je le lise."<sup>187</sup> Pour cela, il faut choisir des textes scriptibles qui ne se laissent pas réduire à une structure narrative ou à une interprétation. Ce texte scriptible, "galaxie de signifiants, non structure de signifiés"<sup>188</sup>, "c'est nous en train d'écrire, avant que le jeu infini du monde (le monde comme jeu) ne soit traversé, coupé, arrêté, plastifié par quelque système singulier (Idéologie, Genre, Critique) qui en rabatte la pluralité des entrées, l'ouverture des réseaux, l'infini des langages."<sup>189</sup>

Ainsi, la lecture du texte scriptible est un travail en quelque sorte hors norme (mais pourtant évaluatif, à la différence de l'analyse structurale et de la sémiologie: "il n'y a pas d'autre preuve d'une lecture que la qualité et l'endurance de sa systématique."<sup>190</sup>

Ainsi se clôt, du moins provisoirement, la démarche politique de Barthes, par un retour - malgré une tentation constante - à la moralité et à l'esthétique, "seule voie de combat", seule voie de "travail producteur", seule véritable anti-dona.

### XIX

Il nous semble que Barthes demeure toujours du côté du "jeune Marx": sa conception du langage et de l'écriture

demeure une conception idéaliste du reflet (le langage reflète le monde, mais malheureusement, ce reflet est souvent inversé); elle mythifie la notion de travail (travail  $\equiv$  adéquation au monde; écriture  $\equiv$  travail  $\equiv$  adéquation au réel); elle idéalise des valeurs comme la franchise et la responsabilité, condamnant du même coup le mensonge et le calcul. La tentation politique demeure ainsi essentiellement liée à une idée de la moralité elle-même issue d'une métaphysique de la transparence du monde et des rapports sociaux. Elle définit toujours une utopie.

### 3. La tentation psychanalytique.

"Son rapport à la psychanalyse n'est pas scrupuleux (sans qu'il puisse pourtant se prévaloir d'aucune contestation, d'aucun refus). C'est un rapport indécis." RBRB, p.150.

Le rapport à la psychanalyse est, il est vrai, indécis, toujours métaphorique, toujours tentant, jamais véritablement affirmé, mais plutôt souhaité parce qu'il apparaît nécessaire à l'explication du phénomène de la représentation. Toute représentation, ne renvoie-t-elle pas au psychisme, que celui-ci soit envisagé sous un angle individuel et/ou collectif? La psychanalyse viendra donc "secourir" la "méthode" de l'idéologie, insuffisante pour rendre compte en entier du phénomène de la représentation.



Nous signalerons, plutôt que de la systématiser, cette tentation puisque, de l'aveu de Barthes, l'approche psychanalytique relève de la "drague" plutôt que d'une véritable théorisation:

"Et d'autres mots, enfin, sont dragueurs: ils suivent qui ils rencontrent: imaginaire, en 1963, n'est qu'un terme vaguement bachelardien (EC,214), mais en 1970 (S/Z,17), le voilà rebaptisé, passé tout entier au sens lacanien (même déformé)."191

Imaginaire vaguement bachelardien, i.e. hautement poétique: le terme s'applique spécialement bien à la définition du style et de la langue dans *DE*<sup>192</sup>. Mais voyons quel est ce renvoi à EC:

"On peut (...) présumer qu'il existe des écrivains, des peintres, des musiciens, aux yeux desquels un certain exercice de la structure (et non plus seulement sa pensée) représente une expérience distinctive, et qu'il faut placer analystes et créateurs sous le signe commun de ce que l'on pourrait appeler l'homme structural, défini, non par ses idées ou ses langages, mais par son imagination, ou mieux encore son imaginaire, i.e. la façon dont il vit mentalement la structure."193

L'"imaginaire structural": cette conception (bachelardienne?) pointe encore à la fin de *SM*, en 1967:

"Parler de la Mode en terme de structure, c'est signifier un certain choix, tributaire lui-même d'un certain état historique de la recherche et d'une certaine parole du sujet. (...), Un jour viendra inévitablement où l'analyse structurale passera au rang de langage-objet et sera saisie dans un système supérieur qui à son tour l'expliquera. (...), C'est une antinomie transitoire que d'autres hommes n'auraient pu ou ne pourront parler. (...), L'imagination taxinomique, qui est celle du sémiologue, est à la fois psychanalyzable et soumise à la critique historique."194

Mais la question psychanalytique ne se pose pas qu'en termes aussi généraux: la méthode de la sémiologie elle-même (sinon son objet) est parfois très proche de celle (de celui, de la psychanalyse.

Dans M, Barthes avoue:

"Parfois, ici même, dans ces mythologies, j'ai rusé: souffrant de travailler sans cesse sur l'évaporation du réel, je me suis mis à l'épaissir excessivement, à lui trouver une compacité surprenante, savoureuse à moi-même, j'ai donné quelques psychanalyses substantielles d'objets mythiques."195

Et Mounin, de renchérir:

"Il y a une confusion radicale à l'endroit du concept de sémiologie. Cette confusion est perceptible dès la préface de M, écrite après le livre, et où Barthes définit son intention: construire une "sémiologie générale du monde bourgeois dont il avait abordé le versant littéraire dans des essais précédents" (p.7). Parler d'une sémiologie du monde bourgeois, c'est manifester qu'on prend encore le terme au plus près de sa signification médicale, où la sémiologie est la science des symptômes. Ce que Barthes a toujours cherché à faire, c'est une symptomatologie du monde bourgeois: l'étude, tout à fait légitime des maladies psychosociologiques de ce type de société. (...) Ce qu'il cherche (...) c'est à utiliser les contenus manifestes de toutes ces activités (...), pour y trouver des indices d'autres contenus non faits pour être communiqués, des contenus latents. (...) Recherche (...) qui aurait eu tout intérêt à se nommer psychologie sociale, psychopathologie sociale, ou même psychanalyse sociologique."196

A lire Barthes, on finit par avoir parfois tendance à acquiescer aux propos de Mounin; à tout le moins, on en vient à s'interroger sur certaines positions de Barthes. Par exemple, dans M, il

dit:

"Si paradoxal que cela puisse paraître, le mythe ne cache rien: sa fonction est de déformer, non de faire disparaître. Il n'y a aucune latence du concept par rapport à la forme: il n'est nullement besoin d'un inconscient pour expliquer le mythe."<sup>197</sup>

En 1970, il déclarera:

"A l'époque des M, je voyais les choses d'une façon évidemment plus simple. Il y avait d'un côté, disons des langues, en gros des signifiants, et puis, d'un autre côté, un signifié socio-historique qui était, en gros, la structure mentale de la petite bourgeoisie française exprimée principalement dans la culture de masse."<sup>198</sup>

Peut-être peut-on induire quelque connaissance de la structure mentale de la petite bourgeoisie en considérant ses produits mythiques et en examinant le mode de production de ceux-ci... mais de là à dire que l'idéologie (c'est ainsi qu'il faut entendre l'expression, au singulier, "le signifié socio-historique"), est la structure mentale de la petite bourgeoisie, il y a une marge...

Par ailleurs, il n'est pas certain que Barthes n'ait pas besoin du concept d'inconscient pour expliquer le mythe: peut-on employer le vocabulaire de la psychanalyse et laisser complètement de côté son concept le plus fondamental? Ce serait à notre avis un tour de force peu commun.

Evidemment, les mythologies ne sont pas tout à fait des psychanalyses; cependant, elles y tendent beaucoup. Con-

me le langage de la psychanalyse y est introduit la plupart du temps sur le mode de la métaphore et de l'analogie, Barthes s'autorise à dire qu'il ne fait pas de psychanalyse. Mais la métaphore et l'analogie ont souvent une valeur explicative dans l'oeuvre de Barthes... et la polysémie des termes qu'il emploie sert souvent à camoufler des pirouettes théoriques.

Déjà, le terme de "mythologie" est riche de plusieurs sens :

1/ Il désigne l'étude des mythes, amalgame, nous dit Barthes, de la méthode sémiologique et de la "méthode" de l'idéologie.

2/ Il désigne un "ensemble de mythes se rapportant à un même objet, à un même thème, une même doctrine: "Le vin en France supporte une mythologie variée" (R.B.)<sup>199</sup> Ici, une mythologie signifierait l'ensemble des significations ou des valeurs attribuées socialement à un objet.

3/ Enfin, le sens premier du mot mythologie: "ensemble des mythes, des légendes propres à un peuple, à une civilisation, à une religion"<sup>200</sup>, n'est peut-être pas si éloigné non plus d'une acception barthésienne.

En effet, quand Barthes nous dit que l'idéologie bourgeoise utilise "l'imaginaire de l'humanité" en "répandant ses représentations à travers tout un catalogue d'images collec-

tives"<sup>201</sup>; quand il nous parle des "simulacres du voyou, du pédéraste, du parricide"<sup>202</sup>; quand il dit que l'idéologie, interpellant les individus, les amène à se reconnaître par une "identification à des essences"<sup>203</sup>, à des "types essentiels"<sup>204</sup>, aux "signes zodiacaux de l'univers bourgeois"<sup>205</sup>, nous ne sommes pas loin d'une approche globale, pour ne pas dire archétypale, des représentations collectives (ces représentations qui sont la structure mentale de la petite bourgeoisie).

Comme le dit Mounin, ce que Barthes appelle un signe dans *M* est en réalité souvent un symbole littéraire ou psychanalytique<sup>206</sup>, i.e. une formation substitutive<sup>207</sup>: le lutteur Thauvin symbolise le salaud<sup>208</sup>; le nègre symbolise l'impérialité française (*M*, p.214,<sup>209</sup>.

Le signe ou le symbole est ici le résultat - la représentation - d'un processus d'économie au sens freudien. A preuve, l'explication du fonctionnement du mythe: l'analogie entre le travail de rêve (ou de la névrose) et le travail mythique est extrêmement troublante.

D'abord, la disproportion entre l'étendue du signifiant et celle du signifié dans le mythe est comparable à la disproportion existant entre contenu manifeste et contenu latent dans le rêve, la névrose et l'acte manqué (*M*, pp. 158,216,. Dans tous ces cas, ce qu'il importe d'examiner,

c'est la jonction entre les deux termes, la fonction qui les unit (entre signifiant, signifié, entre contenu manifeste/contenu latent, : celle-ci est le fruit d'une économie, d'un compromis (M,p.198). C'est un rapport de déformation (M,pp.207,208) qui existe entre le signifiant et le signifié du mythe, tout comme il existe entre les termes du rêve. Barthes ajoute même que les éléments qui forment le concept (le signifié) sont noués par des rapports associatifs et se donnent comme des condensations (M,pp.204,205,207) - toujours comme dans le rêve. Quant à la relation qui existe entre le sens et la forme, elle s'établit comme un processus de régression (M,p.203). Pour le lecteur de mythes, l'analogue est un miroir (M,p.240) dans l'image duquel il croit s'identifier (M,p.244). Enfin, la plupart du temps, le mythe est reçu sans être lu dans sa véritable signification (M,p.217), comme on reçoit le contenu manifeste d'un rêve sans y voir le(s) contenu(s) latent(s). Quant au mythologue, il se comporte en analyste: "il déchiffre le mythe, il comprend une déformation" (M,p.214). Dans MP, il ajoute: "l'effet "mythologique" d'une photographie est inversement proportionnel à son effet traumatique" car "le trauma (...) suspend le langage et bloque la signification."<sup>210</sup>

Est-ce qu'il ne serait pas tentant de penser maintenant que la caméra obscura, c'est l'inconscient? Ne pourrait-on pas douter de l'affirmation selon laquelle le my-

the ne cache rien? Le mythe, tel qu'il se présente à nous, ne pourrait-il être un contenu manifeste nécessitant une lecture profonde afin d'en révéler le contenu latent?

Arrêtons-nous ici pour faire la part, chez Barthes, entre l'influence de Freud, de Durkheim, de Marx et - de façon plus contemporaine - de Lévi-Strauss.

On sait que pour Freud, le modèle psychanalytique peut être appliqué à la formation de la structure sociale<sup>211</sup>. L'organisation de la société, de la culture, se fonde sur une compromission, i.e. une sublimation des pulsions. La culture prend la figure d'une organisation économique répressive; elle est en quelque sorte un vaste sur-moi social qui définit des interdits (des "tabous") et des objets de vénération (des "totems").

On sait que, sans endosser à la manière freudienne le postulat d'isomorphie entre inconscient et culture, Lévi-Strauss a repris l'hypothèse de Freud et lui a reconnu un pouvoir descriptif très fort: on peut établir, par exemple, une typologie significative des sociétés sur la base des manifestations du phénomène de l'exogamie (tabou de l'inceste). Pour Lévi-Strauss, l'inconscient (dont l'étude est renvoyée à la psychologie et à la biologie, est exclusivement un système, un moule: "Organe d'une fonction spécifique (symbolique) il se borne à imposer des lois structura-

les qui épuisent sa réalité à des éléments inarticulés qui proviennent d'ailleurs: pulsions, émotions, images, souvenirs."<sup>212</sup>

De son côté, la sociologie durkheimienne - avant Lévi-Strauss -, accordait aux représentations collectives qu'elle reconnaissait un statut strictement social. Selon Durkheim, la pensée symbolique d'une société est basée à la fois sur la nécessité de contraintes sociales et le désir de communication. "Ces signes ou ces symboles ne se bornent donc pas à révéler l'état mental auquel ils sont associés, selon Durkheim, ils contribuent à le créer."<sup>213</sup>

En ce sens, Barthes nous paraît passablement durkheimien puisqu'il affirme que la surdétermination des concepts - des signifiés mythiques - est socio-historique: "les concepts mythiques [sont] historiques"<sup>214</sup>. Faut-il comprendre par là, comme l'affirme Julia Kristeva, que Barthes se pose contre "un structuralisme qui cherche dans le mythe "les structures permanentes de l'esprit humain"<sup>215</sup>?

Il nous semble, après avoir lu Barthes, qu'il est aussi difficile d'affirmer que d'infirmer cette hypothèse. Barthes tente constamment - et légitimement - d'éviter une prise de position sur cette question.

Barthes ne prétend pas, il est vrai, que les mytho-



logies qu'il décrit ont un caractère éternel:

"On peut concevoir des mythes très anciens, il n'y en a pas d'éternels; car c'est l'histoire humaine qui fait passer le réel à l'état de parole, c'est elle seule qui règle la vie et la mort du langage mythique. Lointaine ou non, la mythologie ne peut avoir qu'un fondement historique, car le mythe est une parole choisie par l'histoire; il ne saurait surgir de la nature des choses."<sup>216</sup>

Encore ici, peut-on affirmer que Barthes prend une décision épistémologique sur le fondement - éternel ou non - de la structure du mythe dans l'esprit? Il est difficile de voir dans cette citation un jugement sur "les structures permanentes de l'esprit"; il n'est question que du caractère historique des mythes.

Dans MP, il se pose la question: "on peut seulement prévoir que, pour tous ces arts imitatifs, (...) le code du système connoté est vraisemblablement constitué soit par une symbolique universelle, soit par une rhétorique d'époque, bref par une réserve de stéréotypes"<sup>217</sup>, et, plus loin, "les signifiés peuvent apparaître souvent comme trans-historiques, appartenant à un fond anthropologique plus qu'à une histoire véritable"<sup>218</sup>.

Chez Barthes, le questionnement sur l'origine du symbolique ne va pas beaucoup plus loin; il apparaît comme stratégiquement secondaire. Ce qui importe avant tout, c'est d'envisager la problématique nature, culture du point de vue marxiste de l'aliénation: il ne s'agit pas de faire le pro-

cès de la culture "en soi", mais de condamner ce qui dénature la véritable activité productrice de l'homme. Nous l'avons vu, cette tentation politique prend racine, en ce qui concerne la sémiologie, dans une conception du langage "reflet de la conscience", dans une conception du langage "transitif".

On serait porté à croire que ce que Barthes propose - si on faisait un index des mythologies -, c'est une mythologie au sens trois<sup>219</sup>, i.e. l'idée que pour une société donnée (parfois la société française, parfois la société occidentale...), à une époque donnée (ici, la période post-industrielle), il existe un ensemble de symboles sociaux, voire d'archétypes historiques; ces symboles sont mis en oeuvre par la classe bourgeoise et petite bourgeoise, sous forme de stéréotypes culturels, pour promouvoir ses intérêts de classe; ces symboles stéréotypés forment un ensemble, une vision du monde, et s'adressent le plus souvent à l'inconscient de ceux qui les reçoivent; de plus, c'est quand ils sont reçus sans être lus pour ce qu'ils sont véritablement qu'ils ont la plus grande efficacité.

Cependant, cette conception de la mythologie ne va pas sans susciter quelques épineux problèmes, notamment à propos du fonctionnement et du statut des analoges.

Ces problèmes ressurgissent avec acuité dans *La*, à

propos de l'arbitrarité du signe sémiologique et de sa motivation. Voyons ce qu'en dit Barthes:

"On dira qu'un système est arbitraire lorsque ses signes sont fondés non par contrat mais par décision unilatérale; dans la langue, le signe n'est pas arbitraire<sup>220</sup> mais il l'est dans la Mode; qu'un signe est motivé lorsque la relation de son signifié et de son signifiant est analogique (...; on pourra donc avoir des systèmes arbitraires et motivés; d'autres non arbitraires et immotivés."<sup>221</sup>

Acceptons cette idée de l'arbitrarité et continuons à voir les problèmes que suscite la motivation:

"Il est possible que, hors de la langue, on trouve des systèmes largement motivés, et il faudra alors établir la façon dont l'analogie est compatible avec le discontinu qui semble jusqu'à présent nécessaire à la signification; et ensuite comment ~~ils~~ peuvent s'établir des séries paradigmatiques (...; lorsque les signifiants sont des analoges."<sup>222</sup>

On dirait, ajoute-t-il, que dans certains systèmes sémiologiques "impurs", le signe s'offre "à une sorte de conflit entre le motivé et l'immotivé"<sup>223</sup>; qui plus est, certains signes semblent contenir des "analogies latentes", tel le "rond lourdement fléché" de la marque Berliet qui "suggère" la puissance<sup>224</sup>.

Et il conclut:

"La rencontre de l'analogique et du non-analogique paraît donc indiscutable, au sein même d'un système unique. Cependant, la sémiologie ne pourra se contenter d'une description qui reconnaîtrait le compromis sans chercher à le systématiser, car elle ne peut admettre un différentiel continu, le sens, comme on le verra, étant articulation."<sup>225</sup>

Pour cela, il faut envisager une sémiologie plus générale "d'ordre anthropologique" puisque l'anthropologie révèle "une sorte de circularité entre l'analogique et l'immotivé: il y a double tendance (complémentaire) à naturaliser l'immotivé et à intellectualiser le motivé (i.e. à le culturaliser)."226

Ainsi l'explication d'une partie des problèmes suscités par les analogas est renvoyée à une description anthropologique.

Dans SM, Barthes tentera de relever le défi de Es, i.e. de constituer une sémiologie du discours de mode qui puisse rendre compatible le discontinu "qui semble nécessaire à la signification" et l'analogique, et qui permette d'établir des séries paradigmatiques de signifiants.

Nous n'analyserons pas ici SM, mais signalerons les endroits du système où pointe - comme un danger - la tentation psychanalytique.

Au niveau du code vestimentaire, Barthes établit la structure du signe vestimentaire: le signifié est découpé en fonction du signifiant: "l'énoncé du signifié doit être découpé sous le contrôle du signifiant général (énoncé du signifiant,227. Le signifiant lui-même est un énoncé "à caractère syntaxique"228 que l'on peut articuler sur une matrice générale, elle-même établie selon le principe de com-

mutation.<sup>229</sup>

Dans cette matrice, on retrouve - entre autres choses - des variants. Or, pour classer ces variants en termes oppositifs, il faut parfois "au-delà de leur valeur systématique" recourir "à la substance qui les rattache au monde"<sup>230</sup>. Par exemple, la lourdeur est associée à l'autorité. Pourquoi? parce que, sémantiquement, le variant de poids renvoie au "très vieux couple de Parménide, celui de la chose légère, qui est du côté de la Mémoire, de la Voix, du Vivant, et de la chose dense, qui est du côté du Sombre, de l'Oubli, du Froid"<sup>231</sup>; "le jeu des oppositions est donc ici quelque peu troublé par un système implicite de tabous sensuels (d'ailleurs historiques)".<sup>232</sup>

Le classement en termes oppositifs réussira-t-il à garder une stature propre, malgré ces incursions dans la "substance" qui le rattache au monde?

Par ailleurs, certains termes appartenant en principe au niveau terminologique chevauchent de par leur nature métaphorique, le système terminologique et le système rhétorique du signifiant<sup>233</sup>. Leur polysémie pourra-t-elle être différenciée de façon suffisante et adéquate?

Enfin, au niveau du système rhétorique, le signifié, l'idéologie de Mode, est latent<sup>234</sup>; ce qui est manifeste,

c'est une représentation du monde qui s'articule d'une part sur des fonctions et des situations; d'autre part, sur des essences psychologiques et des modèles socio-professionnels.

C'est le phénomène de la connotation qui devra permettre au système de supporter ce paradoxe<sup>235</sup>. Le pourra-t-il?

Par ces quelques remarques, on voit que l'instance psychanalytique ne semble pas absente de la compréhension de SM. La sémiologie réussira-t-elle à composer avec elle d'une façon instructive? L'examen de la notion de connotation, au chapitre suivant, aura un intérêt déterminant dans cette perspective.

### XXX

Comment faut-il comprendre que Barthes devient "lacanien" vers 1970?

D'une première façon en intégrant de façon positive dans son activité critique le "plaisir du Texte", cette force trop longtemps réprimée, qui devient "tactique contre le règne théorique."<sup>236</sup>

D'une seconde façon, en adhérant au postulat lacanien selon lequel l'imaginaire est langage; selon lequel,

toujours, ce langage se présente comme un jeu de signifiants, de chaînes de niveaux multiples (chaînes métaphoriques), dans lesquelles le signifié, lorsqu'il reparait dans certains points d'ancrage, équivaut à un retour du refoulé.

C'est dans cette perspective que s'inscrit S/Z et que se fonde l'idée de textualité, de texte "scriptible". Mais, nous n'élaborerons pas sur cette question que nous nous sentons inapte à traiter.

Nous concluerons provisoirement avec cette déclaration un peu sibylline d'un élève de Barthes:

"Pour Roland Barthes, donc pour nous, la psychanalyse comme fiction, comme énergie de vérité; tout discours hors de la psychanalyse sera illusoire, imaginaire. La psychanalyse est une force de dissipation de l'imaginaire, (pour Lacan: "comment le sujet se méconnaît", R. Barthes, lui, voit en la psychanalyse un prolongement de l'école française des moralistes.

.....  
Scotomisée, censurée dans le discours où le moi est pensé comme ego et non comme sujet scindé dans et par le langage, la psychanalyse est évacuée de la linguistique. Celle-ci - un des grands piétements contemporains - s'appuie sur l'ego et travaille sur l'énoncé. Si la linguistique acceptait la psychanalyse, elle travaillerait sur l'énonciation."<sup>237</sup>

Au terme de l'étude du modèle sémiologique, peut-être arriverons-nous à rendre plus claires de telles assertions.

## Notes du Chapitre I.

1. "Le mythe est une parole.", M, p.193.
2. DZ, Introduction, p.9.
3. RBRB, p.59. C'est Barthes qui souligne la disjonction.
4. De l'aveu de Barthes (Avertissement à la réédition de 1971), DZ est un "témoignage" d'une "certaine difficulté de la littérature" (p.5). Il s'ouvre sur un constat brechtien: les grossièretés de Hébert, dans le Père Duchesne ne signifiaient rien, elles signalaient une situation révolutionnaire (p.10). Les éléments d'analyse qu'il propose par la suite sont autant de coups de sonde intuitifs: l'idée d'une histoire des écritures et l'analyse de quelques truquages d'écriture, par exemple, ne sont pas soutenus par une forte charpente théorique, mais à peine esquissés. Quant aux mythologies, elles ont été écrites journalistiquement, sous la pression des événements; le texte "Le mythe aujourd'hui" leur est postérieur.
5. Saussure, Ferdinand de, Cours de linguistique générale, Paris, Payot, 1972 (1ère éd., 1915), p.33. C'est l'auteur qui souligne.
6. Saussure, p.101: "Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char, par exemple." Nous reviendrons plus loin sur ce que Barthes entend par "signe". Pour l'instant, signalons l'indignation de Mounin à la lecture de M (Cf. Introduction à la sémiologie, Paris, éd. de Minuit, 1970, pp.189 et ss.). Barthes, dit-il, confond signe et symbole; qui plus est, il confond parfois signe et indice, symbole et symptôme. Dès maintenant, il n'est guère besoin d'être prophète pour prédire que ce terme sera source de problèmes...



7. M, p.195.
8. SM, p.293.
9. "Changer l'objet lui-même", Esprit, no.402, 1971, p.614.
10. "Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe", Sémiotique narrative et textuelle, Chabrol, Claude et al., Paris, Larousse, 1973, p.29.  
 D'après Tzvetan Todorov, l'appellation d'analyse structurale recouvrirait, dans le domaine de la poétique, les tentatives françaises (surtout barthésiennes) d'assimiler dans une critique nouvelle, d'une part le structuralisme ethnologique et linguistique (Lévi-Strauss, Jakobson, Benveniste), d'autre part, une certaine démarche philosophico-littéraire (incarnée, par exemple, par Maurice Blanchot). En un mot, pour Todorov, le terme d'analyse structurale recouvrirait celui d'analyse textuelle (Cf. Ducrot, O. et Todorov, T., Dict. Encycl. des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972, pp.111-112). Alors que Barthes définit ici l'analyse structurale et l'analyse textuelle de façon distincte: l'analyse structurale "cherche à établir un modèle narratif" et "s'applique surtout au récit oral (au mythe); l'analyse textuelle (...) s'applique exclusivement au récit écrit", qu'elle "branche" sur les réseaux infinis tracés par les codes sociaux. (Cf. article cité plus haut, p.29.) Il va sans dire que cette distinction oblige à une définition extrêmement large de la sémiologie.
11. Voir Heath, Stephen, Vertige du déplacement, lecture de Barthes, Paris, Fayard, 1974, p.50. Heath reconnaît lui aussi le primat du projet sémiologique dans l'oeuvre de Barthes, tout en signalant "le rapport ambigu triché même, que Barthes a entretenu, au long de ses travaux, avec la sémiologie." Une étude axée sur l'examen de chacun des champs d'investigation s'égarerait probablement dans un thématisme de mauvais aloi et obligerait à des redites au plan méthodologique.
12. Les considérations qui suivent dans cette partie, sont faites en fonction du tableau cité plus haut.
13. Voir la remarque 1, à la suite du tableau pour une définition de ce terme. Nous y reviendrons en C/.
14. Cette interprétation concorde avec les commentaires les plus courants sur Barthes, y compris ceux de Barthes lui-même dans RBRB et dans l'entrevue qu'il a accordée au Magazine Littéraire qui lui consacrait un numéro spécial (no.97, fév.1975 ), pour ne citer que ces deux sources.

15. Voir la bibliographie pour la référence complète de ces articles.
16. Désarmant Barthes: "En linguistique, je n'ai jamais été qu'un amateur.", Magazine Littéraire, p.31.
17. Dixit l'auteur lui-même. Voir plus haut, remarque 6, à la suite du tableau.
18. Avant-propos de SM, p.9. C'est l'auteur qui souligne.
19. Cette appellation un peu barbare peut prêter à la discussion: sémiologie et analyse textuelle ne constituent pas des domaines absolument tranchés pour R.B..
20. Voir la bibliographie pour la référence complète de ces textes.
21. L'emploi dans ces deux expressions du terme d'analyse peut être source d'équivoque. Son sens est plutôt "structuraliste" dans le premier cas; il tend plutôt vers un sens littéraire et psychanalytique dans le second. Nous ne faisons que répéter Barthes en les employant ici.
22. Heath, p.19. C'est l'auteur qui souligne.
23. L'expression "texte multiple" employée ici ne renvoie pas au vocabulaire de R.B., contrairement à l'expression "texte pluriel". On sait que ce dernier terme, défini dans S/Z (pp.10-16), renvoie par le biais du concept d'intertextualité, à l'aspect plus ou moins polysémique du texte classique. L'expression "texte multiple" ne traduit ici que l'éblouissement que je ressens vis-à-vis la "force de déplacement" des écrits de R.B..
24. RBRB, pp.77-78.
25. RBRB, p.78. C'est l'auteur qui souligne.
26. RBRB, p.75. C'est l'auteur qui souligne.
27. La notion d'intertexte est empruntée à Kristeva. Celle-ci la définit à partir de la distinction qu'elle fait entre phéno-texte et géno-texte, cette distinction visant à faire intervenir la conception du texte comme productivité, productivité s'entendant sur deux registres: celui de l'écrivain et celui du lecteur. (Cf. Barthes, "Texte (théorie du)", Encyclopedia Universalis, T.IV, p.1015.)

Cette notion vise à redéfinir la subjectivité dans une perspective anti-herméneutique et anti-"ancienne critique", bref à faire de l'activité critique une nouvelle écriture.

Barthes dit, dans "Réponses" (Tel Quel no.47, aut. 1971, p.89.): "La notion d'intertexte a d'abord une portée polémique: elle sert à combattre la Loi du contexte. (...) Le contexte d'un message (...) en réduit la polysémie (...); tenir compte du contexte (...) est toujours une démarche positive, réductrice, légale, alignée sur les évidences du rationalisme. (...) L'inter-texte, qui n'est nullement, il faut le répéter, le banc des "influences", des "sources", des "origines", auquel on ferait comparaître une oeuvre, un auteur, est, beaucoup plus largement et à un autre niveau, ce champ où s'accomplit ce que Sollers a appelé superbement et d'une façon indélébile (...) la traversée de l'écriture; c'est le texte en tant qu'il traverse et est traversé (vous reconnaissez dans cette équivalence de l'actif et du passif la parole propre de l'inconscient)." (pp.89-101. Les soulignés sont de l'auteur.)

Le texte se faisant nappe de signifiants (nappe infinie), la productivité devenant le fait de l'auteur et de son lecteur (en autant qu'il écrit sa lecture), le lieu de la subjectivité dans le texte se dédouble mais, ce faisant, il se réaffirme avec encore plus de vigueur. Le texte est un objet que n'importe qui - lecteur ou écrivain - peut s'approprier, dans lequel n'importe qui peut s'investir.

28. On retrouve l'esquisse de ces tentations dans le texte "la chambre d'échos", cité plus haut, p.19.
29. Nous n'osons pas dire: "Que connote le lexique barthésien?", bien qu'un tel emploi du terme nous semblerait congruent dans l'optique barthésienne, au moins à une certaine époque.
30. Les soulignés sont de l'auteur.
31. RBRB, p.51. C'est l'auteur qui souligne. En ce qui concerne ce "portrait" de la morale, voir RBRB, pp.51,60, 75. Un mot sur la "science": Barthes parle ici de sa propre expérience de la sémiologie, qu'il définit comme une science (Voir RBRB, p.75.).
32. RBRB, p.148.

33. RBRB, p.101. C'est l'auteur qui souligne.
34. RBRB, p.08.
35. RBRB, p.78, dans le texte "la chambre d'échos", déjà cité, p.19.
36. DZ, M surtout, puis SM et S/Z.
37. Signalons ici que Barthes définit préalablement la langue comme une "nature", un "réflexe sans choix", un "en-deça", un "automatisme", un "horizon" (DZ, pp.13 et ss.). Nous sommes ici très loin de l'acception linguistique de ce terme. De même pour la notion de langage qui a ici toute la généralité liée à une certaine tradition philosophique française.
38. DZ, pp.14-15.
39. DZ, pp.16-19.
40. Barthes esquisse dans DZ cette Histoire. Comme elle se fonde sur ce que Barthes appelle un "sociologisme politique", nous ne l'examinerons que dans la partie suivante, qui traitera de la tentation politique. Nous essaierons de nous en tenir ici à l'aspect strictement éthique, même s'il est en fait très lié à une vision sociopolitique.
41. DZ, pp.13,12,10,20.
42. C'est pourtant en ce sens que va son analyse; étude de certains procédés stylistiques (emploi du passé simple et de la troisième personne), critique des écritures politiques.
43. Nous verrons plus loin que cette rupture est liée au développement économique, plus précisément à la ruine des illusions du libéralisme (DZ, p.53).
44. DZ, p.03.
45. DZ, pp.10,18-19.
46. L'expression de "degré zéro" est, nous dit Barthes, empruntée à Viggo Brøndal. Voir "Réponses", p.98.
47. DZ, p.75.

48. On peut considérer ces deux termes comme pratiquement synonymes ici. Dans DZ, ils ne sont pas définis et s'échangent l'un pour l'autre facilement.
49. Les "genres" et les "styles" sont des "données esthétiques, non de structure" (DZ, p.50.). Or, Barthes veut découvrir de nouvelles structures là où les autres n'ont vu que des procédés esthétiques; d'où sa résistance face à ce genre d'analyse: il craint d'être récupéré.
50. Toutes les expressions entre guillemets qui concernent l'analyse de l'emploi du passé simple et de la troisième personne renvoient aux pp.29 à 39 de DZ.
51. DZ, p.32.
52. Cette analyse sera développée de façon percutante dans CV, qui se veut justement une réponse à toute théorie du vraisemblable critique.
53. DZ, p.22. On peut considérer comme originale cette position de Barthes dans le contexte de son époque: il n'y a pas d'écriture Révolutionnaire, i.e., toute écriture politique, qu'elle soit de gauche ou de droite, tombe dans le piège de la normativité. Cette attitude amène, au plan critique, la réfutation non seulement des écritures classiques, mais celle de tout le "réalisme socialiste", et même des tentatives sartriennes au plan romanesque (Cf. DZ, 2ième partie).
54. DZ, p.22. On retrouvera les passages cités entre les pp.20 et 29.
55. Abus de langage: "formellement identiques" ne veut pas dire "synonymes".
56. M, p.96. La tautologie, peu analysée dans DZ, l'est ici par le moyen de cet exemple. Voir aussi CV à ce sujet.
57. Parallèlement, les linguistes s'intéressaient à ces questions de façon plus scientifique - et avec plus de succès. Cf. Essais de linguistique générale de Jakobson (Paris, éd. de Minuit, 1963), où il est justement question des catégories verbales, des embrayeurs, des figures comme la métaphore et la métonymie. Mais Barthes ne connaissait pas ces travaux à cette époque.
58. DZ, p.19.

59. DZ, p.14.
60. Cette absence se fait cruellement sentir: nous n'avons dans DZ, qu'un constat et aucune indication sur le fonctionnement, au plan de la langue, de cette collision du fait et de la valeur.
61. Même si Barthes dit, a posteriori (en 1964, dans l'Avertissement qui précède la réédition de DZ, p.5), que la connotation est constatée dans tous les phénomènes qui signalent l'écriture comme Littérature, il nous semble que le pivot le plus sérieux de l'analyse, dans DZ, porte sur le "mot-alibi". Ce n'est qu'après s'être penché sur la nature du signe que Barthes, fondant sa sémiologie, cherchera à analyser sérieusement de plus larges configurations signifiantes.
62. Que nous examinerons à propos de la "tentation politique".
63. Et ressort peut-être même d'un "imaginaire" mythique. Nous examinerons cette hypothèse à propos de la "tentation psychanalytique".
64. M, p.214.
65. "Le mythe aujourd'hui" a été rédigé à la suite de M. Le modèle qui y est dessiné ne s'applique pas exactement aux analyses faites précédemment par Barthes; c'est un modèle a posteriori. Barthes avoue avoir été, dans ses analyses de mythes, jusqu'à une psychanalyse sociale (M, p.247). Pour ce qui est de la "consonnance esthétique et éthique" des valeurs bourgeoises, revoir le texte "la chambre d'échos", cité à la p.19.
66. Barthes, "Réponses", p.96.
67. M, p.209. C'est l'auteur qui souligne.
68. M, p.216.
69. M, p.222. C'est ce que Françoise Gaillard appelle une "éthique de la casse" ("R.B. "sémioclaste"?", Arc, no.50, 1974, p.17 ).
70. M, p.212. C'est l'auteur qui souligne.
71. M, p.244.
72. M, p.244.

73. M, p.244. C'est l'auteur qui souligne.
74. Cette proposition relève-t-elle de la science ou de l'idéologie?
75. M, p.245.
76. M, p.195.
77. M, p.195.
78. M, p.197..Nous verrons plus loin (pp.61 et ss.) un peu mieux ce que Barthes entend par cette formule.
79. SM, p.291.
80. SM, p.293. Il faut entendre ici par "validité" une cohérence interne de l'analyse.
81. L'image de la spirale est empruntée à Vico. Voir Barthes, "Ecrivains, Intellectuels, Professeurs", Tel Quel no.47, aut. 1971, p.9.
82. SM, p.293.
83. SM, p.292.
84. RBRB, p.75. C'est l'auteur qui souligne.
85. Barthes ajoute que "cette critique de la connotation n'est juste qu'à moitié /car/ elle ne tient pas compte de la typologie des textes" (p.14). Selon lui, le doublet dénotation/connotation a son utilité pour lire les textes classiques qui fonctionnent selon "un régime de sens particulier" (p.14). Par ailleurs, son concept de "texte étoilé" démontre avec quelle souplesse Barthes utilisera ce doublet dans l'analyse textuelle.
86. L'expression, empruntée à Robbe-Grillet, pourrait être de Barthes.
87. PT, citation placée en page de garde.
88. "Entretien avec Roland Barthes", Point, vol.2, no.4, juin 1978, p.42.
89. Magazine Littéraire, p. 33.
90. Ibid...



91. "Ecrivains, Intellectuels, Professeurs", p.8.
  92. Ibid... Si Barthes prend ici ses distances vis-à-vis une approche militante ou partisane (la "tâche politique"), il n'en demeure pas moins que, pour lui, le dévoilement qu'opère la mythologie est un acte politique (M, p.244).
- 
93. Théoricisme: ici, bien méchamment, une interprétation de l'attitude telquellienne: la théorie pour la théorie.
  94. Il est particulièrement ironique de constater que dans le no.47 de Tel Quel, consacré à Barthes, le groupe de rédaction procède à un réalignement idéologique en adhérant sans ambage - et dans un langage spécialement stéréotypé - à la théorie de la "ligne juste" maoïste (Voir pp.133 et ss.).
  95. Sollers, Philippe, "R.B.", Tel Quel, no.47, p.21. C'est l'auteur qui souligne.
  96. P.15. C'est l'auteur qui souligne.
  97. P.172.
  98. P.135.
  99. Barthes, Alors la Chine?, Paris, Christian Bourgeois éd., 1970, 14p.  
Ne pas "choisir" la Chine: "Ceci ne fut guère compris: ce que réclame le public intellectuel, c'est un choix: il fallait sortir de la Chine comme un taureau qui jaillit du toril dans l'arène comble: furieux ou triomphant." RBRB, p.52. Le souligné est de l'auteur.
  100. La "dérive": le mot entre dans le lexique barthésien: voir "Supplément", Art Press International, 4, mai-juin 1973, p.8 (les soulignés sont de l'auteur):  
"Dérive. La dérive est la recherche active d'une dissociation. Ce qu'il s'agit de dissocier, c'est la consistance agressive des langages. La dérive est donc une pratique d'in-consistance. Pas question de fuir hors de la guerre des langages (le voudrait-on, on ne le pourrait pas); simplement ceci: viser un ailleurs qui est dedans (c'est l'image même de la paille flottante), déjouer, par mille pratiques d'écriture, les prises de pouvoir, les poussées promotionnelles, les nantissements; tout ce vouloir-saisir qui est tapi dans l'organisation même du langage."



101. Comme Julia Kristeva et Louis-Jean Calvet , de façon différente, il va sans dire.
102. Sous-titre d'un ouvrage de Louis-Jean Calvet sur Barthes: Roland Barthes, un regard politique sur le signe, Paris, Payot, 1973, 184p.
103. La science n'est qu'un aspect du politique, autant l'utiliser à bon escient, semble-t-il dire...
104. Barthes, "Réponses", p.92.
105. DZ, Introduction, p.9.
106. DZ, pp.49-50.
107. DZ, p.50.
108. Instrumentalité: la forme au service du fond.
109. Lesquelles? Barthes ne le dit pas ici, mais on peut croire que ce sont la bourgeoisie, la petite bourgeoisie et le prolétariat.
110. DZ, p.70.
111. DZ, p.74.
112. DZ, p.5.
113. On peut déplorer le caractère arbitraire, ou à tout le moins insuffisamment justifié, de ce seuil qui renvoie au néant toute la production littéraire jusqu'à 1650.
114. DZ, p.13.
115. DZ, pp.17,21: au sens où elle est une praxis sociale.
116. Barthes donne cet exemple vécu dans RBRB, p.178. Pour le québécois, c'est le terme de "crémère" qui ne renvoie pas à l'expérience quotidienne!
117. Sollers, p.21.
118. DZ, p.70.
119. DZ, p.13.
120. DZ, p.71.
121. DZ, pp.54,71-72.

122. DZ, p.71.
123. DZ, p.72.
124. DZ, p.71.
125. Marxisme et linguistique, Marx, Engels, Lafargue et Staline, précédé de "Sous les pavés de Staline, la plage de Freud?" de Louis-Jean Calvet, Paris, Payot, 1977. Le texte de Calvet présente l'aspect polémique des prises de position des quatre auteurs cités sur la question linguistique. Il fait allusion aux déclarations faites par Staline en 1950 dans la Pravda, en réfutation des thèses de Marr.  
En ce qui concerne le rapport Révolution/changement de langue, on aurait intérêt à s'intéresser au modèle chinois.
126. DZ, p.9.
127. DZ, p.19.
128. DZ, p.19.
129. DZ, p.22.
130. DZ, p.73.
131. M, pp.193,195,229. Notons qu'il dit, à la p.195: "On entendra donc ici, désormais, par langage, discours, parole, etc. toute unité ou toute synthèse significative qu'elle soit verbale ou visuelle." Les soulignés sont de l'auteur.
132. M, pp.233-234. C'est l'auteur qui souligne.
133. Marx et Engels, Idéologie allemande, Paris, éd. Sociales, coll. "Classiques du marxisme", 1972, pp.63,43-44, 49-50,51. Ce sont les auteurs qui soulignent.
134. Barthes, "Changer l'objet lui-même", pp.613-614. C'est l'auteur qui souligne.
135. L'expression est de Jean Molino, dans "Critique sémiologique de l'idéologie", Sociologie et société, PUM, vol.5, no.2, nov1973, p.25. L'expression s'applique ici aux théories althusériennes de l'idéologie.
136. M, pp.196,204.
137. Barthes, "Réponses", p.96.

138. M, p.235.
139. M, p.236.
140. Kristeva, Julia, "Comment parler à la littérature", Tel Quel, no.47, p.35. C'est l'auteur qui souligne.
141. M, p.193.
142. Barthes, "Changer l'objet lui-même", p.614.
143. Nous ne reviendrons pas ici sur le statut privilégié du mythologue, déjà examiné dans la partie précédente.
144. RBRB, p.51: "Il n'est pas très utile de dire "idéologie dominante", car c'est un pléonasme: l'idéologie n'est rien d'autre que l'idée en tant qu'elle domine."
145. M, p.7.
146. Gaillard, pp.20-21.
147. Ibid., p.20. Nous verrons que Barthes renvoie la responsabilité de cette structuration à la sociologie.
148. M, p.224.
149. M, p.197.
150. M, p.224.
151. Tout se passe comme si la métaphore heuristique de la camera obscura changeait de statut pour devenir principe de "l'idéologie comme science" et non plus principe général du renversement idéologique dans l'histoire, ou, plus clairement, c'est le terme d'idéologie qui, en passant du statut d'objet à celui de méthode, vient biaiser la métaphore.
152. MP, p.127.
153. P.135.
154. Mounin, Introduction à la sémiologie, p.192.
155. Ibid., p.190.
156. Barthes se dit inspiré par la sociologie durkheimienne.
157. Barthes ne connaît pas Chomsky.
158. ES, p.81. C'est Barthes qui souligne. En fait, cette proposition a ici le caractère d'une suggestion, d'un projet, plutôt qu'elle n'est une affirmation au sens strict.
159. ES, p.103.

- 160. ES, p.80.
- 161. ES, p.80.
- 162. Cet écart en implique d'autres: valeur, motivation, etc.
- 163. SM, p.19, même si cette question relève plus d'une sociologie que de la sémiologie: cf. pp.52,80,271 note 1, 272 note 2.
- 164. SM, p.9.
- 165. SM, p.287.
- 166. Il y a deux types d'ensembles d'énoncés dans le système de la Mode: les ensembles A, dont les signifiés, au niveau du code vestimentaire, renvoient au "Monde"; et les ensembles B, dont les signifiés, au même niveau, renvoient à la "Mode". Au niveau du code rhétorique, les énoncés de l'ensemble A connotent explicitement une représentation du "Monde", alors que les énoncés de l'ensemble B connotent cette représentation de façon implicite, sous le couvert d'un décret. Voir SM, pp.47-52 et, plus loin dans ce mémoire, Chapitre II, B/, 1.5.
- 167. SM, p.240.
- 168. SM, p.240.
- 169. SM, p.240. Notons que la transitivité s'applique maintenant au méta-langage.
- 170. SM, p.281.
- 171. SM, p.285.
- 172. SM, p.286.
- 173. Burgelin, Olivier, "Le double système de la Mode", Arc, no.56, 1974, p.15. Ajoutons à la note qu'il donne, que la corrélation entre degré de connotation et type de public est reprise dans SM, pp.289-290, pour définir une typologie des journaux de Mode.
- 174. SM, p.271, note 1.
- 175. Burgelin, p.16.
- 176. Barthes, "Changer l'objet lui-même", p.616. On peut rester sceptique devant l'affirmation que l'idée de textualité reprend le "dessein d'Althusser".

177. Texte charnière: PT.
178. Barthes, "Changer l'objet lui-même", p.615. Notons ici encore la substitution du "symbole" au "signe".
179. Barthes, "Réponses", p.101.
180. Barthes, "Changer l'objet lui-même", p.615. C'est l'auteur qui souligne.
181. S/Z, p.10.
182. RBRB, p.108.
183. RBRB, p.108. C'est l'auteur qui souligne.
184. RBRB, pp.108-109.
185. S/Z, p.9.
186. S/Z, p.12.
187. S/Z, p.16.
188. S/Z, p.12.
189. S/Z, p.11. C'est l'auteur qui souligne.
190. S/Z, p.17. C'est l'auteur qui souligne.
191. RBRB, p.129. C'est l'auteur qui souligne.
192. La verticalité du style qui s'enracine dans la mythologie secrète de l'auteur... L'horizon de la langue...etc.
193. EC, p.214. C'est l'auteur qui souligne.
194. SM, pp.292,293 et note 3, p.292. Voir aussi ES, pp.82-83: le laïus sur le binarisme est aussi de nature anthropo-psychanalytique.
195. M, p.247, note 3.
196. Mounin, Introduction à la sémiologie, pp.193,195. C'est l'auteur qui souligne.
197. M, p.207. C'est l'auteur qui souligne. Pour la psychanalyse, au contraire, l'explication de la déformation nécessite le recours au concept d'inconscient.

198. "La théorie", interview de Roland Barthes par Otto Hahn, VH101, no.2, été 1970, p.12. C'est nous qui soulignons.
199. "Mythologie" dans le Petit Robert, éd. de 1972.
200. Ibid..
201. M, p.228.
202. M, p.240.
203. M, p.240.
204. M, p.240.
205. M, p.243.
206. Mounin, Introduction à la sémiologie, p.191.
207. Laplanche, Jean et Pontalis, J.-B., Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF, 1967, p.476.
208. Mounin, Introduction à la sémiologie, p.191.
209. Pour les deux paragraphes qui suivent, les références étant nombreuses et toutes tirées de M, nous nous contenterons de signaler entre parenthèses la page de M à laquelle chacune renvoie. Les soulignés sont de nous.
210. MP, p.137.
211. Malgré ses hypothèses qui vont dans le sens d'un héritage phylogénétique (Cf. Totems et tabous, Moïse et le monothéisme, Malaise dans la civilisation), Freud garde une prudence extrême: il se dissociera complètement de la théorie archétypale de Jung et des essais de Reich concernant la société.
212. Lévi-Strauss, Claude, Anthropologie structurale, Paris, Plon, 1958, p.224. Il est intéressant de noter la critique que fait ici Lévi-Strauss du concept d'inconscient tel qu'il est envisagé par la psychanalyse. Selon lui, la distinction entre inconscient et subconscient dans la psychologie contemporaine devrait être révisée et distinguée plus radicalement: le subconscient devrait être considéré comme un "aspect de la mémoire", le "réservoir des souvenirs et des images collectionnées au cours de chaque vie", alors que l'inconscient serait une forme "vide", réductible à ses seules lois structurales. (pp. 224 et ss.) Et il ajoute, comparant la structure symbolique à celle de la langue: "Ajoutons que ces structures ne sont pas seulement les mêmes pour tous, et pour toutes les matières auxquelles s'applique la fonction, mais qu'elles sont peu nombreuses, et nous comprendrons pourquoi le

monde du symbolisme est infiniment divers par son contenu, mais toujours limité par ses lois." (p.225)

213. Maisonneuve, Jean, Introduction à la psycho-sociologie, PUF, Paris, 1973, p.213. C'est nous qui soulignons.
214. M, p.206. Kristeva met une emphase particulière sur cette affirmation de Barthes. Cf. "Comment parler à la littérature", p.35.
215. Kristeva, ibid..
216. M, p.194.
217. MP, p.129.
218. MP, p.138.
219. Voir p.75.
220. Barthes prend à sa charge ici la critique de Benveniste à Saussure, critique selon laquelle la caractéristique principale de la relation existant entre signifiant/signifié est la nécessité, l'aspect contractuel et non l'arbitrarité. Cf. Benveniste, Emile, "Nature du signe linguistique", Problèmes de linguistique générale, Paris, Gallimard, coll. Point, 1970 (1ère éd. 1966), pp.49-55.
221. ES, p.124. C'est l'auteur qui souligne.
222. ES, p.124. C'est l'auteur qui souligne.
223. ES, p.124.
224. ES, p.125.
225. ES, p.126.
226. ES, p.126. C'est l'auteur qui souligne.
227. SM, p.199.
228. SM, p.70.
229. SM, p.70.
230. SM, p.122.
231. SM, p.133. De même, le couple Droit/Courbe renvoie au "vieux couple héraclitéen....", p.127.

232. SM, p.132.
233. SM, p.232.
234. Le signifié rhétorique "n'est ni explicite, ni implicite, il est latent". SM, p.234. C'est l'auteur qui souligne.
235. SM, p.235.
236. "L'adjectif est le "dire" du désir", entrevue accordée par Barthes à Gulliver, no.5, mars 1973, p.33.
237. Zuppinge, Renaud, "Notes étourdies écrites...", Arc, no.56, 1974, p.88. C'est l'auteur qui souligne.



## Chapitre II

### LA SEMIOLOGIE BARTHESIENNE ET LA NOTION DE CONNOTATION.

Le chapitre précédent, s'il a soulevé de nombreuses questions et signalé certains traits de l'oeuvre de Barthes, n'a cependant pas repris de façon systématique sa sémiologie.

Partielle, cette approche voulait faire résonner un peu la "chambre d'échos" barthésienne, en explorer certains recoins typiques (car il y a toujours un peu de mystère dans cette "chambre d'échos").

De cette rapide visite, le lecteur gardera le souvenir d'une atmosphère certes propice à la naissance d'intuitions, mais aussi plus favorable parfois à la détente et à la rêverie qu'à l'ascèse théorique.

Souvent, par ailleurs, des discussions étaient entamées dans ce chapitre, qui mettaient en cause la sémiologie elle-même, en quelque sorte par anticipation; la conclusion de ces discussions était alors renvoyée à l'analy-

se de la sémiologie, au second chapitre.

Il est maintenant temps d'examiner de plus près cette sémiologie de Barthes. Souvent critiquée, parfois même raillée mais, somme toute, finalement peu analysée, elle nous apparaît, quant à nous, comme étant à la fois fascinante et, paradoxalement, peu assurée sous certains aspects.

Nous l'avons dit dès l'introduction, la sémiologie de Barthes est axée sur la notion de connotation. Soulevée dès DZ, structurée dans ES, appliquée dans SM, remise en question dans S/Z, cette notion a subi divers avatars chez Barthes. Elle lui a inspiré des sentiments que l'on pourrait dire ambigus, ou, à tout le moins, fort complexes<sup>1</sup>.

Connotation: à quoi renvoie ce mot magique, véritable fourre-tout de la linguistique qui y case une série de phénomènes de nature et de statut fort différents, tantôt "valeur supplémentaire de la dénotation", "résidu sémantique entravant la communication véritable"<sup>2</sup>, tantôt "niveau de langage"<sup>3</sup> ou "processus générateur de valeurs sémantiques authentiques"<sup>4</sup>, quand le mot ne va pas jusqu'à signifier "idéologie"<sup>5</sup>?

L'histoire de la notion de connotation est assez

longue et, comme on peut maintenant le soupçonner, ses usages contemporains sont diversifiés. Avant que d'en examiner l'emploi, la structuration chez Barthes, il serait intéressant de retracer les grands moments de l'histoire de cette notion et de faire un rapide tour d'horizon de ses usages actuels les plus courants. Ainsi, nous serons mieux habilités à dresser un bilan critique du concept, à voir l'originalité de l'apport barthésien, enfin à évaluer l'utilité de la notion pour l'analyse des idéologies.

#### A/ APERCU HISTORIQUE: DIVERS USAGES DE LA NOTION DE CONNOTATION EN PHILOSOPHIE ET EN LINGUISTIQUE.

##### 1. Un concept bien connu de la logique...

L'origine du concept de connotation remonte à la philosophie scolastique, plus précisément à une partie de cette philosophie: la logique.

Jean Molino<sup>6</sup>, repris par Catherine Kerbrat-Orecchioni<sup>7</sup>, s'inspire de Maritain pour nous rappeler que, pour les scolastiques, il existe deux types de concepts: les concepts abstraits qui sont toujours absolus, i.e. présentés à l'esprit à la manière d'une substance (ex.: "la blancheur") et des concepts concrets qui, eux, peuvent ê-

tre, soit absolus, s'ils sont présentés à l'esprit à la manière d'une substance (ex.: "cet arbre", "l'homme"), soit connotatifs s'ils font connaître, en même temps qu'eux un sujet per modum alteri adjacentis (ex.: "blanc", "aveugle").

C'est le même type de définition que reprend la Grammaire générale et raisonnée d'Arnauld et Lancelot<sup>8</sup>. En effet, la connotation y définit en fait le statut des adjectifs, puisqu'on y appelle "connotations" les termes désignant des substances comme les noms mais ne pouvant être employés dans le discours sans se rapporter à un substantif:

"Or, ce qui fait qu'un nom ne peut subsister par soi-même, est quand, outre sa signification distincte, il en a encore une confuse, qu'on peut appeller connotation d'une chose à laquelle convient ce qui est marqué par la signification distincte. Ainsi la signification distincte de rouge est la rougeur; mais il la signifie en marquant confusément le sujet de cette rougeur, d'où vient qu'il ne ~~peut~~ subsiste point seul dans le discours, parce qu'on y doit exprimer ou sous-entendre le mot qui signifie ce sujet."<sup>9</sup>

C'est, nous dit Molino, là que le terme de connotation a pris son sens de "compréhension d'un concept", la compréhension (ou connotation) étant entendue ici comme l'ensemble des prédicats qu'un concept peut supporter<sup>10</sup>.

C'est en fait Stuart Mill qui donnera le premier cette acception logique aux deux termes. Il distinguera,

par ailleurs, entre :

"Une compréhension totale (énoncé de tous les caractères inhérents du concept), une compréhension décisive (énoncé d'un petit nombre de caractères suffisants à le distinguer sans ambiguïté), une compréhension implicite (avec les caractères qu'on peut déduire des explicites), une compréhension subjective enfin: l'ensemble des caractères qu'évoque un terme dans un esprit, ou chez la plupart des membres d'un groupe. Stuart Mill a tendance à nommer connotation d'un terme sa compréhension subjective la plus étendue, qui fait connaître les êtres par certains caractères, certaines propriétés en quelque sorte supplémentaires par rapport à la compréhension décisive."<sup>11</sup>

La question qui se pose alors, et que signale Stuart Mill lui-même, est de savoir, parmi les éléments connotatifs (ou de compréhension) d'un concept, lesquels doivent être retenus pour avoir une définition minimale. C'est en cherchant une solution à cette question que Keynes arrive à distinguer compréhension et connotation, la première recouvrant l'ensemble des propriétés du concept, la seconde se limitant à conserver de ces traits seulement ceux qui peuvent servir à définir le concept (ce que Stuart Mill appelait "compréhension décisive").

Dans la même veine, Goblots, dans son traité de 1925, distinguera entre la compréhension ou connotation objective, "compréhension d'un esprit qui saurait toute la vérité sur un objet" et la connotation subjective, "totalité des qualités qu'une personne donnée à un moment donné, peut considérer comme contenues dans la signification de ce nom"<sup>12</sup>.

Il n'est certes pas sans intérêt de rappeler que cette acception logique du terme de connotation (comme compréhension des concepts) est encore celle que donne l'édition de 1972 du Petit Robert. Négligeant toute allusion à la linguistique, le Robert définit ainsi la connotation: "Propriété d'un terme de désigner en même temps que l'objet certains de ses attributs. Ensemble des caractères de l'objet désigné par un terme. V. Compréhension." Et à "Compréhension", on peut lire: "La totalité des idées qu'un signe représente (...) Log.: Ensemble des caractères qui appartiennent à un concept." Enfin, au verbe "connoter" ("renvoyer par une connotation") on retrouve, en illustration, une citation de Goblot: "Tout nom dénote des sujets et connote les qualités appartenant à ces sujets."

Vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, nous dit Molino, le domaine de la logique connut un "déplacement fondamental"<sup>13</sup>. A l'interprétation compréhensiviste qui s'intéressait avant tout aux propriétés qui caractérisent le concept, succède l'interprétation extensiviste qui, elle, examine le concept en fonction des individus auxquels il peut s'appliquer. La question de la connotation, en conséquence, est mise en veilleuse par les logiciens, au profit du problème de la dénotation.

Développée considérablement au contact des mathéma-

tiques, la logique, devenue le fief des anglo-saxons, continue de s'intéresser aux problèmes de langage, mais elle distingue désormais entre forme logique et forme grammaticale. S'attachant avant tout à savoir quel degré de certitude peuvent avoir nos connaissances, les logiciens tentent de réduire les ambiguïtés du langage. D'une façon générale, leur question pourrait se formuler ainsi: le langage peut-il être ramené à des formules logiques simples et, si oui, à quelles conditions? C'est dans cette optique que se pose la question de la dénotation désormais pour eux.

Cette forme d'approche logique de la dénotation n'a pour ainsi dire pas de lien avec l'approche linguistique<sup>14</sup>. Elle est étroitement liée à la problématique de la référence (les deux termes sont parfois synonymes) i.e. qu'elle s'intéresse aux relations existant entre le langage et la réalité extra-linguistique; elle est également liée à l'analyse propositionnelle.

Un petit détour nous permettra de voir comment se pose, en gros, la question dans cette tradition.

Meinong affirmait qu'une expression comme "le cercle carré", étant une expression grammaticalement correcte, attestait (ou dénotait) l'existence d'un objet "cercle carré", même si cet objet ne subsistait pas. En effet, même si le cercle carré ne subsiste pas, deux ou plusieurs personnes

peuvent en parler et se comprendre. L'intention de Meinong était louable, mais son hypothèse ne tient pas: grammaticalité et réalité se confondent, comme le souligne Russell<sup>15</sup>, de telle façon que sa théorie se heurte au principe de contradiction.

Frege, reconnu comme étant le fondateur de la logique moderne, introduisit une distinction entre sens et dénotation. Deux expressions, dit-il, peuvent avoir une même dénotation et des sens différents: que je dise "Scott" ou "l'auteur de Waverly", c'est le même individu qui est dénoté, mais les deux expressions ont un sens différent.

Pour Frege, le sens est un contenu de pensée, le mode de donation de l'objet, et il appelle dénotation l'objet auquel le signe s'applique. Pour lui, certaines expressions peuvent avoir un sens mais pas de dénotation (ex.: "le corps céleste le plus éloigné de la terre"). Par contre, toutes les expressions qui ont une dénotation ont un sens.

Cette distinction entre sens et dénotation chez Frege s'applique en priorité au cas des noms propres. En ce qui concerne les propositions, elles ne peuvent dénoter, selon lui, que le vrai ou le faux; les propositions vraies se distinguent les unes des autres non pas par leur dénotation, mais par leur sens<sup>16</sup>. Pour Frege, les noms propres grammaticaux et les descriptions définies ont le même statut de



noms propres logiques<sup>17</sup>.

Russell, fortement influencé par Frege, s'attacha à analyser le cas des périphrases dénotantes<sup>18</sup>. "Une périphrase, dit-il, ne dénote qu'en vertu de sa forme."<sup>19</sup> Aussi faut-il essayer de lever les équivoques de forme contenues dans les périphrases dénotantes. C'est ce à quoi vise sa théorie de la dénotation dont il énonce ainsi le principe: "les périphrases qui dénotent n'ont jamais aucune signification en elles-mêmes, mais chaque proposition dans l'expression verbale desquelles elles figurent a une signification."<sup>20</sup> Et Russell s'attache à définir les formes propositionnelles que doivent prendre les périphrases dénotantes.

Nous ne nous attarderons pas plus aux tenants et aboutissants de cette approche logique de la dénotation puisque celle-ci n'a pas pour contrepoids la notion de connotation. En effet, les études de Frege et de Russell concernant cette problématique de la dénotation ont fort peu - pour ne pas dire rien - à voir avec la connotation telle que les linguistes et les sémiologues l'ont définie. Et c'est d'ailleurs, à notre avis, extrapoler que d'affirmer comme le fait Molino que, dans la perspective russellienne de la dénotation, "la connotation ne sera plus que la frange subjective de la dénotation"<sup>21</sup>.

Il serait plus juste de dire que le niveau de l'ana-

lyse logique, qui vise à construire une théorie des inférences valides, n'a pas le même objet que la linguistique qui, elle, vise l'étude des langues naturelles et, qu'en conséquence, malgré certains recoupements de problématiques inévitables, du seul fait que le langage est en cause, elles ont des méthodes différentes.

Puisque l'approche logique du phénomène de la dénotation a peu à voir avec la tradition linguistique continentale (dont il est surtout question par la suite), et comme, pour l'instant, c'est l'histoire du terme de connotation qui retient notre attention, il est maintenant temps de retrouver celui-ci, après cette brève incursion dans le domaine logique, dans le vocabulaire des linguistes.

## 2. ...et repris par la linguistique.

C'est Bloomfield qui, s'accorde-t-on à dire<sup>22</sup>, ramena à la surface le vieux terme de connotation, en 1933, dans son ouvrage Le langage<sup>23</sup>. Ce spécialiste des langues indo-européennes, dont l'enseignement donna naissance à l'école distributionnaliste était lui-même fortement influencé par la psychologie behavioriste, alors en plein essor. Pour lui, un acte de parole se définit comme un comportement et, comme tout comportement, il résulte d'un apprentissage, d'un conditionnement externe: "Pour un locuteur, le sens d'une

forme n'est rien de plus que le résultat de situations au cours desquelles il a entendu cette forme."<sup>24</sup>

Il existe des "formes conventionnelles": ce sont les "définitions explicites du sens" que donne le dictionnaire. Mais l'usage fait qu'à ces formes conventionnelles s'ajoutent des "valeurs supplémentaires" ou "connotations", qui se présentent comme des "déviations de la forme conventionnelle"<sup>25</sup>. Ces "déviations" peuvent résulter d'un mésapprentissage ou d'un apprentissage incomplet de la langue, mais il ajoute aussi que "les connotations les plus importantes doivent beaucoup à la position sociale du locuteur"<sup>26</sup>.

Il adjoint à sa définition assez vague quelques indications typologiques. Un premier type de connotations se retrouve sous la forme de niveaux de langage: expressions locales, archaïsmes, formes techniques ou savantes, formes linguistiques étrangères ou semi-étrangères, formes argotiques. Bloomfield appelle formes inconvenantes le second type de connotations; ces formes relèvent de codes qui vont de la bienséance aux tabous: vocabulaire religieux, formes obscènes, présages. Enfin, le troisième type de connotation regroupe des formes qui marquent l'intensité: exclamations, formes vivantes, formes symboliques, onomatopées, formes enfantines, formes hypochoristiques, formes dépourvues de sens. <sup>27</sup>

Bloomfield ne pousse pas plus loin l'investigation

et il a cette remarque que beaucoup prendront pour une conclusion:

"Les variétés de connotations sont illimitées et indéfinissables et, dans leur ensemble, ne peuvent clairement être distinguées de leur sens dénotatif. En dernière analyse, chaque forme de discours a sa propre saveur connotative pour la communauté linguistique tout entière et celle-ci, en retour, est modifiée ou même repoussée, dans le cas de chaque locuteur, par la connotation que la forme a acquise pour lui à travers son expérience particulière."<sup>28</sup>

Pour résumer la position de Bloomfield, disons que nous avons, au départ, une distinction, dans les langages naturels, entre d'une part le "sens dénotatif", ce que l'on retrouve dans le dictionnaire (Bloomfield ne confond pas dénotation et référence), et, d'autre part, les connotations, ensemble de "valeurs supplémentaires" individuelles ou sociales, qui s'ajoutent<sup>29</sup> au sens. Bloomfield signale le fait plutôt qu'il ne l'analyse et sa formulation prudente évite de définir un statut à la connotation.

Si Prieto déplore que l'emploi du terme de connotation "en est toujours au même point où l'avait laissé Hjelm-slev"<sup>30</sup>, il faut bien avouer que même les brèves cinq pages que lui accorde Bloomfield sont encore dans bien des cas dépassées. Ce qui n'est pas peu dire.

Notons que la typologie de Bloomfield, si elle regroupe des phénomènes hétérogènes dont on a peine à croire qu'ils puissent être l'objet d'une méthode unique d'analy-

se a, au minimum, l'intérêt d'énumérer des formes assez facilement repérables dans le discours.

Alors que l'antimentalisme de Bloomfield - dont on pourrait discuter à bon droit dans le cas qui nous occupe - l'a empêché de psychologiser complètement la notion de connotation, il n'en fut pas de même pour tous les linguistes qui reprirent le terme.

Écoutons Martinet:

"On pourrait également définir la dénotation comme ce qui, dans la valeur d'un terme, est commun à l'ensemble des locuteurs de la langue. Ceci bien entendu, coïncide avec ce qu'indique tout bon dictionnaire. Les connotations, où le pluriel s'oppose au singulier de "dénotation", seraient, dans ce cas, tout ce que ce terme peut évoquer, suggérer, exciter, impliquer, de façon nette ou vague, chez chacun des usagers individuellement. (...) C'est dans ce dernier sens que le terme de "connotation" peut rendre les plus grands services, et c'est celui que nous retiendrons ici."<sup>31</sup>

Ainsi, pour Martinet, le terme de dénotation recouvre tout l'aspect systématique et conventionnel du couple langue/parole saussurien. Dans cette perspective, la connotation ne recouvre qu'une part du concept de parole saussurien, celle qui renvoie aux nuances de l'expression de la "pensée personnelle"<sup>32</sup> du locuteur.

Nous considérons que la définition de Martinet marque une régression par rapport à la position de Bloomfield. En effet, celui-ci avait au moins eu le mérite d'indiquer certains types de connotations institutionnalisées; la dé-

inition de Martinet nous ramène, quant à elle, sur les chemins de l'ineffable.

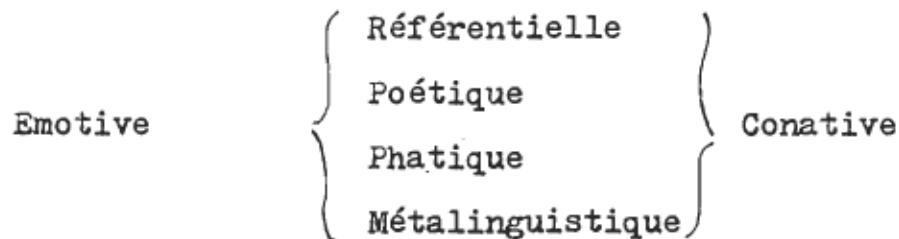
Pourquoi envisager le phénomène de la connotation de ce point de vue? Ce que Martinet veut faire, c'est utiliser la notion dans le domaine de la poétique. Et comme, dans la foulée de Jakobson, il conçoit la poétique comme une partie de la linguistique; comme, par ailleurs, sa conception de la poétique est extrêmement traditionnelle (amalgame de la versification et de la "grande" inspiration), il prend à la linguistique un de ses concepts les moins bien définis, qu'il édulcore afin de justifier d'un point de vue linguistique son discours sur la poésie. Le pire reproche qu'on puisse lui faire, c'est de dire que son concept de connotation ne nous apprend rien. Les connotations s'expriment dans ce que l'on appelle traditionnellement le "style" d'un poète: le poète "seul a le droit de ne pas garder pour lui-même ses connotations."<sup>33</sup>

Rappelons que ce malheureux résultat est issu d'un motif fort honorable. En effet, en tant que fonctionnaliste, Martinet postule - et ceci semble ici contradictoire - qu'un message révèle plus qu'une information dénotative.

Jakobson schématisait ainsi les "facteurs inaliénables de la communication verbale"<sup>34</sup>:



schéma qu'il complétait un peu plus loin par l'énumération des fonctions relatives à chacun de ces facteurs:



35

quant à la fonction poétique, il la définissait ainsi: "La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison."<sup>36</sup>

Comme on le voit, pour Jakobson, la fonction poétique concerne la structure de tout message et elle doit rendre compte dans les termes de la linguistique des choix paradigmatiques qui le composent.

Il nous semble que ce n'est pas à une telle approche de la poétique que mène la définition de Martinet, si on considère l'analyse qu'il mène dans "Connotations, poésie et culture".

C'est cette définition que reprend textuellement

Mounin, qui ajoute :

"Cette connotation du terme, propre à chaque individu, variable avec les individus, variable aussi chez le même individu selon les moments, s'oppose à la dénotation du terme, qui est, dans sa valeur, la part stable et commune à tous les locuteurs. Cette notion permet de commencer à comprendre le pourquoi de tant de références à l'enfance quand les poètes définissent la poésie (...) Elle permet de comprendre également ce caractère immédiat et concret toujours célébré, du langage poétique; ce pouvoir si mystérieux de susciter et de ressusciter le réel absolu, c'est-à-dire le vécu le plus individuel; les connotations sont justement les éléments qui, à la frange du signifié, rattachent le signifiant aux situations vécues les plus concrètement individuelles du locuteur."<sup>37</sup>

Pour Mounin, "la notion de connotation, telle qu'elle est définie par Martinet, est actuellement le meilleur outil que nous possédions pour explorer le mystère linguistique du signifié poétique."<sup>38</sup> Ainsi, la connotation est un fait de parole individuel, la valeur esthétique-émotive que revêt un terme pour celui qui l'emploie. Dans La communication poétique, Mounin dit clairement qu'il cherche par là à rendre compte de la qualité du contenu poétique, ce que le formalisme et le structuralisme oublient selon lui.

Puisque nous sommes dans le domaine des "impressions" et du "vécu concret", il convient de signaler les travaux d'Osgood en psychologie.

"La signification connotative d'un mot  $S_1$  pour un parleur, selon Osgood, consiste théoriquement en l'ensemble des réponses associatives par lesquelles il peut "coder" ou



"connoter" l'impression sémantique que ce mot déclanche chez lui."<sup>39</sup> Aussi entreprend-t-il des enquêtes de type psychologique pour mesurer les significations; il entend identifier par ce moyen des connotations (qui sont des associations). Pour ce faire, il construit des échelles d'appréciation, dans lesquelles les termes sont évalués en fonction de couples antonymiques. De cette façon, il arrive à évaluer la signification connotative des termes pour les locuteurs et la distance sémantique qui existe entre eux.

Mais, comme le soulignent Molino et Catherine Kerbrat-Orecchioni<sup>40</sup>, les mots qui servent à évaluer sont eux-mêmes objets d'une évaluation, et un "jugement de valeur affectif" se superpose à "une analyse sémantique fondée sur une synonymie plus ou moins lointaine et métaphorique."<sup>41</sup>

Pour en revenir à Mounin, c'est pourtant lui qui déclarait, en 1965: "En fin de compte, sous le terme passe-partout de connotation, l'analyse la plus rigoureusement linguistique conduit à distinguer plusieurs catégories de faits."<sup>42</sup> Il énumérait alors une série de rapports existant entre les signes et leurs utilisateurs, rapports exprimés tantôt par des choix à l'intérieur du système de la langue, tantôt par des modifications socialement admises ou involontaires de ce système. Pour lui, ces rapports font partie du processus de communication et, en ce sens, relèvent de la

signification. Ce qui l'amène à dire que le domaine de la pragmatique s'intègre à celui de la sémantique :

"Il n'en reste pas moins qu'en fin de compte, linguistiquement parlant, les connotations font partie de la signification. La division séduisante que les logiciens proposent entre sémantique (rapports entre objets non-linguistiques et signes) et pragmatique (rapports entre signes et utilisateurs de ces signes) n'est pas pertinente linguistiquement."<sup>43</sup>

Cette position n'est évidemment pas partagée par les tenants d'une division entre les domaines de la sémantique et de la pragmatique.

Pour Sørensen (qui utilise le terme de connotation au sens bloomfieldien) comme pour Morris<sup>44</sup> (qui parle, non de connotation, mais d'informations ou de significations additionnelles), la sémantique doit s'en tenir aux relations entre signes et objets extra-linguistiques, et à leur fonction informative au sens le plus strict. Que je dise "pomme de terre" ou "patate", n'est pas un fait pertinent au regard de la sémantique; c'est un fait qui relève de la pragmatique. En effet, les vocables "patate" ou "pomme de terre" signifient (ou dénotent) le même tubercule; l'emploi de l'un ou l'autre terme est donc indifférent au regard de l'information à transmettre. Libre à nous de pousser l'interrogation à un autre niveau, mais il ne faut plus l'appeler sémantique.

Marie-Noëlle Gary-Frieur, quant à elle, après un rapide survol de quelques emplois des termes de dénotation et de connotation conclut également que la dénotation, appartenant au "langage intellectuel commun à tous"<sup>45</sup>, relève d'une connaissance scientifique: la sémantique. En ce qui concerne la connotation, elle est le plus souvent rattachée au domaine de la stylistique (chez, dit-elle, Granger, Martinet, Guiraud et le Barthes de DZ) quoique certaines théories tentent de l'intégrer à la sémantique (c'est le cas de Mounin, comme on vient de le voir). Les connotations, selon elle, présentent quatre traits caractéristiques: elles se retrouvent dans les langages naturels, elles sont des significations secondes, elles sont liées à une pratique individuelle du langage et, enfin, elles sont plurielles<sup>46</sup>. Ces traits font de cette notion un instrument idéal pour explorer le texte poétique. Cependant, comme la connotation se définit en opposition avec la dénotation, et que, d'autre part le "texte moderne" se veut non plus dénotatif à un premier niveau mais uniquement "système de valeurs", elle propose de bannir le terme de connotation au profit du concept de programme de Kristeva. Un tel passage, dit-elle, a l'avantage de permettre de passer de la description du texte à la production du texte.

C'est ce qu'on appelle mourir au pied de l'autel; la rapidité du procès suffit à elle seule à interjeter appel.

Comme on le voit, si dans l'ensemble on s'accorde à dire que la dénotation relève de la sémantique (qu'on lui donne une définition logique ou linguistique), la connotation, quant à elle, soulève moult querelles et interrogations. Comme le dit le tant décrié Mounin: "L'analyse des faits de connotation n'est jamais restée fermement sur le terrain de la linguistique seule."<sup>47</sup>

Et pour cause. La connotation définie comme valeur supplémentaire de la signification est vouée à demeurer tributaire d'une place résiduelle, fonction des différentes façons de circonscrire les théories de la signification. C'est ainsi qu'on la réclame parfois en tant que partie intégrante de la linguistique et qu'à d'autres moments on la renvoie au domaine de la stylistique, de la poétique (qu'elles relèvent ou non de la linguistique) ou de la pragmatique, quand ce n'est pas à la psychologie.

L'acception bloomfieldienne du terme étant souvent réduite à n'être plus qu'une "frange du signifié" dans un usage individuel, la connotation fait jusqu'ici figure de parent pauvre de la linguistique. La démarcation peu profitable faite entre le couple dénotation/connotation et le couple langue/parole ne fait que rendre plus évidentes les difficultés que le second doublet a connues : l'opposition d'un acte individuel chargé de déterminations psychologiques au système qui le génère, rend difficile l'explication du procès qui

les met en interaction, puisqu'elle fait intervenir dans les deux cas des faits de nature différentes.

La dénotation est toujours définie comme un fait de système, alors que la connotation peut avoir plusieurs statuts: si elle est tantôt un fait de système (relevant de la phonologie ou de la morphologie, par exemple), elle renvoie à d'autres moments à des données extra-linguistiques le plus souvent psychologiques.

Pour avoir une définition opératoire de la connotation, il faudrait procéder à un classement de ces données.

Chez Martinet et Mounin, la connotation demeure un phénomène périphérique: la notion n'occupe pas de place essentielle dans la linguistique du premier, ni dans la sémiologie du second<sup>48</sup>. Et si, pour eux, l'organisation paradigmatique des messages doit être analysée par la linguistique, il semble bien que ce n'est pas le concept de connotation qui aura charge d'en rendre compte.

C'est Hjelmslev qui redorera le blason passablement terni de la connotation en lui taillant un espace théorique dans ses Prolégomènes à une théorie du langage<sup>49</sup>.

Dans cet ouvrage, Hjelmslev tente de jeter les bases d'une théorie du langage qu'il nomme glossématique. Cette théorie réclame comme légitime l'hypothèse que l'on peut é-

tudier le langage en tant que structure, i.e. en tant "qu'entité autonome de dépendances internes"<sup>50</sup>. A cette fin, la théorie du langage se voudra construite comme un système déductif, donc comme un système arbitraire mais en même temps adéquat à son objet. La description à laquelle donnera lieu la théorie devra satisfaire au principe d'empirisme: "La description doit être non contradictoire, exhaustive et aussi simple que possible. L'exigence de non-contradiction l'emporte sur celle d'exhaustivité, et l'exigence d'exhaustivité l'emporte sur celle de simplicité."<sup>51</sup> Pour mener à bien cette description, Hjelmslev élabore un système de définitions, puis un réseau de fonctions internes au langage, fonctions qui déterminent des fonctifs qui, à leur tour, s'organisent en classes. Comme on le voit, la description qu'entreprend Hjelmslev est d'ordre structural.

Insatisfait des distinctions saussuriennes entre langue/parole d'une part et synchronie/diachronie d'autre part, Hjelmslev propose de leur substituer le doublet structure/usage. Pour lui, "il semble légitime dans tous les cas de poser a priori l'hypothèse qu'à tout procès (ou usage) on peut faire correspondre un système (ou structure) capable de l'analyser et de le décrire au moyen d'un nombre restreint de principes"<sup>52</sup>. Il ajoute que le procès présuppose le système et qu'en retour, le procès modifie le système. Le système correspondant à un procès n'est que le système de ce procès,

aussi la satisfaction au principe de l'empirisme apparaît-elle nécessaire à l'élargissement ultérieur de la théorie du langage.

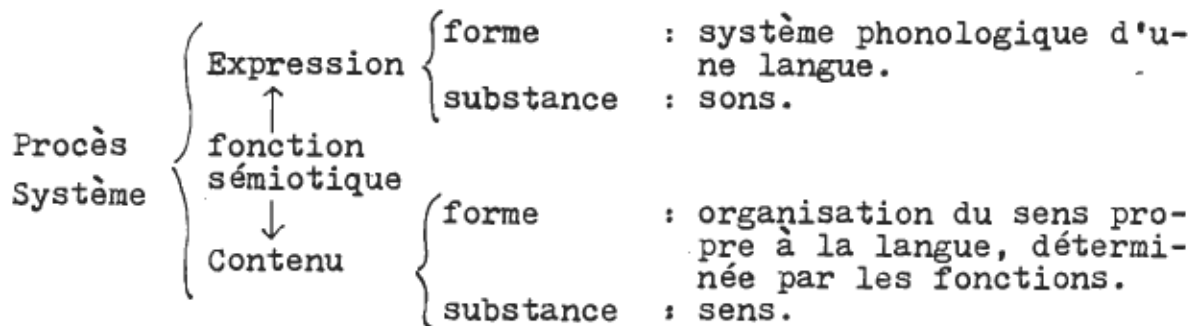
Les fonctions contractées dans le procès sont appelées relations et l'organisation des fonctifs qui résultent de ces fonctions s'appelle syntagme. La hiérarchie au sein du système portera le nom de paradigme et les fonctions sur lesquelles elle repose s'appellent des corrélations.

Au sein du procès comme au sein du système existe une fonction sémiotique dont les termes (ou fonctifs) sont constitués par les deux plans du langage: l'expression et le contenu: "Expression et contenu sont solidaires et se présupposent nécessairement l'une l'autre."<sup>53</sup> Cette approche différentielle de l'expression et du contenu, tant au niveau du procès qu'au niveau du système exclut tout recours à une substance (phonique ou de pensée) indépendante ou préexistante à la langue. En ce sens, Saussure a été fautif<sup>54</sup>. Pour être conséquent avec la théorie il faut admettre que "la substance dépend exclusivement de la forme"<sup>55</sup>, que leur rapport est arbitraire, déterminé par une fonction sémiotique immanente au système de la langue:

"Ceci nous montre que les deux fonctifs qui contractent la fonction sémiotique: l'expression et le contenu entrent dans le même rapport avec elle. C'est seulement en vertu de la fonction sémiotique qu'ils existent et que l'on peut les désigner avec précision comme la forme du contenu et la forme de l'expression. De même, c'est en vertu de la forme du

contenu et de la forme de l'expression seulement qu'existent la substance du contenu et la substance de l'expression qui apparaissent quand on projette la forme sur le sens, comme un filet tendu projette son ombre sur une face ininterrompue."<sup>56</sup>

Résumons ces données au moyen d'un tableau:



Le mot "signe" désigne alors "l'unité contituée par la forme du contenu et la forme de l'expression et établie par la solidarité que nous avons appelée fonction sémiotique"<sup>57</sup>. Le signe est une grandeur à deux faces, ouvert dans deux directions: à l'extérieur vers la substance de l'expression, à l'intérieur vers la substance du contenu; le signe est à la fois signe d'une substance de contenu et d'une substance d'expression. Ainsi, Hjelmslev réussit à donner une définition du signe immanente au système.

La linguistique aura pour tâche:

"de construire une théorie de l'expression et une théorie du contenu sur des bases internes et fonctionnelles (...) Il se constituerait ainsi, en réaction contre la linguistique traditionnelle, une linguistique dont la théorie de l'expression ne serait pas une phonétique, simple théorie des sons, et dont la théorie du contenu ne serait pas une sémantique, théorie du sens."<sup>58</sup>



La description menée jusqu'ici concerne ce que l'on appelle habituellement les "langues naturelles". Cependant, Hjelmslev veut étendre sa théorie au "langage comme concept ou en tant que class as one."<sup>59</sup> Pour ce faire, il définit le langage par opposition au non-langage: on reconnaît un langage au fait que sa "description exhaustive exige que l'on opère sur deux plans."<sup>60</sup> En ce sens, la théorie du langage de Hjelmslev peut rejoindre l'idée saussurienne de la sémiologie: la structure du langage peut être isomorphe à d'autres types de langages (qui ne sont pas nécessairement des langues) pour autant que ces langages soient analysables en termes d'expression et de contenu<sup>61</sup>.

Mais la systématisation de Hjelmslev va plus loin. Jusqu'à présent, il n'a été question des langages que par opposition au non-langage. Dans ces langages, aucun des deux plans n'est à lui seul un langage. Cette caractéristique définit les langages de dénotation. Mais "il existe aussi des langages dont le plan de l'expression est un langage et d'autres dont le plan du contenu est un langage. Nous appellerons les premiers langages de connotation et les seconds métalangages."<sup>62</sup>

Illustrons-les ainsi:

E	C
---	---

langage de  
dénotation

E	C
E	C

langage de  
connotation

	E	C
E		C

métalangage

Attardons-nous aux langages de connotation. Hjelmslev appelle connotateur le contenu d'un langage de connotation (dont l'expression est un langage). Les connotateurs contractent avec leur expression une fonction sémiotique (il serait plus juste de dire qu'ils résultent de cette fonction); c'est sur la base de leurs fonctions mutuelles qu'ils doivent être analysés et non selon leur seule substance de contenu (cette étude, la description de la substance, est l'objet de la méta-sémiologie et elle doit avoir recours à des sciences particulières: sociologie, psychologie, anthropologie, etc.). Les connotateurs peuvent être solidaires de la structure ou de l'usage ou des deux.

L'expression "langage de connotation" renvoie pour Hjelmslev aux types de phénomènes suivant: styles, espèces de styles, niveaux de style, genres de style, tonalités, idiomes (types vernaculaires, langues nationales, régionales, physionomies)<sup>63</sup>.

Ce qui semble être pour Hjelmslev le critère de reconnaissance des phénomènes de connotation, c'est la traduc-tibilité: "tout dérivé de texte (un chapitre par exemple) de n'importe quel style (...) peut être traduit dans un autre style."<sup>64</sup>

Enfin, après sept pages consacrées aux langages de connotation (Hjelmslev bat ainsi par deux pages le record

de Bloomfield!), l'auteur affirme:

"Pour expliciter non seulement les fondements de la linguistique, mais aussi ses conséquences dernières, la théorie du langage doit adjoindre à la théorie des langages de dénotation une théorie des langages de connotation et une théorie des sémiologies [sémiologie: "en accord avec Saussure", un métalangage dont le langage-objet est un langage non-scientifique]. Cette obligation revient en propre à la linguistique, parce qu'elle ne peut être résolue de manière satisfaisante qu'à partir de prémisses spécifiques à la linguistique."<sup>65</sup>

Il faut dire que ces pages des Prolégomènes n'en sont pas les plus limpides. On pourrait être tenté à leur lecture d'acquiescer au reproche que fait Mounin<sup>66</sup> à Hjelmslev de se laisser entraîner par la séduction de construire un système hypothético-déductif qui ne revient pas assez souvent à l'expérience des faits linguistiques. Il est sûr que ce dernier élargissement de la théorie est le plus rapide, le plus abstrait et le moins clairement illustré: les combinaisons de catégories que mentionne Hjelmslev (aux pp.156-157) ont une allure un peu bizarre.

Parlant des langages de connotation tels que les définit Hjelmslev, Mounin dit:

"Hjelmslev entend par là une dizaine de phénomènes très différents qui, pour lui, présentent tous ce caractère: ces phénomènes se superposent à un énoncé linguistique, et ajoutent quelque chose en plus de sa signification strictement linguistique (...) En fait, les "langues de connotation" de Hjelmslev englobaient pêle-mêle des indices psychologiquement ou sociologiquement significatifs, et des signes et des symboles (ou bien des usages de signes ou de symboles) susceptibles d'être aussi, en plus de leur fonction proprement linguistique, des indices psy-

chologiques ou sociologiques sur le locuteur - indices dont l'interprétation, certes passionnante, échappe à l'analyse linguistique."<sup>67</sup>

Cette critique assez pernicieuse de Mounin tend à rabattre la théorie hjelmslévienne au niveau de l'approche bloomfieldienne. En parlant - à tort ou à raison - de "langage de connotation", Hjelmslev a fait plus que signaler l'existence de valeurs supplémentaires à la signification. Son apport le plus fécond a été de poser l'hypothèse que les connotations pouvaient être étudiées en termes d'expression et de contenu, sur un mode analogue à celui de l'analyse linguistique, i.e. en postulant que la fonction qui les unit est une fonction sémiotique et que l'on peut analyser ces fonctions sur une base systématique. Le développement de la sémiologie ( ou des sémiologies) apportera sans doute un jour une réponse en ce qui concerne le postulat d'isomorphie des systèmes de signes et de la langue. Et on peut croire que cette réponse sera plus nuancée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Pour l'instant, nous considérerons comme plus intéressantes les critiques un peu plus nuancées de Catherine Kerbrat-Orecchioni. Selon elle, Hjelmslev a extrapolé sa théorie sur la base de quelques faits certes irréfutables mais insuffisants (par exemple, qu'un message en langue danoise connote la langue danoise), ce qui, déjà, suffit à mettre en doute sa validité<sup>68</sup>. De plus, le schéma du "décrochement" connotatif et celui du métalangage sont séduisants, mais cette re-

présentation symétrique:

"ne rend compte adéquatement, ni de la nature du métalangage (un discours qui parle du langage n'est pas pour autant un "langage dont le contenu est déjà un langage"), ni de la totalité des mécanismes connotatifs, dont le support est à la fois plus autonome et plus diversifié que ne le laisse supposer le schéma hjelmslévien."<sup>69</sup>

Selon elle, la reformulation correcte de la théorie danoise devrait être que les connotations présupposent le langage dénotatif, rien de plus<sup>70</sup>. D'autre part, l'existence d'un langage de connotation étant hypothétique, elle trouve préférable de se limiter au terme d'"unité de connotation" tant qu'un inventaire exhaustif des faits de connotation n'aura pas été dressé.

Nous ne nous attarderons pas pour l'instant au changement fondamental de perspective que supposent de telles assertions: comme le dit Hjelmslev, il ne convient pas de ressusciter ici le vieux débat entre réalistes et nominalistes.

Pour en revenir à ce même Hjelmslev, il faut dire que son article "Pour une sémantique structurale"<sup>71</sup>, postérieur de quatorze ans aux Prolégomènes, réitère les positions prises dans ces derniers en ce qui concerne la sémantique.

On se souvient que dans les Prolégomènes, Hjelmslev prenait à parti la sémantique qui, selon lui, n'était jusqu'à alors qu'une théorie essentialiste du sens. En réaction, il

proposait de fonder une théorie du contenu qui décrirait les formes d'organisation du sens propres à la langue, formes déterminées sur une base fonctionnelle.

On retrouve le même leitmotiv sur la nécessité d'une analyse structurale des faits de signification dans l'article de 1957. Après avoir énoncé quelques remarques sur l'histoire de la sémantique, il plaide pour l'établissement, maintenant que la linguistique structurale a fait ses preuves, d'une sémantique structurale qui utiliserait un procédé analogue à celui de la théorie de l'expression. Pour cela, il faut généraliser l'épreuve de commutation et l'appliquer à tous les faits de signification.

Enfin, il ajoute: "La description sémantique doit donc consister avant tout en un rapprochement de la langue aux autres institutions sociales, et constituer le point de contact entre la linguistique et les autres branches de l'anthropologie sociale."<sup>72</sup> Cette définition de la sémantique hjelmslévienne trouvera un écho dans la sémiologie barthésienne.

Si nous avons repris, dans un résumé assez détaillé, la description de la théorie du langage de Hjelmslev, c'est que cette démarche nous semblait nécessaire pour plusieurs raisons. Tout d'abord, l'auteur posant sa théorie de façon progressive par des définitions qui n'ont de sens qu'en

rapport avec l'ensemble du modèle, il paraissait hasardeux de ne rendre compte que de certaines parties de la théorie. Ensuite, la théorie des langages de connotation n'étant pas élaborée longuement et renvoyant à la théorie du langage dont elle est un analogue au plan fonctionnel, il était difficile de comprendre l'une sans connaître l'autre. Enfin, ES et SM reprennent la théorie danoise et tentent de l'appliquer à des objets sémiologiques; il s'imposait donc de rendre compte de cette influence d'une façon attentive.

Par ailleurs, outre chez Barthes, cette redéfinition de la connotation a eu quelque influence chez d'autres sémiologues comme Eco, Prieto et Greimas.

L'idée des chaînes connotatives chez Eco, par exemple, semble bien inspirée de la théorie des langages de connotation. Il définit la dénotation d'un signe comme la "référence immédiate que le code assigne au terme dans une culture donnée", i.e. comme "sa valence sémantique dans un champ donné"<sup>73</sup>.

Quant aux connotations, elles forment:

"l'ensemble des unités culturelles qu'une définition intensionnelle peut mettre en jeu, partant elle est la somme de toutes les unités culturelles que le signifiant peut susciter institutionnellement dans l'esprit du destinataire. Nous disons, peut, en pensant à une disponibilité culturelle, non à une possibilité psychique."<sup>74</sup>

Dans "Formes et communication", il dira:

"tout code engendre des sous-codes, des lexiques particuliers, par lesquels un mot, une image, un signe quelconque ne renvoient pas seulement à un signifié établi et univoque mais connotent des aires de signifiés adjoints sous la dépendance de systèmes de sous-conventions, d'agréats culturels spécifiques."<sup>75</sup>

Eco illustre par un exemple son idée des chaînes connotatives<sup>76</sup>. Supposons qu'un homme travaillant sur un barrage reçoive le signal de détresse /ABC/. Ce signal /ABC/ veut dire ou dénote que l'eau a atteint le niveau critique 0.

"Mais en plus, l'homme peut prendre peur. Or on ne peut pas classer cette peur parmi les réactions émotives indépendantes des systèmes de communication. En effet, le symbole /ABC/, événement physique pur, n'est pas seulement le signifiant du signifié dénoté "niveau 0", pour cet homme, il connote aussi "danger". C'est-à-dire que "niveau 0" qui était le signifié dénoté de /ABC/ devient à son tour le signifiant /niveau 0/ "danger". Le signifié "danger" est ainsi l'élément d'un nouveau système de valeurs."<sup>77</sup>

A son tour, /danger/ devient le signifiant du signifié "donner l'alerte" etc.. Théoriquement, ce genre d'enchaînement est illimité.

Comme on le voit, pour Eco, la définition de la dénotation et de la connotation allie l'approche logique (connotation=définition intensionnelle) et l'approche linguistique (connotation=sous-codes linguistiques).

De Hjelmslev, il retient l'idée que les connotations doivent s'identifier non à des réalités psychiques individuel-



les mais à des codes qui s'articulent sur les langages de dénotation. Mais là s'arrête la ressemblance. Dans l'exemple de Eco, les connotations ne se greffent pas en réalité sur les langages de dénotation en entier; elles se présentent comme des associations dans lesquelles seul le signifié, devenant à son tour signifiant, appelle un nouveau signifié de niveau différent. Eco définit ici les connotations en termes de sous-codes associatifs alors que Hjelmslev les définit plutôt comme des sur-codes rhétoriques et stylistiques. Enfin, le passage de l'idée de "possibilité psychique" à celle de "disponibilité culturelle", que l'on peut voir comme une conséquence de la substitution du terme d'usage à celui de parole, est très intéressante mais encore fragile: elle appelle une théorie de la compétence. Notons que cette approche que fait Eco des phénomènes de connotation a des parentés avec celle de Barthes, comme nous le verrons plus loin.

Par ailleurs, dans La structure absente, Eco tente une définition du domaine de la connotation et présente une typologie comprenant neuf formes de phénomènes connotatifs, dont quatre relèvent de l'idéologie: les définitions idéologiques, les connotations émotionnelles (au niveau culturel), les connotations rhétorico-stylistiques et les connotations axiologiques globales (toujours au niveau culturel).<sup>78</sup>

Concernant le rapport connotation/idéologie, Eco a cette formule: "L'idéologie sous le profil sémiotique se révèle être la connotation finale de la chaîne des connotations ou la connotation de toutes les connotations internes."<sup>79</sup> Il est intéressant de rapprocher cet énoncé de deux affirmations de Barthes, la première étant que l'idéologie est la forme des signifiés de connotation et la seconde que la dénotation n'est en fin de compte que la dernière des connotations<sup>80</sup>.

Enfin, Eco revendique violemment l'appartenance de l'étude des connotations au domaine linguistique:

"Le fonctionnement d'un signifiant, dans le processus de semiosis, attribue la même importance à ces deux formes [dénotation et connotation] des signifiés. Si l'on repousse la seconde forme dans un univers dont la sémantique n'a pas à rendre compte (cf. Carnap), on peut étudier assez exactement la fonction référentielle du langage, mais on perd toute la richesse du processus de communication. La sémiotique n'a pas à accepter une telle forme de castration, même si cela risque de l'exposer à quelques approximations. Avant de s'affirmer en tant que discipline qui traite avec rigueur de son propre champ d'étude, la sémiotique doit prendre à son compte tout ce qui la concerne à l'intérieur de son propre champ."<sup>81</sup>

Prieto, quant à lui, dit s'accorder avec la généralité des définitions de la connotation "en ce que le connoté apparaît comme quelque chose d'ajouté, de subsidiaire à l'égard du dénoté."<sup>82</sup>

De sa filiation à Ejelmslev, il dit:

"De la conception hjelmslévienne de la connotation nous retenons comme valable ce qui sans doute en constitue le point capital, à savoir que la connotation résulte du moyen, c'est-à-dire du signe, dont on se sert pour dire quelque chose. Pour le reste, il nous semble qu'elle doit être révisée ou précisée. Nous considérons, en effet, que la connotation ne saurait concerner que la façon dont on conçoit un objet: la façon dont on conçoit un objet est "connotative" lorsqu'elle suppose une autre façon de concevoir le même objet, laquelle, par contre, ne supposant pas à son tour cette façon là de concevoir l'objet en question (ni une autre façon quelconque de le concevoir), est de ce fait "dénotative" ou nous préférons dire: "notative".<sup>83</sup>

Dans Etudes de linguistique et de sémiologie générales, il dit plus lapidairement: "ce que l'on appelle la "connotation", ce n'est que la façon dont on conçoit le sens, qui résulte du choix du signal dont on se sert pour amener le récepteur à le produire."<sup>84</sup> Ainsi, pour lui, le "noté", c'est la valeur informationnelle du message et le connoté le "style avec lequel on fournit l'information dénotative"<sup>85</sup>. Et Prieto donne évidemment comme exemple les objets littéraires qui communiquent selon ces deux niveaux.

Si Prieto se contente d'une définition aussi élémentaire, c'est qu'il a besoin d'une définition simple qui lui permette d'élargir l'usage de la notion de connotation afin de l'intégrer à une théorie de la connaissance:

"Aussi proposons-nous d'élargir le domaine de la connotation à l'acte instrumental en général et d'appeler connotative la façon de concevoir une opération qui résulte du fait de la reconnaître comme membre de l'utilité de l'outil employé pour l'exécuter. Cette conception de l'opération suppose celle qui résulte du fait de la reconnaître comme membre de la clas-

se qui la détermine, laquelle sera appelée à son tour la conception (dé)notative de l'opération."<sup>86</sup>

Il faut bien dire que de cet élargissement qui devait profiter aux sciences de l'homme, Prieto a surtout fait bénéficier les études littéraires. Et cela est symptomatique de la plupart des successeurs de Hjelmslev: si la conceptualisation de celui-ci a amené ceux-là à rechercher des constantes ou des formes dans les manifestations du phénomène connotatif (greffé sur le niveau dénotatif), bien peu ont réussi à donner des analyses d'objets autres que linguistiques ou littéraires. Par contraste, Barthes apparaît comme l'un des seuls à avoir risqué l'épreuve du postulat d'isomorphie entre la langue et les systèmes de signes non-linguistiques.

D'autres linguistes et sémiologues ont utilisé avec plus ou moins de succès la terminologie de Hjelmslev (comme Greimas qui parle de connotateurs en employant ce terme à l'inverse de Hjelmslev dont pourtant il se réclame<sup>87</sup>). Il deviendrait vite fastidieux d'en énumérer tous les emplois. Les quelques notes historiques que nous avons jetées ici suffisent à montrer que, sous la diversité des auteurs, on retrouve une série de recherches embryonnaires dont le grand inspirateur demeure encore, dans toute son ambiguïté, le linguiste danois.

C'est dans ce contexte historique que se place l'oeu-

vre sémiologique de Barthes: au confluent de nombreuses recherches visant à fonder la sémiologie postulée par Saussure et légitimée théoriquement par Hjelmslev.

## B/ DEVELOPPEMENT CHEZ BARTHES: DE LA NOTION DE CONNOTATION AUX SYSTEMES DE CONNOTATION.

### 1. L'utopie de la transparence.

#### 1.1. "La sémiologie n'est pas encore constituée." (M, p.195)

Nous avons dit, au premier chapitre, que la connotation constituait le pivot central de la sémiologie barthésienne en même temps que son prétexte originel. Barthes l'affirme lui-même<sup>88</sup>, et ses commentateurs sont unanimes pour renchérir sur ce point.

Or, fait important, le terme même de connotation n'apparaît ni dans DZ, ni dans M. On le verra poindre dans les articles qui suivent la parution de M<sup>89</sup> et qui précèdent sa définition formelle dans ES.

Nous nous accordons avec Jean Molino pour dire:

"[qu']il est plus utile de suivre la genèse de la notion chez Barthes et de considérer les problèmes auxquels elle entend répondre, que de commencer par les paragraphes rapides des ES: le terme de connotation apparaît en effet dans son oeuvre à un moment où les principales directions de sa recherche sont

bien fixées."<sup>90</sup>

La première partie de ce mémoire a passablement insisté sur cette genèse et sur la problématique de départ dans l'oeuvre de Barthes. Aussi essaierons-nous ici d'aborder plus directement la connotation en termes définitionnels tout en essayant de suivre pas à pas son développement.

Nous ne retournerons que brièvement à DZ. Dans l'avertissement précédant la réédition de 1971, Barthes nous dit que dans ce texte le phénomène de la connotation est "constaté", puisqu'il montre que "le discours de l'écrivain dit ce qu'il dit mais aussi qu'il est littérature."<sup>91</sup>

A posteriori encore, il définit dans ce même avertissement la connotation comme "le développement d'un sens second sur n'importe quel système de signes"<sup>92</sup>. Cette définition est générale à souhait car rien ne précise vraiment ici comment on doit entendre "sens second" et "système de signes".

Dans un premier temps, on l'a vu, les analyses menées dans DZ concernent des parties de discours; ce sont des analyses de figures rhétoriques et stylistiques: temps des verbes, emploi des pronoms, usage des figures comme la métaphore et la tautologie, intégration ou rejet des langages sociaux (on se souvient de l'exemple de Queneau). Ces

traits identifiables dans les écritures ne sont pas sans rappeler la typologie bloomfieldienne lorsque celle-ci parle, par exemple, de "niveaux de langage" ou de "formes inconvenantes".

Par ailleurs, la définition que donne Barthes du style est, quant à elle, conforme à ce que Martinet et Mounin entendent par connotation. Cependant, entendre le terme de connotation seulement en ce sens chez Barthes serait beaucoup trop restrictif. Lorsque Barthes parle non plus de parties de discours mais des mots, qu'il attribue à ceux-ci une "mémoire seconde", il insiste surtout sur l'aspect social et normatif du phénomène: c'est le pouvoir, ou son ombre, qui institue les marques axiologiques les plus fortes i.e. qui supprime le plus nettement la distance existant entre le fait et la valeur<sup>93</sup>.

DZ est loin d'avoir produit une systématique des phénomènes de connotation. Telle n'était pas son intention d'ailleurs. Cependant, nous croyons qu'on peut y lire la genèse d'une notion (pour parler comme Molino), qui cherchera à s'enraciner dans une approche culturelle: la préoccupation de l'institution, de la norme, de l'idéologie est déjà présente.

D'autre part, l'objet analysé ici, à savoir la littérature ou mieux l'écriture, demeurera pour Barthes l'ob-

jet suprême d'élection, sujet à des redéfinitions périodiques<sup>94</sup>. (De ce point de vue, le Z est à la fois l'alpha et l'omega (sic!) de l'oeuvre barthésienne: de DZ à S/Z.)

Si le constat de DZ s'énonce souvent dans des termes linguistiques, il déborde cependant vers la critique idéologique (au sens où l'historicité est prise à parti). Et ces termes de linguistique et d'idéologie sont les deux piliers de la sémiologie barthésienne. C'est en tant que DZ cherche dans ces termes à dépister dans l'écriture des formes de travestissement des représentations du monde qu'on peut l'intégrer dans la trajectoire de la sémiologie connotative.

Il en va de même pour M. A l'origine,

"le propos des M n'est pas politique, mais idéologique (...) Le propre des M, c'est de prendre systématiquement en bloc une sorte de monstre que j'ai appelé la "petite-bourgeoisie" (quitte à en faire un mythe) et de taper inlassablement sur ce bloc; la méthode est peu scientifique et n'y prétendait pas (...)"<sup>95</sup>

La nuance que fait ici Barthes entre "politique" et "idéologique" n'est là que pour signifier l'indépendance que veut garder l'auteur face au(x) parti(s). Cette prudence politique typiquement barthésienne, héritage de la pureté révolutionnaire brechtienne, n'abuse cependant pas sur les sympathies marxistes de l'auteur: "M (...) est un livre partisan. D'idéologie marxiste, M utilise une tech-



nique analytique structurale dérivée de la linguistique saussurienne pour mettre à nu la mauvaise foi, ici nommée "mythe", de la société bourgeoise contemporaine."<sup>96</sup>

M est donc un livre partisan, "idéologique", projetant "plutôt une psychanalyse sociale et collective"<sup>97</sup> de ce que certains appellent le "thème" anti-bourgeois et que l'on pourrait sans doute plus justement nommer une obsession. (Barthes ne va-t-il pas jusqu'à dire que le mythe provoque chez lui une "nausée"?...<sup>98</sup>)

En ce qui concerne le procédé effectif des mythologies, écoutons la description qu'en fait Annette Lavers, héroïque traductrice de Barthes:

"(...) un hallali plein d'allégresse nous annonce la présence d'un mythe, décélée intuitivement par quelques groupes de transformations suspectes (nombreuses traces d'un vocabulaire de la chasse: on tient ici, ceci nous signale la présence, etc. et même celui, justicier, du "renseignement": livrer, trahir, alibi, renseigner). Nullement déconcerté par le "fregolisme" de ce Protée, le mythologue procède à un patient investissement, et à un décortilage où il examine sa prise à loisir, opération qui insensiblement nous fait dériver et parvenir à une autre vision, exprimée elle aussi par une formule brève et percutante, mais d'une sorte bien différente: le brillant plumage de la maya y fait place à la vérité nue et sans visage de quelques sévères évidences morales. Mais avant d'arriver à ces chutes brutales, quelle complaisance dans la description, quelle fascination par l'objet délictueux dont les caractéristiques traîtresses sont mimées par la phrase avec souplesse (voir par exemple, dans M, "La critique Ni-Ni")! Le coup de frein éthique qui vient interrompre cet hypnotisme (afin d'ailleurs de faire place à un autre mythe où se déploient les mêmes mécanismes) ne montre que mieux par contraste la puissance de ce psy-

chodrame qui afin de révéler, d'abord dissimule:  
le circuit didactique redouble le "circuit mythologique".<sup>99</sup>

Il n'y a rien ici en effet d'une méthode "scientifique": on a affaire à une écriture littéraire, ou mieux journalistique<sup>100</sup>: d'abord le gonflement des "noeuds d'excès" dans les pratiques et les représentations petites-bourgeoises, puis leur éclatement spectaculaire sous le choc du mensonge, devenu caricature, et de la vérité. Margaret Eberbach et Guy de Mallac disent joliment des mythologies qu'elles sont des "variations à la Freud, Sartre, Bachelard et Marx"<sup>101</sup> sur le thème anti-bourgeois.

C'est finalement plutôt dans l'objectif de dénonciation idéologique que dans la "méthode" utilisée dans M que la sémiologie barthésienne trouve ici ses racines: "l'axe qui relie les deux parties (la partie théorique et la partie pratique) est idéologique: le thème anti-bourgeois"<sup>102</sup>.

Dans ces petites mythologies, que pourrait-on appeler connotation? Il semble bien que ce soient les contenus idéologiques des pratiques ou représentations culturelles, contenus qui se donnent à lire, au-delà de la lettre, comme petites-bourgeoises pour le mythologue qui les identifie et les critique.

On ne peut guère en dire plus pour l'instant puisque le mot n'est pas encore présent dans M.

Il faut par ailleurs rappeler que le texte "Le mythe aujourd'hui" est une postface aux mythologies. Plus, que Barthes n'a lu Saussure qu'en 1956 au moment de rédiger ce texte<sup>103</sup>. C'est également à ce moment qu'il a sans doute pris connaissance des Prolégomènes et probablement de quelques textes de Benveniste.

Mais il est maintenant temps pour le mythologue de passer d'une critique intuitive à une critique méthodique.

## 1.2. La mythologie, comme la linguistique, est une partie de la sémiologie.

Tout d'abord, lorsque nous disons "mythologie", disons-nous du même coup "sémiologie"? Oui, nous dit Barthes dans M, la mythologie est un fragment de la science générale des signes postulée par Saussure; elle étudie les formes que revêtent les signification. On se souvient que, pour Saussure, la future sémiologie devrait s'inspirer du modèle linguistique sans nécessairement calquer son fonctionnement sur le modèle de la langue et qu'elle se rattacherait ultimement à une psychologie générale. C'est en ce sens que Barthes se sent justifié d'inclure la mythologie dans la sémiologie.

Plus tard, à mesure que Barthes développera son modèle, il considérera que la mythologie n'est pas véritable-

ment une sémiologie<sup>104</sup>. Le manque de systématisme et de définitions fermes, de même que le manque à donner une description immanente du système suffiront pour faire de la mythologie un cas à part. Car, pour Barthes, ne pourra être considérée comme véritable sémiologie que la sémiologie connotative telle qu'elle est définie dans ES.

Le mythe est-il un langage de connotation? "Le terme de connotation n'étant pas utilisé dans cet ouvrage, il est difficile de savoir si le concept de mythe recouvre pour Barthes ce qu'il entendra plus tard par "langage de connotation".<sup>105</sup>

Les choses les plus ambiguës étant toujours les plus longues à définir, nous verrons d'abord plus spécifiquement pourquoi Barthes, dans M, dit que la mythologie est une sémiologie, puis nous examinerons le modèle du mythe afin de cerner ce qui dans ce modèle peut être retenu comme contribuant à l'élaboration de la notion, ici innommée, de connotation.

Si la mythologie est une sémiologie, c'est minimalement que le mythe comporte des signes. En quoi le mythe comporte-t-il des signes? Tout d'abord, le mythe est une parole puisqu'il se donne à lire, il est un système de communication, un message. Cette analogie est d'ores et déjà suffisante pour faire du mythe un objet de la sémiologie puisque "postuler une signification, c'est recourir à la sémiologie."<sup>106</sup>

Et Barthes augure la mythologie en déclarant: "On entendra donc, ici, désormais, par langage, discours, parole, etc, (sic!) toute unité ou toute synthèse significative qu'elle soit verbale ou visuelle."<sup>107</sup> Il n'y a donc aucune limite au corpus potentiel de la mythologie et ses unités n'ont pas de grandeur (au sens courant du terme) définie a priori. Ici, tout un message peut être un signe. Signifier, là est la question, si elle en est une...

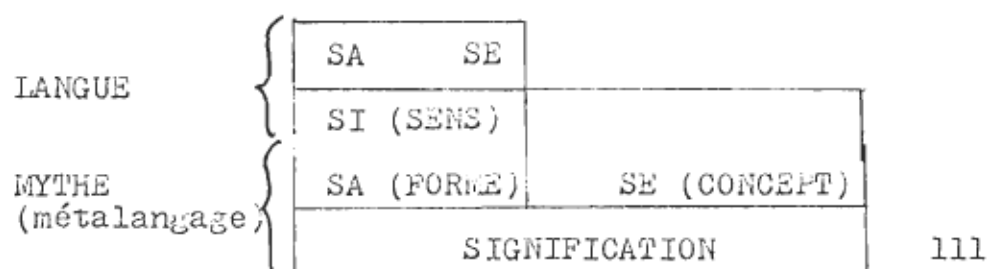
Tout peut être mythe: c'est l'usage social, "l'histoire humaine qui fait passer le réel à l'état de parole."<sup>108</sup> La notion linguistique de signe s'élargit à toute forme significative et englobe désormais les indices (l'ouverture du filet par exemple dans la publicité Panzani), les signaux (le chalet basque à Paris, nous dit Barthes) et même des symboles (le noir saluant le drapeau sur la couverture de Paris-Match).

Le mythe est un système de communication. Il ne faut pas entendre cette expression au sens linguistique le plus restreint. Car la communication ne se lit pas au premier niveau, celui de la langue. Non, le mythe communique à un second niveau, il est un "système sémiologique second"<sup>109</sup> qui se greffe sur un premier système sémiologique littéral. "Le mythe peut développer son schéma second à partir de n'importe quel sens (...) à partir de la privation de sens elle-même."<sup>110</sup> Dans le mythe, la fonction communicative est distor-

due, réduite à n'être qu'interpellation notificatrice, admonestation, persuasion clandestine, sous des formes fallacieuses et euphorisantes. Ce que le mythe véhicule, c'est l'idéologie dominante. Il est émis par des instances institutionnalisées (rédacteurs de presse, publicistes) et s'adresse au grand public, au consommateur.

Mais, nous avons déjà examiné le mythe sous cet aspect au chapitre I. De plus, il faut voir la sémiologie barthesienne plutôt comme une sémiologie de la signification que comme une sémiologie de la communication. L'analyse, nous a-t-il dit, de l'émission ou de la réception des messages relève de la sociologie. D'ailleurs, pour Barthes, c'est la forme du mythe qui contient le secret de la déformation qu'il opère sur le réel, ou plutôt sur ses représentations.

Attardons-nous donc au modèle de ce message-signé, i.e. au modèle du mythe. En voici le schéma:



Le mythe se greffe sur le système de la langue<sup>112</sup>, lui-même conçu selon le schéma saussurien i.e. formé de signes résultant de l'union d'un signifiant (image acoustique)

et d'un signifié (concept). Reportant ce schéma du signe linguistique sur le signe mythique, Barthes demeure saussurien puisque, pour lui, le signifiant et le signifié du mythe seront respectivement support (forme) et concept. Il reprend également l'idée saussurienne de l'arbitrarité du signe linguistique, acceptant les restrictions que celui-ci pose à cette arbitrarité<sup>113</sup>: "dans la langue le signe est arbitraire: rien n'oblige naturellement l'image acoustique arbre à signifier le concept arbre (...) Pourtant cet arbitraire a des limites, qui tiennent aux rapports associatifs du mot"<sup>114</sup>. Nous verrons cependant que la façon dont Barthes envisage la motivation est bien différente de la motivation relative du signe telle que l'entend Saussure.

Il s'inspire ensuite du schéma du langage de connotation de Hjelmslev (qui, pour Hjelmslev, se greffe sur la langue): le signe originel (désormais appelé "sens") devient le signifiant (la forme) d'un nouveau signe à un second niveau. Le signifié de ce nouveau signifiant est appelé "concept"; la forme et le concept s'unissent pour donner une nouvelle signification. Barthes appelle métalangage le système du mythe. Cette appellation est une hérésie par rapport au système hjelmslévien: ce que Barthes appelle ici un métalangage est nommé chez Hjelmslev "langage de connotation". Pour Hjelmslev, un métalangage est un langage second dont le signifié est déjà un langage (et non le signifiant); cette ap-

pellation, selon le linguiste danois, ne s'applique qu'aux langages scientifiques.<sup>115</sup>

Barthes, quant à lui, entend ce terme d'une façon très générale: "une seconde langue dans laquelle on parle de la première"<sup>116</sup>. Cet énoncé fait fulminer Mounin qui affirme qu'il est inexact "aussi bien pour ce que Hjelmslev étudie que pour ce dont Barthes ébauche la description"<sup>117</sup>, car, à aucun moment Barthes ne fait la démonstration que sa mythologie constitue une langue. Démonstration qu'il aurait peine à faire du reste dans des termes qui satisferaient Mounin. Mais n'avons-nous pas déjà vu que "langue, discours, parole, etc. (resic!)" désignent "toute unité ou synthèse significative qu'elle soit verbale ou visuelle"<sup>118</sup>?

Le terme de métalangage, comme on l'a déjà vu, a pour Barthes une signification plus philosophique que linguistique: le métalangage est un langage intransitif, coupé du faire, parasitaire.<sup>119</sup>

Examinons maintenant les termes qui constituent la signification mythique.

Le signifiant du mythe est un signe, i.e. le terme final d'un premier niveau de signification. Comme sens (i.e. comme signification du premier niveau), le signifiant du mythe est plein; comme forme du mythe, il est vide. Barthes appelle cette propriété du signifiant mythique une "dupli-



cité", un "alibi": le côté plein agit comme "une réserve instantanée d'histoire"<sup>120</sup> qui vient innocenter, quand il est besoin, le concept du mythe. La forme, quant à elle, "ne supprime pas le sens, elle ne fait que l'appauvrir, l'éloigner, elle le tient à sa disposition."<sup>121</sup>

Le signifié du mythe ou concept est déterminé, concret, historique, contextuel; "il rétablit une chaîne de causes et d'effets, de mobiles et d'intentions"<sup>122</sup>. Mais, "ce qui s'investit dans le concept, c'est moins le réel qu'une certaine connaissance du réel"<sup>123</sup>. "En fait, le savoir contenu dans le concept mythique est confus, formé d'associations molles, illimitées"<sup>124</sup>; le concept est "une condensation informe, instable, nébuleuse, dont l'unité, la cohérence tiennent surtout à une fonction"<sup>125</sup>.

Cette fonction, c'est la fonction idéologique d'aliénation du réel qui trouve son canal d'expression dans le mode de signification du mythe car "le rapport qui unit le concept du mythe au sens est essentiellement un rapport de déformation"<sup>126</sup>. Le mythe, dans son entier, ne cache rien; au contraire, il s'affiche.

Ce qu'il faut bien voir, c'est que tout le mode de signification du mythe repose sur la nature de son signifiant:

"la signification du mythe est constituée par une

sorte de tourniquet incessant qui alterne le sens du signifiant et sa forme, un langage-objet et un méta-langage, une conscience purement signifiante et une conscience purement imageante; cette alternance est en quelque sorte ramassée par le concept qui s'en sert comme d'un signifiant ambigu, à la fois intellectif et imaginaire, arbitraire et naturel."<sup>127</sup>

Barthes observe que "de la forme au concept, pauvreté et richesse sont en proportion inverse"<sup>128</sup> quant à la qualité et à la quantité. Généralement, les signifiants mythiques sont qualitativement pauvres (de préférence, le sens est soigneusement "dégraissé" dit Barthes) mais très nombreux (par exemple, on peut signifier l'impérialité française au moyen de très nombreux signifiants). Ils peuvent être, par rapport à leur signifié immenses (tout un livre pour signifier un seul concept) ou, au contraire, minimes (un mot, parfois, et on a toute une histoire). Quant aux signifiés, ils sont qualitativement riches (voire indigestes) mais moins nombreux que les signifiants. Ce qui contribue à leur force, c'est justement la possibilité de leur répétition sous diverses formes. Cette répétition est en même temps le talon d'Achille du mythe puisqu'elle permet au mythologue de le déchiffrer: "c'est l'insistance d'une conduite qui livre son intention."<sup>129</sup>

Mais il ne faut pas oublier que si les concepts sont riches et répétitifs, ils demeurent historiques et contextuels: "il n'y a aucune fixité dans les concepts mythiques:

ils peuvent se faire, s'altérer, se défaire, disparaître complètement."<sup>130</sup>

Revenons-en à la déformation que le mythe opère grâce au jeu de tourniquet auquel son signifiant se plie. Ce phénomène tient à la motivation du mythe qui "contient fatalement une part d'analogie"<sup>131</sup>.

Barthes donne quelques indications fragmentaires dans M sur ce qui est le problème central de sa sémiologie. Il y a dit-il analogie entre le sens et la forme. La forme est motivée: "pas de mythe sans forme motivée"<sup>132</sup>. Cette motivation de la forme est fatale, mais fragmentaire; elle n'est pas naturelle: "c'est l'histoire qui fournit à la forme ses analogies"<sup>133</sup>, autrement dit, la culture. Entre le sens et le concept, l'analogie est partielle: la forme laisse tomber des analogues et n'en retient que quelques uns. Les formes sont motivées par le concept sans cependant qu'elles en recouvrent la totalité significative.

On retrouve ici un thème faustien: tout se passe comme si le concept était doué d'une propriété qui lui permettrait d'hypnotiser le sens d'une telle façon que celui-ci se dédouble et vende son âme au concept tout en restant apparemment le même.

Barthes ne pousse pas plus loin cette idée dans M.

Il note cependant que cette motivation est nécessaire au mythe. A preuve, l'usure d'un mythe se reconnaît au processus inverse: lorsque le mythe s'immotive jusqu'à être perçu comme un signe arbitraire, il n'y a plus d'effet mythique. L'effet du mythe résulte de l'économie qu'il réalise en court-circuitant une part de sens au moyen d'un concept.

Dans le cas des mythes qui se greffent directement sur la langue ("linguistique"), on peut comprendre ainsi leur motivation: comme d'une part la langue est expressive, et comme d'autre part ses signifiés sont des abstractions, elle peut facilement être colonisée par de nouveaux concepts. Mais, on le voit, ce genre d'illustration est bien mince et n'a aucune portée heuristique. Notons que dans cette perspective, le style ou mieux la poésie, résistant totalement à la colonisation, se dérobent au mythe.

Même si la terminologie approximative de M fait hésiter Catherine Kerbrat-Orecchioni à appeller le modèle du mythe un "langage de connotation", ce n'est guère anticiper à notre avis, que d'appeller "connotateurs" les signifiants mythiques<sup>134</sup>.

Les signifiants mythiques, par ailleurs, appartiennent à une rhétorique, i.e. à "un ensemble de figures fixes, réglées, insistantes"<sup>135</sup>. Cette rhétorique est celle, évidemment, du discours bourgeois. Bien qu'elle ne soit pas

encore bien définie, Barthes en donne quelques figures: la vaccine (forme du libéralisme: confesser une partie du mal pour en masquer la totalité), la privation d'histoire, l'identification, la tautologie, le ninisme (consiste à "poser deux contraires et à balancer l'un par l'autre de façon à les rejeter tous les deux"<sup>130</sup>), la quantification de la qualité, le constat (aphorisme ou "proverbe").

Cette "rhétorique" assez fantaisiste que le mythologue/critique élabore ici conservera son nom ultérieurement pour désigner les figures qui formeront le plan général de la connotation.

L'ensemble des signifiés, quant à lui, constitue le contenu d'une idéologie, l'idéologie petite-bourgeoise. La considération de l'ensemble des signifiés ne relève pas de la sémiologie ("l'idéologie a ses méthodes...") qui n'opère que sur des fragments d'idéologie. Toute l'analyse mythologique repose sur la présupposition qu'il existe une telle chose que l'"idéologie petite-bourgeoise". Il va sans dire que celle-ci n'est jamais définie.

Du modèle du mythe, il ressort qu'effectivement, il est peu scientifique: les emprunts à la linguistique relèvent plus d'une analogie descriptive qu'opérationnelle. Nous avons peut-être appris plus sur le fonctionnement effectif du mythe au chapitre I qu'en examinant sa forme sé-

miologique. En effet, l'analogie freudienne doublée par l'approche économique marxiste et la métaphore de la camera obscura rendent mieux compte des mouvements internes et externes du mythe. On peut donc voir dans ce modèle une perspective de la sémiologie plus qu'une véritable sémiologie.

### 1.3. Vers une sémiologie de la connotation: le cas des analogia.

On vient de le voir, la sémiologie naissante se heurte à un problème de taille, à savoir la question de la motivation du mythe et son corollaire, le problème des analogia.

A la suite de M. Barthes continue de creuser empiriquement ces questions. Comme "l'image est plus impérative que l'écriture"<sup>137</sup>, se donnant d'un coup, plus purement que ne le ferait un message verbal, il nous fournit deux études de l'image: "Le message photographique" (MP) et "Rhétorique de l'image" (RI)<sup>138</sup>.

Dans MP, Barthes introduit le terme de connotation au sens général de "sens second d'un message". Ce qui l'amène à dire, par une forme de confusion qui lui est familière, que le texte accompagnant l'image, puisqu'il est "second" par rapport à celle-ci, la "connote". Il la connote parce qu'il "la grève d'une culture, d'une morale, d'une imagination"<sup>139</sup>; qu'il amplifie les connotations déjà contenues

dans l'image ou même invente un signifié nouveau pour celle-ci. Plus cette parole est proche de l'image, moins elle semble la connoter: la légende semble participer à la dénotation. Mais ce phénomène, qui peut être abondamment illustré par la presse à grand tirage, ne justifie pas ici ce glissement terminologique.

Tout texte accompagnant une image est-il "connotant"? On peut en douter. Par ailleurs, si l'image elle-même contient un niveau dénoté et un niveau connoté, on peut supposer légitimement qu'il en va de même pour le texte qui l'accompagne puisque, Barthes le dira plus loin, la légende est elle-même un message jouissant d'une autonomie structurelle.

Par ailleurs, Barthes n'analyse pas ici les légendes, même si elles orientent l'interprétation de la photographie: photo et légende sont deux structures relativement indépendantes et on doit reconnaître à la photo "une autonomie structurelle"<sup>140</sup>. N'analysant pas le support linguistique de l'image, il ne rend évidemment pas compte du procès qui unit ces deux structures.

La photo présente un paradoxe: la photo étant apparemment un pur dénoté, i.e. un analogue parfait ou encore un "message sans code", elle ne devrait pas se prêter à la connotation car, en principe, un message connoté se greffe sur un autre code. (Soulignons que cette hypothèse est elle-

même utopique et idéaliste; elle ne tient pas compte de la fonction symbolique<sup>141</sup>.) Mais, nous dit Barthes, il faut envisager que ce paradoxe ne soit qu'apparent (il résulte, de fait, d'un raisonnement spécieux) et que la photographie comporte des codes même si ceux-ci ne sont pas apparents à première vue.

Si, poursuit-il, on examine les procédés de connotation, i.e. les moyens que l'on prend pour imposer un sens second à la photo, on se rend compte que ceux-ci surviennent à différents moments. Un premier groupe de procédés connotatifs consiste en modifications du réel, i.e. du message dénoté; c'est le cas du truquage, de la pose (ex.: Kennedy photographié les yeux levés vers le ciel), du choix des objets (choix suggérant des associations d'idées en figurant des symboles). Le second groupe de procédés consiste en ajouts significatifs au message; ce sont la photogénie, l'esthétisme (fonction du goût présumé du lecteur) et la syntaxe (ici: lorsque le sens résulte non d'une photo, mais d'une séquence de photos<sup>142</sup>). Il nous semble que tous ces procédés appartiennent à la même catégorie: technique d'organisation de la photographie de presse.<sup>143</sup>

L'analyse de la signification d'une photographie reviendrait donc à étudier le processus qui la génère comme signifiant. Car, même si la photo se présente comme une copie du réel, elle manifeste toujours le choix d'un certain



réel et sa "mise en scène".

On peut douter qu'il y ait de pures dénnotations, dit Barthes. Déjà on pose l'hypothèse que d'une certaine façon les catégories de la langue soient connotantes puisqu'elles ont fonction de découper le réel. On peut donc concevoir trois types de connotation possibles: les connotations perceptives (celles de la langue-même), les connotations cognitives (relevant de la compétence culturelle du lecteur) et les connotations idéologiques ou éthiques (qui introduisent dans la lecture des raisons ou des valeurs). Il est plus sûr, conclut Barthes, d'étudier les codes d'une société que ses signifiés (sic!) car les premiers sont historiques alors que les seconds ne le sont peut-être pas.

Qu'apprend-t-on ici à propos des analogas d'un point de vue sémiologique? Peu de chose, sinon - on s'en doutait - qu'ils sont construits et que ce qui se présente à nous comme un message dénoté est en fait grevé par la connotation, qui s'installe dès le moment où un rédacteur décide de publier une photo. Parmi les composantes de ce choix entre encore en jeu la motivation d'ordre anthropologique des signifiés de connotation.

Il n'y a pas vraiment ici d'analyse immanente qui fasse la preuve de "l'autonomie structurelle" de la photo: nous sommes plus renvoyés à l'émetteur du message qu'à l'or-

ganisation du message lui-même. Des types de connotation relevés, aucun n'est vraiment étudié pour lui-même: la connotation perceptive demeure un point d'interrogation entier, la connotation cognitive laisse espérer une théorie de la compétence mais n'en pose pas même l'esquisse et enfin la connotation idéologique ou éthique n'est pas vraiment cernée; tout au plus sait-on - et c'est quand même là une indication utile - qu'on s'intéressera à sa forme plutôt qu'à son contenu.

Barthes introduit les notions hjelmsléviennes de dénotation et connotation, d'expression et de contenu, mais d'une façon approximative. La dénotation correspond tantôt au niveau de littéralité du dernier message (sa signification première), tantôt à l'état de réel "absolu" auquel renvoie le signe i.e., en définitive, au référent. Quant à la connotation, on a vu tout à l'heure un exemple du charriage auquel son emploi donne lieu. Disons, en raccourci, que le terme désigne tantôt tout signe "culturalisé", tantôt les processus d'acculturation eux-mêmes dans toute leur variété: le terme n'a pas vraiment un usage sémiologique.

Dans RI, Barthes resserre et organise sa terminologie, affine sa description. Il parle cette fois d'un type d'image bien précis, la photographie publicitaire, dont il est certain qu'elle comporte, à cause de son intentionnalité, des signifiés fixés à priori: plus question ici de voir

comme un paradoxe le fait qu'un analogue comporte des codes. La question est la suivante: "la représentation analogique peut-elle produire de véritables systèmes de signes et non plus de simples agglutinations de symboles?"<sup>144</sup> Ainsi, dès le départ, l'analyse de l'image se place d'emblée sur le terrain de la sémiologie.

L'image, plus justement la photographie publicitaire, comporte trois messages. Le premier message est un message linguistique. Il semble bien que dans les communications de masse "un message linguistique soit présent dans toutes les images"<sup>145</sup> sous forme de légende ou d'étiquette du produit. Ce message répond à deux types de fonctions. La première fonction est celle de l'ancrage. D'abord, l'ancrage, en tant que description dénotée, permet l'identification du message; il indique le niveau de perception auquel il s'adresse. Ensuite, l'ancrage linguistique oriente l'interprétation en attirant l'attention sur certains signes "symboliques" du message iconique; en ce sens, il connote (par exemple l'"italianité", connotée par l'assonance de la marque Panzani oriente vers la redondance que constitue la présence, dans l'image, des couleurs du tricolore italien). Le message linguistique peut avoir aussi, bien que cela soit plus rare, une fonction de relais; le message linguistique agit comme relais lorsqu'il complète l'image en formant avec elle un syntagme. Dans ce cas, le message linguistique n'est pas re-

dondant par rapport à l'image.

Le second message, c'est le message iconique non codé, littéral (signifiant), celui qui présente les objets réels de la scène (signifié). Dans ce message, le rapport entre signifiant/signifié est quasi-tautologique; s'il n'y a pas équivalence entre le réel et sa représentation, c'est qu'il y a un relais, celui de la perception: il faut, nous dit Barthes, au minimum savoir ce qu'est une image. S'il y a aménagement de la scène, "ce passage n'est pas une transformation (comme peut l'être un codage)"<sup>146</sup>. Cette phrase, peu convaincante, n'est là que pour signifier que Barthes entend désormais réserver l'appellation de connotation pour définir un phénomène interne au message, contrairement à ce qu'il disait dans MP.

Le troisième message, est le message iconique codé ou message symbolique. Ce message est composé de plusieurs signes discontinus, voire erratiques, dont l'ensemble forme la rhétorique de l'image. Le déchiffrement de ces signes renvoie à une variété de lectures. Celles-ci ne sont pas pour autant anarchiques: elles renvoient à différentes profondeurs de lexiques. Par exemple, le stéréotype touristique de l'italianité (figuré par la répétition des couleurs du drapeau italien: étiquettes, légendes, fond de la scène) recourt à un code assez superficiel et typiquement français (ou, du moins, sans signification pour un italien); le signe du "re-

tour de marché", figuré par le filet entrouvert, et faisant allusion à la fraîcheur du produit, à sa préparation ménagère, a un caractère plus universel; enfin, le signe "nature morte" renvoie à un savoir culturel plus aléatoire.

On appellera les signifiants de ces signes "connotateurs"<sup>147</sup>. Leur ensemble formera une rhétorique qui constitue la "face signifiante de l'idéologie"<sup>148</sup>. Les substances composant les connotateurs peuvent varier (son, image, geste) mais leur forme est peut-être unique: "il est même probable qu'il existe une seule forme rhétorique commune par exemple au rêve, à la littérature et à l'image"<sup>149</sup>.

Quant aux signifiés de ces messages, Barthes dit rapidement que leur domaine commun est l'idéologie, "qui ne saurait être qu'unique pour une société et une histoire données"<sup>150</sup>.

Le plan de ce troisième message étant posé, par quoi sera alors constitué véritablement le plan de la dénotation? Le plan de la dénotation sera obtenu, nous dit Barthes, en soustrayant mentalement tous les signes de connotation; le plan dénotatif apparaît alors comme privatif et suffisant. Cette soustraction est utopique; sa seule fonction est de nous faire prendre conscience du partage qui s'opère entre le signifiant et l'in-signifiant. Et cette prise de conscience nous permet de voir que la photographie au sens littéral

n'implique aucun code (elle est "in-signifiante" en soi) et que sa seule fonction est de soutenir le message connoté en le naturalisant: "l'absence de code désintellectualise le message parce qu'il paraît fonder en nature les signes de la culture"<sup>151</sup>.

La double constatation que les connotateurs sont des signes discontinus et que le plan de la dénotation n'est là que pour lier, naturaliser leur présence amène Barthes à conclure que le plan de la dénotation constitue un syntagme, celui d'une "nature" et celui de la connotation un paradigme, celui de la culture:

"c'est très exactement le syntagme du message dénoté qui "naturalise" le système du message connoté. Ou encore: la connotation n'est que système, elle ne peut se définir qu'en termes de paradigme; la dénotation iconique n'est que syntagme, elle associe des éléments sans système: les connotateurs discontinus sont liés, actualisés, "parlés" à travers le syntagme de la dénotation: le monde discontinu des symboles plonge dans l'histoire de la scène dénotée comme dans un bain lustral d'innocence."<sup>152</sup>

Toujours selon Barthes, pour connaître les axes du système, du paradigme de la culture i.e. la ou les forme(s) du système rhétorique, il faut procéder à un inventaire massif des systèmes de connotation.

Ce texte, RI, est paru dans le même numéro de Communication que ES. Pour cette raison, il a peut-être une valeur exemplaire d'illustration de la théorie. Examinons-le donc un peu plus attentivement.

D'abord, il est clair que la fonction d'ancrage du message linguistique est essentielle pour le repérage des connotateurs. Sans "Panzani", que resterait-il de significatif à lire dans cette photo? Dans un message qui ne comporterait pas ce support, le dépistage des signes serait beaucoup plus aléatoire et souvent moins intéressant: quel intérêt y a-t-il ici à identifier le signe "nature morte"?

Par ailleurs, comment savoir si on a relevé assez de signes pour avoir une lecture satisfaisante? et comment savoir si ces signes en sont véritablement? La seule "garantie", c'est justement le support linguistique: si les symboles du message iconique marquent une amplification ou une redondance de ce support, ils sont bien des connotateurs. Cette forme de garantie vaut ce qu'elle vaut.

La définition des connotateurs n'est ici d'aucune utilité puisqu'elle est circulaire: on reconnaît présumément les connotateurs par leur forme (leur substance étant variable), mais on ne peut avoir de certitude sur la nature de cette forme qu'en produisant un inventaire massif des systèmes de connotation.

Ensuite, qu'est-ce qui forme l'unité du syntagme? Ce sont, ici, les limites physiques de la photographie, rien de plus (puisque'on ne tient pas compte de l'émission du message). Deux remarques s'imposent alors. La première

consiste à se demander comment, dans d'autres types d'objets on pourra identifier un syntagme. Cela nous paraît pour l'instant assez obscur. La deuxième remarque porte sur l'organisation du syntagme. Le fait qu'on a affaire ici à un analogon permet à Barthes d'escamoter cette question: le mode spatial de réunion des signes connotatifs est ici évident. La seule fonction reconnue au syntagme est globale: la naturalisation.

On peut sans doute considérer comme légitime l'hypothèse de transposer ce concept de la linguistique à la sémiologie. Mais pour que cette transposition ait un sens, il faudrait définir le syntagme comme un réseau de fonctions internes.

En associant implicitement le syntagme à la parole, Barthes exclut celui-ci du concept de langue, ce qui est une erreur au plan linguistique. En un premier sens il trahit ainsi Saussure pour qui le syntagme relève à la fois de la langue et de la parole. En un deuxième sens, il trahit également Hjelmslev: il est vrai que celui-ci associe le syntagme au procès et postule qu'un système peut exister sans un procès qui l'actualise; mais cette position est la conséquence logique de la généralisation qu'il fait du concept de langue à partir d'un modèle hypothético-déductif très strict dont on ne retrouve pas de trace véritable chez Barthes. Par ailleurs, pour Hjelmslev, toute langue actualisée



dans un procès comporte les deux plans syntagmatique et paradigmatique et ces deux plans ont des fonctions spécifiques qui doivent être analysées dans le modèle de la langue.

Barthes, d'autre part, associe le terme de système (qui chez Hjelmslev définit justement toute la matrice de la langue) tantôt implicitement avec les séries associatives mnémoniques de Saussure, tantôt explicitement avec le terme hjelmslévien de paradigme. Or on sait que chez Hjelmslev, les termes de système et de paradigme ne sont pas de même niveau: l'ensemble des paradigmes (qui sont des corrélations définies sur un mode disjonctif) forme le système de la langue. Le message connoté est peut-être un fait de système, mais il n'est sûrement pas un système, du moins, dans cette perspective.

Chez Barthes, les connotateurs, on l'a vu, ont une définition circulaire et on voit mal comment, dans ces conditions, pourront s'établir de véritables paradigmes; le concept de rhétorique est ici un concept inductif: le système rhétorique sera obtenu par la somme des connotateurs.

Dans ce texte, le problème des analogas est traité par le vide en quelque sorte; il ne reste de lui qu'une fonction "évidente" de naturalisation.

Si Barthes, en prenant l'exemple d'une photographie publicitaire illustre bien son hypothèse qu'un système de

signes peut en supporter un autre d'une nature différente, il manque à nous donner une véritable théorie de ce phénomène.

Il tente ici de demeurer dans la perspective saussurienne de la sémiologie, i.e. qu'il cherche à établir un modèle de "langage" (un modèle de tous les systèmes de signes), qui s'inspire du modèle de la linguistique sans lui être isomorphe. Puisque Hjelmslev a essayé de concevoir une théorie du langage qui puisse être ultimement la matrice de tout langage, il se tourne vers lui et lui emprunte quelques concepts. Il se heurte alors à deux problèmes d'ordre différent. Le premier est un problème de méthode: Barthes ignore la procédure hjelmslévienne qui consiste à construire un modèle hypothético-déductif sur la base du principe de commutation. Dans ces conditions, ces emprunts peuvent-ils garder seulement une valeur heuristique? Le second problème est, au départ, un problème épistémologique: jusqu'où peut-on soutenir que le fonctionnement des systèmes de signes est analogue au fonctionnement de la langue sans lui être isomorphe? Sur ce point, Barthes hésite encore à suivre Hjelmslev.

Dans RI, Barthes, en court-circuitant des concepts linguistiques nous fournit un flash intéressant: on visualise tout de suite le jeu existant entre l'organisation horizontale du plan dénotatif et l'organisation verticale, "en profondeur", du plan connotatif. Il a cependant du mal à ti-

rer de cette "vision" une explication cohérente; il demeure prisonnier d'un schéma circulaire dans lequel la question de la forme des connotateurs ressort toujours comme une interrogation irrésolue.

En apparence, il ne s'attarde pas, d'autre part, aux contenus connotés, i.e. à l'idéologie: les contenus ne relèvent pas de la théorie qui ne doit traiter que des formes. Il semble bien pourtant que l'absence d'une véritable définition de la forme fait qu'ici le contenu<sup>PRÉSUMÉ</sup> du signifié participe prioritairement au dépistage de celui-ci. Une petite phrase du texte est tout à fait révélatrice à ce sujet; Barthes y propose "de régler artificiellement (...) la nomination des sèmes de connotation" car cela "faciliterait l'analyse de leur forme"<sup>153</sup>. Lisons plutôt: puisque'une définition de la forme des signifiants est difficile à établir, nommons des signifiés; nous n'aurons alors qu'à retrouver leurs signifiants. Méthode anti-structurale s'il en est une, ce procédé nous ramène à ce que nous appellions avec Françoise Gaillard, au chapitre I, une "vision idéaliste de l'idéologie qui substantifie cette dernière en contenus de pensée"<sup>154</sup>.

Enfin, la question des degrés de lecture des phénomènes connotatifs, qui laisserait espérer une théorie de la compétence est abandonnée: encore une fois, l'analyse du message n'a pas, en principe, à s'occuper de cette question. Barthes nous renvoie simplement à l'"idiolecte" de chacun.

Pourra-t-on obtenir quelques satisfactions d'une analyse sémiologique qui préfère exclure les problèmes que les résoudre?

1.4. Principes de la sémiologie connotative, extension du modèle linguistique.

Chez Barthes, on le voit, les principes théoriques viennent souvent après des analyses; c'est à mesure que pointent les difficultés que se précise la méthode. Suite à ses tentatives d'analyse sémiologiques, Barthes sent le besoin de retourner aux sources de la linguistique et il publie ES en 1964.

Même Mounin, qui n'est pourtant pas tendre à l'égard de la sémiologie barthésienne, reconnaît: "Dans les ES (...) on perçoit que Barthes a fait un effort considérable pour se donner la culture linguistique dont il ne parlait manifestement que par ouï-dire en 1958"<sup>155</sup>.

ES se présente comme une sorte de compendium linguistique doublé de quelques propositions concernant l'extension de certains termes à la sémiologie: "Les éléments qui sont présentés ici, dit Barthes, n'ont d'autre but que de dégager de la linguistique des concepts analytiques dont on pense a priori qu'ils sont suffisamment généraux pour permettre d'amorcer la recherche sémiologique."<sup>156</sup>

Et il ajoute: "On se contente de proposer et d'éclairer une terminologie, en souhaitant qu'elle permette d'introduire un ordre initial (même s'il est provisoire) dans la masse hétéroclite des faits signifiants: il s'agit en somme ici d'un principe de classement des questions."<sup>157</sup>

Le projet sémiologique est, quant à lui, réaffirmé dans une perspective saussurienne: "la sémiologie a donc pour objet tout système de signes, quelle qu'en soit la substance, quelles qu'en soient les limites."<sup>158</sup> Les images, les gestes, les sons mélodiques etc. "constituent, sinon des "langages", du moins des systèmes de signification"<sup>159</sup>. Ap-  
précions au passage cette nuance, simplement guillemettée, dans l'emploi du terme de langage.

Dans ES, en effet la place du langage dans les procédés de signification est questionnée, discutée. Jusqu'à présent, Barthes, dans ses analyses n'a pas vraiment réussi à montrer que tous les systèmes de signification fonctionnent selon le modèle linguistique; par ailleurs, ses analyses ont souvent dû, pour circonscrire des unités de signification recourir à la langue à titre de relais (rappelons l'exemple des pâtes Panzani).

C'est pourquoi Barthes signale dès l'introduction de ES que tout système sémiologique ayant une véritable profondeur sociologique se mêle à divers niveaux de langa-

ge: "non seulement à titre de modèle, mais aussi à titre de composant, de relais, ou de signifié"<sup>160</sup>. Tout sens est nommé. Mais il ajoute:

"Toutefois, ce langage là n'est plus tout à fait celui des linguistes: c'est un langage second, dont les unités ne sont plus les monèmes ou les phonèmes, mais des fragments plus étendus du discours renvoyant à des objets ou des épisodes qui signifient sous le langage, mais jamais sans lui."<sup>161</sup>

Ainsi, la sémiologie s'occupe de systèmes de signification dont la substance est hétérogène mais la forme assimilable à un procès langagier même si celui-ci a un statut spécial. C'est pourquoi il prévoit:

"[qu']il faut en somme admettre dès maintenant la possibilité de renverser un jour la proposition de Saussure: la linguistique n'est pas une partie, même privilégiée, de la science générale des signes, c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique: très précisément cette partie qui prendrait en charge les grandes unités signifiantes du discours (...)"<sup>162</sup>

Par "discours", Barthes entend encore tout système significatif puisque dans ES il esquissera des sémiologies du mobilier ou de l'automobile qui se placent dans la même perspective analytique que ses études de l'image, i.e. qui s'adressent directement au système d'objets. Mais de plus en plus, il accordera son intérêt à des systèmes véritablement redoublés par la langue, comme la Mode.

Le concept de langue-relais lui permet encore dans ES de jouer sur la place qu'occupe le modèle linguistique

dans la sémiologie; c'est pour cela que la proposition du renversement du postulat saussurien est encore hypothétique.

Barthes plaide pour que l'on accorde une sorte de "chance au coureur" à la sémiologie:

"Il faut accepter à l'avance que cette information soit à la fois timide et téméraire: timide parce que le savoir sémiologique ne peut être actuellement qu'une copie du savoir linguistique; téméraire parce que ce savoir doit déjà s'appliquer, du moins en projet, à des objets non-linguistiques."<sup>163</sup>

Que la langue soit le fondement de tout sens et que son modèle soit celui de tout système de signification, cette idée était entretenue chez Barthes depuis *M*, alors qu'il assimilait langue et langage, ce dernier terme désignant tout système de signification. Ce qui est nouveau ici, c'est d'envisager l'hypothèse d'isomorphie cette fois en connaissance de cause, i.e. en distinguant entre linguistique et sémiologie.

On a, à propos de ce "renversement" accusé Barthes de phonologisme<sup>164</sup>. Marc Buffat dit à ce propos: "prise absolument, la proposition barthésienne est en effet indéfendable. Il faut la lire dans l'histoire de la sémiologie."<sup>165</sup> Le détracteur le plus féroce de Barthes à cet égard est certainement Georges Mounin<sup>166</sup>. Nous accepterons la suggestion de Buffat et nous lirons *ES* comme une étape de l'histoire de la sémiologie, sans être scandalisée de prime abord par son côté téméraire.

Les concepts que Barthes choisit de traiter sont des concepts très généraux de la linguistique, dont plusieurs ont déjà connu des emplois extra-linguistiques, en anthropologie par exemple, pour ce qui est des concepts saussuriens.

On peut donc considérer l'enjeu de ES comme assez clairement défini: c'est celui de démontrer une isomorphie relative entre la langue et les systèmes de signification dans une perspective cette fois franchement théorique.

Barthes prend, comme point de départ de son étude, quatre couples d'éléments linguistiques: Langue/Parole, Signifiant/Signifié, Syntagme/Système, Dénotation/Connotation. Il adopte un point de vue structural: le langage est composé de relations qui définissent les termes de sa structure. Il procède généralement en donnant l'histoire des concepts, puis il les discute et les ouvre à un usage sémiologique. Reprenons chacune de ces rubriques.

#### a/ Langue/Parole.

Barthes reprend d'abord dans cette section les définitions que Saussure a données de ces concepts, puis il présente la dichotomie hjelmslévienne Schéma/Usage grâce à laquelle la parole accède à un statut social et non plus seulement individuel. Il discute ensuite diverses positions selon qu'elles tendent ou non à assimiler la langue au code



et la parole au message: Saussure et Martinet sont partisans de cette assimilation alors que Hjelmslev la dénie puisque, pour lui, schéma et usage relèvent de l'analyse linguistique. Une position originale et à retenir concernant les relations Code/Message est la théorie des structures doubles de Jakobson et, plus précisément au sein de celle-ci, le cas des embrayeurs qui se présentent comme des éléments de code prenant leur signification dans leur rapport au message (par exemple, les pronoms personnels).

Barthes, corrigeant ainsi l'erreur commise dans RI, note que pour Saussure et Hjelmslev le syntagme est un élément de la langue. Il s'attarde ensuite à élargir la notion d'idiolecte pour lui faire désigner une expression individuelle (le style) ou un modèle d'usage d'une communauté (par exemple, l'écriture); il désire que ce concept serve d'intermédiaire entre celui de langue (trop général) et celui de parole (trop individuel chez Saussure et trop large dans la perspective hjelmslévienne de l'usage). A notre avis, cette adaptation n'est pas la plus réussie de ES: elle obscurcit un concept clair et limité; elle amène à confondre des faits créatifs individuels et des faits sociaux. Enfin, Barthes note d'intéressante façon que des éléments non pertinents au plan linguistique, i.e. des variations insignifiantes au regard de la langue parce que non différentielles (le fait de rouler les "r", par exemple) pourront deve-

nir pertinentes dans le cadre de la sémiologie. Cette remarque rejoint le point de vue hjelmslévien de la connotation<sup>167</sup>.

La dichotomie saussurienne Langue/Parole a déjà connu divers aménagements hors de la linguistique, par exemple chez Merleau-Ponty dans le couple Événement/Structure, dans l'anthropologie de Lévi-Strauss et dans la théorie de l'inconscient de Lacan. On a déjà, par ailleurs, souligné la ressemblance existant entre le concepts saussurien de langue et le concept durkheimien de conscience collective. La preuve historique de la portée générale de la dichotomie saussurienne amène Barthes à considérer comme légitime l'extension de ces termes linguistiques à tous les systèmes de signification. Ce qui pour d'autres était analogie devient ici métaphore heuristique et sert à définir des phénomènes de niveau et parfois même de nature différente.

Ainsi, on dira que la nourriture, l'automobile, le mobilier, le vêtement peuvent être des langues en tant que ces phénomènes sont structurés et qu'ils peuvent comporter (ou non) des paroles si un usage, une pratique leur correspond. Comme, nous dit Barthes, on a souvent affaire dans les communications de masse à des systèmes complexes, il sera parfois difficile de situer le plan de la langue et celui de la parole. Par exemple, on dira que le vêtement écrit

est une langue sans parole (puisque'il est un modèle), que le vêtement photographié est une parole figée; quant au vêtement porté, sa langue sera constituée par l'opposition des pièces vestimentaires et leurs règles de combinaison alors que l'on appellera parole le port individuel de tel ou tel ensemble.

On objectera qu'une langue sans parole ne peut exister et que c'est justement leur procès dialectique qui fait la langue. Si ce phénomène est possible en sémiologie, nous dit Barthes, c'est que les signes de ces langages sont arbitraires, i.e., ici, définis par des groupes de décision. Ceux-ci définissent les signes en fonction de contraintes matérielles immédiates, comme la naissance de nouveaux besoins ou la disparition (ou l'apparition) de matériaux mais aussi en fonction de l'imaginaire collectif de l'époque (tabous idéologiques, idée régnante de la normalité, etc.) qui, porté par des groupes sociaux, renvoie ultimement à une anthropologie.

Le nombre des faits de langue et des faits de parole dans le domaine sémiologique ne connaît donc pas de rapport proportionnel: certains systèmes auront une langue faible et un grand nombre de paroles; d'autres, au contraire, seront des langues très élaborées laissant peu de place à des paroles. Et puisque l'on peut même avoir des langues sans parole, il faudra, nous dit Barthes, "compléter le couple Langue/Pa-

role par un troisième élément, pré-signifiant, matière ou substance, et qui serait le support (nécessaire) de la signification"<sup>168</sup>. Si dans la langue tout est immédiatement signifiant, purement différentiel, il n'en va pas de même en sémiologie. Les systèmes étudiés par la sémiologie sont à l'origine utilitaires et non signifiants. On peut donc concevoir qu'ils ne sont pas entièrement sémantisés, qu'il leur reste des éléments inertes, purement matériels. Ce sont ces éléments inertes qui deviendront des supports de la signification. Barthes donne un exemple: "dans une expression comme "une robe longue ou courte", la "robe" n'est que le support d'un variant (long/court) qui, lui, appartient pleinement à la langue vestimentaire"<sup>169</sup>; autrement dit, c'est le variant qui "fait" la signification.

L'extension que fait subir Barthes au couple Langue/Parole appelle quelques remarques. Nous avons déjà précisé que Barthes lorsqu'il parle de "discours" ou de systèmes sémiologiques entend parfois des systèmes d'objets, tantôt des discours (au sens strict) portant sur des systèmes d'objets. Les exemples qu'il donne illustrent bien ce fait. Il nous semble, quant à nous - et cette remarque aura des échos tout au long de cette lecture de ES - que Barthes demeure ici prisonnier de son passé sémiologique. En effet, l'application des termes linguistiques à des ensembles d'objets demeure toujours aussi aléatoire que dans ses essais précédents;

on n'a qu'à regarder, par exemple, comment il "allonge" le "fait automobile"<sup>170</sup>. Il y a là plus de fantaisie que de rigueur. Et ce n'est pas un hasard s'il a parfois peine à situer dans ces "systèmes" le plan de la langue et celui de la parole.

Lorsqu'il parle de discours (au sens strict) prenant appui sur des ensembles d'objets comme le vêtement, on a affaire à des "systèmes" beaucoup plus probants et mieux circonscrits. Le concept de "support" qu'il introduit ici semble clair quand il est question du discours de la Mode; pourrait-il l'être autant dans un système d'objets?

On verra par ailleurs, dans SM, qu'une sémiologie se basant sur l'analyse d'un discours aura moins de difficulté à rendre compte du procès de signification des systèmes d'objets qu'une sémiologie qui porte directement, "à froid" sur un système d'objets (comme l'analyse d'une image telle que faite dans RI). De plus, les traits de l'"imaginaire collectif" pourront peut-être alors (du moins en partie) être déduits du système plutôt que présumés comme c'était le cas jusqu'à maintenant.

Une autre remarque concerne la parole. Barthes est très loquace pour énumérer des phénomènes dont on pourrait dire qu'ils sont au plan sémiologique des "paroles"; il l'est beaucoup moins pour préciser l'espace théorique qu'occuperont

ces phénomènes dans l'analyse sémiologique. Il semble bien que la sémiologie rendra compte de la parole (ou de l'usage) en tant que celle-ci est syntagme et que le syntagme fait partie de la langue. C'est à cette fin que, par exemple, le discours de la Mode sera défini comme une langue et non comme une parole. Comme il n'y a de linguistique que de la langue, il n'y aura également de sémiologie que des systèmes définis comme des "langues".

b/ Signifiant/Signifié.

Barthes s'attarde au départ à des considérations générales sur l'emploi du mot "signe". Il constate que le champ notionnel de ce terme est flottant et que la seule constante que l'on peut retirer d'une confrontation de définitions est que le signe est constitutionnellement une relation entre deux relata. Ces relations peuvent ou non faire appel à des représentations psychiques. Si aucune représentation psychique n'est en jeu, on a affaire soit à un signal (caractère immédiat et existentiel), soit à un indice (qui n'est qu'une trace). Si, au contraire, une représentation psychique est présente, on a soit un signe (relation immotivée et exacte puisque les deux relata coïncident en étendue), soit un symbole (relation analogique et inadéquate: le signifié "déborde" alors le signifiant qui l'exprime). Cette typologie ne vaut, pour l'instant, que pour des signes de premier niveau. Barthes

mentionne également que pour Martinet la double articulation en unités significatives et en unités distinctives est nécessaire à la définition du langage.

A aucun moment il n'exploitera les termes précédents en les traduisant dans le modèle sémiologique, ce qui lui attirera de nombreux reproches quant à la légitimité d'appeler les systèmes sémiologiques des langages ou pire encore, des langues (à cause de l'absence de double articulation), ou encore d'appeler signes les unités de ces systèmes. Malgré les distinctions qu'il vient de faire, Barthes ne conserve du concept de signe que son aspect le plus général de relation entre deux relata.

C'est une fois de plus la théorie du langage de Hjelmslev qui lui fournira une analogie linguistique pour poursuivre sa description. Pour Hjelmslev, on l'a vu, tout signe est composé d'une expression et d'un contenu, chacun de ces termes renvoyant par leur forme au système de la langue et par leur substance à des réalités extra-linguistiques. Cette nouvelle distinction arrive à point nommé pour la sémiologie.

On pourra ainsi dire que le signe sémiologique est constitué d'un signifiant et d'un signifié (d'une expression et d'un contenu) comme le signe linguistique, mais qu'"il s'en sépare au niveau des substances"<sup>171</sup>. Barthes ne parle ici que de la substance de l'expression qui est le plus souvent uti-

litaire avant que d'être signifiante. Il propose d'appeler les signes sémiologiques de ce type "fonctions-signes" en souvenir de leur origine et il ajoute que la sémantisation des usages (i.e. des fonctions) est fatale: "dès qu'il y a société, tout usage est converti en signe de cet usage"<sup>172</sup>. Est-ce à dire que toute la sémantisation des usages relève de la connotation? Et bien non, car la connotation correspond "à une seconde institution sémantique (déguisée)"<sup>173</sup> qui, elle, tente de re-fonctionnaliser un usage déjà sémantisé. Par exemple, "on traitera d'un manteau de fourrure comme s'il ne servait qu'à se protéger du froid"<sup>174</sup>. Cette multiplication subite des niveaux ne trouvera son explication que dans SM où la refunctionnalisation sera considérée comme un cas de connotation. La suite de ES laissera entendre au contraire que la sémantisation des usages est, justement, un fait de connotation.

En ce qui concerne la nature du signifié, Barthes ajoute peu de chose. Il préférera au terme de "concept", employé par Saussure pour le définir, le terme stoïcien de λεχτων (le "dicible"), qui ne se confond ni avec le référent ni avec la représentation psychique. Il appelle signes isologiques les signes dans lesquels le signifiant et le signifié sont parfaitement "collés" et réserve le terme de non-isologiques pour les autres signes comportant un signifiant et un signifié juxtaposés (par exemple: "Sweater (signifiant) pour une longue promenade (signifié)").<sup>175</sup>



Hjelmslévien en cela, il s'intéresse plutôt au classement des signifiés. Cette opération consiste, dit-il, à dégager les formes des contenus: "il faudrait arriver à reconstituer des oppositions de signifiés et à dégager dans chacune d'elle un trait pertinent (commutable)"<sup>176</sup>. Revoici notre problème dans son entier avec une fois de plus, les mêmes dérobades: la nomination des sèmes est parachutée soit par l'analyste dans le cas des systèmes isologiques, soit par le système dans le cas des systèmes non-isologiques, ce qui est à la fois plus sain puisqu'il n'y a pas d'intervention extérieure, et plus "dangereux" car nous sommes ainsi ramenés, dit Barthes, au classement de la langue (lui-même inconnu). Par ailleurs l'ensemble des signifiés sémiologiques d'un système constitue une grande fonction et l'ensemble des grandes fonctions de tous les systèmes constitue l'idéologie "commune à tous les systèmes d'une même synchronie"<sup>177</sup>. Enfin, entre en jeu la compétence des lecteurs, toujours signalée mais jamais théorisée.

Comme on le voit, Barthes n'a pas bougé d'un pouce sur cette question. Et on voit bien pourquoi il conclura au renversement de la proposition saussurienne: c'est par défaut. La seule façon pour lui de s'en tirer sera d'abandonner l'analyse des systèmes d'objets et de s'orienter vers l'analyse de systèmes au moins en partie non-isologiques, en d'autres termes vers des systèmes clairement redoublés

par la langue et au sein desquels les signifiés sont - du moins pour un certain nombre - "juxtaposés" aux signifiants, i.e. explicites dans l'énoncé de la signification<sup>178</sup>.

En ce qui concerne les signifiants, Barthes répète simplement que leur substance est matérielle et peut être diverse. Aussi propose-t-il d'appeler signes "typiques" les signes composés d'une même matière. Quant au classement des signifiants, il renvoie à la structure même du système que nous analyserons un peu plus loin.

Pour ce qui est de la signification, procès unissant signifiant et signifié, elle n'épuise pas l'acte sémantique puisque le signe est aussi défini par sa place dans le système. Barthes spécifie que le signifiant est dans un rapport d'équivalence avec le signifié dans les systèmes non-isologiques. Il redonne ensuite sa définition de l'arbitrarité comme fondement unilatéral du signe et de la motivation comme relation analogique. Il repose les mêmes questions sur la motivation (comment former des paradigmes?, sans plus de réponses. Il se contente de noter une circularité allant de la naturalisation (immotivation) à l'acculturation (motivation); cette circularité lui paraît être un fait d'ordre anthropologique, ce qui revient à dire que la sémiologie ne peut ultimement en rendre compte.

Plus que la signification, c'est le concept de va-

leur qui permettra d'établir le classement du système. La valeur travaille sur les formes du système (et non plus sur leur substance comme la signification), sur la place que ces formes peuvent occuper au sein du système; elle permet de rendre compte du caractère différentiel, systématique de la langue. Rappelons l'image du jeu d'échecs qu'utilise Saussure. Introduire la notion de valeur, c'est déjà parler des concepts de syntagme et de paradigme.

c/ Syntagme/Paradigme.

Ainsi, le langage s'articule sur deux axes, l'axe syntagmatique, combinaison linéaire de valeurs que l'on analyse par découpage, et l'axe paradigmatique (ou système) sur lequel se classent les valeurs en termes oppositifs.

Jakobson a déjà montré en étudiant deux types d'aphasie<sup>179</sup> que ces deux axes du langage correspondent à deux types d'activité mentale: les discours à dominance métonymique jouent sur la structure syntagmatique alors que les discours à dominance métaphorique exploitent la structure paradigmatique. Barthes en profite pour donner ici quelques exemples de systèmes à dominance métonymique ou métaphorique. Dans l'article "L'imagination du signe"<sup>180</sup>, il exploitera la portée esthétique de cette découverte.

Comment définir en sémiologie les plans du syntagme et du système? A cela, Barthes répond:

"Bien que les unités (...) ne puissent être définies a priori mais seulement au terme d'une épreuve générale de commutation des signifiants et des signifiés, il est possible d'indiquer pour quelques systèmes sémiologiques le plan du syntagme et celui du système sans préjuger encore des unités(...)". 181

Et il ajoute: "l'essentiel de l'analyse sémiologique consiste à distribuer les faits inventoriés selon chacun de ces axes"<sup>182</sup>. Suivent les exemples du vêtement, de la nourriture, du mobilier et de l'architecture.

On a déjà vu les difficultés inhérentes à la définition des plans de la langue et de la parole et l'aléatoire auquel cette définition donne lieu, en particulier dans le cas des systèmes d'objets. On a également vu que dans les systèmes isologiques on ne pouvait envisager un classement des signes sans recourir à une intervention extérieure pour définir les contenus. Or, l'épreuve de commutation portant sur les unités significatives, opération interne au système sémiologique, exige que les formes de l'expression et du contenu aient une définition immanente au système.

Ce principe nous semble capital. On peut bien poser a priori les plans du syntagme et du système si l'on veut: ce n'est qu'une façon de différer un problème qui n'a pas de solution. Nous maintenons donc notre affirmation que seuls

les systèmes au moins en partie non-isologiques pourront éventuellement être analysés de façon concluante. On en a une preuve "indirecte" ici: toutes les explications concernant le syntagme et le paradigme que donne Barthes à partir d'ici seront illustrées par des exemples d'énoncés non-isologiques (sauf, évidemment lorsqu'il parlera des signaux du code routier, ce code "sans profondeur").

Quelques pages plus loin, Barthes définit l'épreuve de commutation servant à définir les unités significatives à l'intérieur du syntagme: si un changement dans le plan de l'expression entraîne un changement au plan du contenu, il y a commutation et on a réussi à découper une unité significative (sinon il y a substitution, i.e. changement d'un seul des deux plans). Mais comment, dit Barthes, savoir en sémiologie si on change de signifié?

Dans le cas des énoncés non-isologiques cela ira sans trop de peine puisque, dit Barthes, les signifiés sont donnés, juxtaposés aux signifiants. Dans les autres cas, il faudra avoir recours à des relais qui fourniront les signifiés; au pire, le sémiologue devra "observer plus patiemment la constance de certains changements et de certains retours"<sup>183</sup>. La première solution demeure fumeuse - pour ne pas dire inquiétante<sup>184</sup> -; quant à la seconde, pour le moins qu'on puisse dire, elle n'est pas très économique et on sent bien que les oubliettes sociologiques ne sont pas loin.

Autre remarque: la linguistique procède à deux épreuves de commutation: une première porte sur les unités significatives (monèmes) et une seconde sur les unités distinctives (phonèmes). Le système sémiologique barthésien ne comportera que des unités significatives.

Cependant, il ne faut pas oublier que ces unités significatives sont des fonctions-signes composées d'un support et d'un variant.

En ce qui concerne l'organisation du syntagme, Barthes signale les fonctions définies par Hjelmslev mais n'en tire pas d'application pour la sémiologie. Reprenant la théorie de la "liberté croissante" du phonème à la phrase de Jakobson, il se contente de dire que le syntagme sémiologique jouira d'une liberté relative puisqu'il est composé d'unités significatives seulement. Cette liberté est limitée par le phénomène de catalyse: il y a catalyse lorsqu'un ensemble de fonctifs saturent une fonction (par exemple, "jupe" est saturé, nous dit Barthes, par l'ensemble "blouse, sweater, veste").

Pour maintenant classer les unités en paradigmes, il faut que les termes comprennent un élément positif de ressemblance et un élément différentiel. Selon les principes de la linguistique l'élément positif est en réalité aussi différentiel dans un autre paradigme; il ne devient positif qu'en fonction du principe de pertinence<sup>185</sup>. En sémiologie, nous dit

Barthes, la partie positive sera le support de la signification et la partie différentielle sera constituée par des variants (ex.: robe (support) longue/courte (variant)). Les paradigmes sémiologiques ne retiennent que l'élément final: le terme positif y demeure positif. La notion de valeur linguistique est ainsi modifiée.

Peut-on dire que les paradigmes ainsi formés sont constitués de termes oppositifs? Non, on a plutôt affaire ici à des séries qui sont loin d'être toujours binaires. Barthes conserve malgré tout l'expression d'"opposition" pour parler des paradigmes sémiologiques puisque cette expression est consacrée.

Il présente ensuite le tableau des oppositions de Cantineau car celui-ci a l'avantage de s'appliquer, en linguistique, autant aux paradigmes d'unités significatives qu'aux paradigmes d'unités distinctives. Il pourra donc être utile pour la sémiologie, dont les objets ne comportent que des unités significatives.

Dans ce tableau on retrouve des oppositions classées d'après leurs rapports avec l'ensemble du système, des oppositions classées d'après le rapport des termes de l'opposition et des oppositions classées d'après l'étendue de leur valeur différentiative. Sans entrer dans les détails de ce classement, on doit noter qu'il a inspiré le classement



des oppositions que l'on retrouve dans SM<sup>186</sup>, spécialement dans le cas de l'opposition entre marqué/non-marqué, où le non-marqué devient le degré zéro de l'opposition (l'absence qui signifie). Barthes ajoute que pour rendre compte des oppositions complexes on utilisera le modèle linguistique qui circonscrit les oppositions complexes ainsi: termes polaires (ceci ou cela), terme mixte (ceci et cela), et terme neutre (ni ceci, ni cela). L'extension sémiologique aura peut-être à créer de nouvelles formes d'oppositions pour rendre compte des séries.

Enfin, on appellera neutralisation le phénomène par lequel un trait pertinent (i.e. différentiel dans un paradigme) perd sa pertinence sous l'effet du contexte. En sémiologie, on dira plus précisément "qu'il y a neutralisation lorsque deux signifiants s'établissent sous la sanction d'un seul signifié ou réciproquement"<sup>187</sup> ou, dit autrement, quand deux termes habituellement commutables deviennent substituables. On appellera champ de dispersion l'ensemble des variétés d'une unité; ces variétés sont tantôt des variantes combinatoires (lorsqu'elles dépendent du contexte), tantôt des variantes facultatives ou individuelles<sup>188</sup>.

Cet emprunt à ceci d'heureux que le terme hjelmslevien de variante exclut le recours aux unités distinctives que sont les phonèmes. Parlant en termes de variantes et d'invariantes, Hjelmslev entend abattre la traditionnelle distinc-



tion entre phonologie et sémantique.

Dans la perspective barthésienne, il est sûr que des variantes non pertinentes au plan de la dénotation deviendront pertinentes dans le plan de la connotation.

#### d/ Dénotation/Connotation.

Les définitions qui précèdent ont déjà passablement tracé les plans de la dénotation et de la connotation dans les "langages" définis par Barthes.

Dans cette dernière partie, il ne fait donc que reprendre le modèle de Hjelmslev en mettant cette fois très clairement en évidence l'importance du langage ("linguistique"). Il dit en effet qu'un système connoté "est un système dont le plan d'expression est constitué lui-même par un système de signification" et il ajoute: "les cas courants de connotation seront évidemment constitués par les systèmes complexes dont le langage articulé forme le premier système"<sup>189</sup>. Plusieurs signes du système dénoté formeront un seul connotateur si à ce membre ne correspond qu'un signifié de connotation.

La connotation, répète-t-il, n'épuise pas le message. Il reste toujours dans celui-ci du dénoté. Les connotateurs sont une fois de plus définis comme des "signes discon-

tinus, "erratiques", naturalisés par le message dénoté qui les véhicule"<sup>190</sup>. Quant aux signifiés de connotation, ils sont des "fragments d'idéologie"<sup>191</sup>.

Enfin, Barthes a cette formule: "l'idéologie serait en somme la forme (au sens hjelmslévien) des signifiés de connotation, cependant que la rhétorique serait la forme des connotateurs."<sup>192</sup> On a jusqu'à maintenant suffisamment analysé la sémiologie barthésienne pour accepter l'interprétation et la critique qui suivent.

La forme des signifiés de connotation est obtenue en cumulant les résultats de l'épreuve de commutation portant sur les signifiés de connotation. Or, on a vu que dans le cas des systèmes isologiques cette procédure était compromise par la présence d'un agent externe - analyste ou "institution-relais" -, nécessaire pour déterminer les signifiés de connotation. On ne peut donc dans ce cas accorder créance à une procédure qui se contente de retrouver après quelques détours les présupposés inhérents à son analyse: il semble clair que Barthes, lorsqu'il analyse les systèmes isologiques se contente de reconnaître des manifestations de l'idéologie en fonction de l'idée a-priorique qu'il en a. En ce sens, sa sémiologie n'est qu'une mise en scène justificatrice.

Le cas des énoncés non-isologiques est peut-être plus

instructif puisque le découpage des signifiés de connotation se fait dans le système dénotatif, les signifiés y étant juxtaposés aux signifiants. Peut-être que des présupposés se glisseront encore dans l'analyse de ces systèmes mais peut-être aurons-nous malgré tout une véritable économie du texte qui dégage des formes de signifiés dont on pourra dire qu'ils définissent l'idéologie. SM aura la charge de faire cette preuve. Il va sans dire que l'analyse de ce seul système ne pourra rendre compte de l'idéologie dans son entier: elle n'en dessinera que quelques traits.

Ce qui est sûr, c'est que l'attention sera centrée sur la rhétorique, autrement dit sur les figures que revêt l'idéologie dans le discours connoté. La crédibilité que l'on accordera à celle-ci sera proportionnelle à la crédibilité que l'on peut avoir vis-à-vis la définition des signes qui la composent. Ainsi, on considérera qu'il n'y a pas de véritable rhétorique des systèmes exclusivement isologiques, puisque la définition des signes dans ces systèmes - et par conséquent la définition de ces systèmes eux-mêmes - reposent sur la présupposition de signifiés idéologiques. Il nous semble que la sémiologie connotative doit rester dans le domaine du discours au sens strict, si elle ne veut pas devenir totalement inefficace à vouloir subsumer des systèmes trop différents. "Qui trop embrasse mal étreint", pourrions-nous dire sentencieusement.

Enfin, Barthes revient sur la distinction existant entre métalangage et langage de connotation: "la notion de métalangage ne doit pas être réservée aux langages scientifiques"<sup>193</sup>; lorsque le langage articulé, dans son état dénoté prend en charge un système d'objets signifiants, il se constitue en opération, i.e. en métalangage. On peut ainsi avoir un métalangage qui comporte un plan dénoté et un plan connoté. Illustrons ce phénomène ainsi:

3. CONNOTATION	Sa: Rhétorique		Sé: Idéologie
2. DENO - METAL.	Sa	Sé	
1. SYST. REEL		Sa	Sé

194

Signalons que ce modèle, applicable d'une façon claire aux seuls systèmes discursifs<sup>195</sup>, servira de schéma de base dans SM.

#### 1.5. Système (du discours) de la Mode: renversement effectif de la proposition saussurienne.

Ce n'est pas un hasard, répétons-le, que SM, qui est une analyse du discours de Mode, soit la dernière analyse sémiologique d'importance après ES.

Dans "Réponses", Barthes nous donne quelques indications intéressantes sur la petite histoire de ce projet. Entre 1956 et 1963, il a commencé une thèse de lexicologie peu

orthodoxe qui visait à classer non des mots, mais certains stéréotypes en fonction d'une sémantique associative. Le projet s'est embourbé et Barthes l'a abandonné. Plus tard, il a réintégré le CNRS, cette fois en sociologie et c'est là qu'il a conçu le projet de SM. Toujours selon ses dires, c'est parce qu'il était pris par son appartenance institutionnelle qu'il a d'abord abordé ce projet comme une "socio-sémiologie du Vêtement"<sup>196</sup> qui, se basant sur des enquêtes sociologiques envisageait le phénomène global du Vêtement dans la société.

Commentant ce projet, il dit: "ce que je voulais faire, c'était de la sémiologie (d'où les "signes" et les "symboles"), mais je ne désirais pas me couper de la sociologie (d'où les "représentations collectives", expression de la sociologie durkheimienne)."<sup>197</sup> Plus loin, il dit: "j'avais d'abord pensé élaborer une socio-sémiologie sérieuse du Vêtement, de tout le Vêtement (j'avais même amorcé quelques enquêtes); puis, sur une remarque privée de Lévi-Strauss, j'ai décidé d'homogénéiser le corpus et de m'en tenir au vêtement écrit (décrit par les journaux de Mode)."<sup>198</sup>

On peut sans doute extrapoler sur le contenu des remarques de Lévi-Strauss. Quant à nous, nous voyons dans ce changement de perspective que Barthes a sans doute vérifié, d'expérience amère, que l'application de ES à un système d'objets comportait des difficultés pratiques insurmontables. Aussi dira-t-il dans son Avant-propos: "ce qui est pris en char-

ge ici par les mots, ce n'est pas n'importe quelle collection d'objets réels, ce sont des traits vestimentaires déjà constitués (du moins idéalement) en système de signification"<sup>199</sup>: "idéalement", i.e. constitués en discours.

Le renversement de la proposition saussurienne, qui n'était encore qu'hypothèse dans ES devient proclamation dans l'Avant-propos de SM:

"L'homme est condamné au langage articulé, et aucune entreprise sémiologique ne peut l'ignorer. Il faut donc renverser la formulation de Saussure et affirmer que c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique: la fonction essentielle de ce travail est de suggérer que, dans une société comme la nôtre, où mythes et rites ont pris la forme d'une raison i.e. en définitive d'une parole, le langage humain n'est pas seulement le modèle du sens, mais aussi son fondement."<sup>200</sup>

Ce que Barthes veut exprimer par cette prise de position, croyons-nous, c'est que la seule façon pour lui de donner une assise un tant soit peu solide à son concept de langue-relais, est de limiter celui-ci au discours portant sur des systèmes d'objets: "il s'ensuit que ce travail ne porte à vrai dire ni sur le vêtement ni sur le langage, mais, en quelque sorte sur la "traduction" de l'un dans l'autre."<sup>201</sup> Et il ajoute un peu plus loin: "la vraie raison veut (...) que l'on aille de la parole instituant vers le réel qu'elle institue"<sup>202</sup>: c'est le discours de Mode qui institue la Mode.

Il faut sans doute voir dans ces déclarations une prise de position implicite quant à l'abandon de l'analyse des systèmes d'objets. On peut voir une confirmation de cette prise de position lorsqu'il dit que l'étude du vêtement "réel" est un objet de l'ethnologie<sup>203</sup>.

Faut-il pour cela affirmer que la sémiologie est une partie de la linguistique? Rien n'est moins sûr. Il faut à tout le moins s'entendre sur la définition de "la linguistique". Barthes comprend certainement dans ce concept une sémantique et une stylistique pouvant rendre compte des connotations, ce qui outrepassé, il va sans dire, le concept saussurien de linguistique.

#### a/ Méthode.

L'analyse menée dans SM portera donc sur le vêtement "écrit", plus spécifiquement sur un corpus de deux journaux de Mode (Jardin des modes et Elle)<sup>204</sup> analysés sur une période d'un an (la Mode a cet avantage de fournir des synchronies "naturelles" puisqu'elle change tous les ans). Barthes se fixera la règle terminologique suivante: "ne retenir aucun autre matériau que la parole qui est donnée par le journal de Mode"<sup>205</sup>.

Bien que l'analyse de SM porte sur le discours de Mode, il ne faut pas oublier que ce discours n'est pas vraiment

une description. Complété le plus souvent par la photographie ou le dessin, il assume dans la représentation de Mode trois fonctions: une première de fixation ou d'autorité qui détermine le niveau d'interprétation, une seconde d'exploration ou de connaissance qui élargit l'interprétation et permet de doter le vêtement d'un système d'oppositions fonctionnelles, et enfin une troisième d'emphasis qui met en relief des traits déjà révélés et institue une durée organisée de la représentation, un protocole de dévoilement<sup>206</sup>.

Lorsque nous parlerons plus loin du code vestimentaire écrit, i.e. de l'aspect sémiologique du discours de Mode comme état dénoté du système de la Mode (et non plus du code vestimentaire "réel"), il faudra garder en mémoire ces caractères du discours de Mode.

Comme nous nous intéresserons au code vestimentaire écrit, nous aurons affaire, nous dit Barthes, à un code véritablement choisi, au sein duquel l'épreuve de commutation pourra jouer "purement", sans être liée par les contraintes que pourra poser le code réel. Cette affirmation subira quelques modifications en cours de route.

Bien que puisant ses unités dans la langue (par le système terminologique), le code vestimentaire comportera sa propre syntaxe (une "pseudo-syntaxe" dit Barthes), syntaxe simplifiée ayant pour base deux relations logiques élémentaires.



res: la combinaison (.), opération interne à chacun des membres, et l'équivalence ( $\equiv$ ), opération unissant les membres "signifiant" et "signifié" de l'énoncé.

Barthes a déjà dit dans ES que la relation existant entre signifiant et signifié dans les systèmes sémiologiques prenait la figure d'une équivalence; cela était particulièrement clair dans le cas des systèmes non-isologiques au sein desquels signifiants et signifiés étaient juxtaposés (rappe-  
lons l'exemple: "sweater (signifiant) pour les longues promenades (signifié)"). Au sein du discours de Mode, un grand nombre d'énoncés révèlent explicitement ces équivalences et souvent la clé du paradigme sur lequel elles se greffent (ex.: "ce cardigan long est sage lorsqu'il n'est pas doublé et amusant lorsqu'il est réversible")<sup>207</sup>. En réunissant tous les énoncés dans lesquels il y a juxtaposition d'un signifiant et d'un signifié, on arrive à dessiner un corpus organisé en fonction de deux classes commutatives: le Vêtement et le Monde (cette dernière classe étant composée de traits caractériels et circonstanciels). Ces classes sont commutatives (à moins que le journal ne neutralise lui-même les variations de l'un ou l'autre terme), puisqu'un changement dans la classe "Vêtement" entraîne un changement dans la classe "Monde", ou inversement (ex.: "imprimés (signifiant) pour les Courses (signifié)"/"tissus unis (signifiant) pour la garden-partie (signifié)").

Il reste cependant un grand nombre d'énoncés qui semblent n'être que descriptifs. Cependant, un changement opéré sur un élément descriptif entraîne un changement concomitant, même si celui-ci est implicite: c'est le passage du "à-la-mode" au "démodé". On regroupera donc les énoncés de type descriptif qui formeront un corpus organisé en fonction de deux classes commutatives: le Vêtement (signifiant) et la Mode (signifié). Cette dernière classe commutative ne comporte qu'une seule variation (à-la-mode/démodé) et elle est le plus souvent implicite; elle est cependant significative.

La totalité des énoncés de Mode peut être répartie dans deux grands ensembles que l'on appellera désormais "ensemble A" ( $\text{Vêtement} \equiv \text{Mode}$ ) et "ensemble B" ( $\text{Vêtement} \equiv \text{Mode}$ ). Le premier ensemble regroupe tous les énoncés dans lesquels le signifié est explicite, "juxtaposé"; le second regroupe tous les énoncés dans lesquels le signifié (toujours la Mode ou son envers, le démodé) est implicite.

Barthes rappelle que le discours de Mode qui se présente à nous est déjà un métalangage, au sens défini dans ES, i.e. un code dont le contenu est le code vestimentaire réel; le code vestimentaire écrit, relayé par le système terminologique de la langue dénote<sup>208</sup> le code vestimentaire réel. Son unité d'expression est l'énoncé, la phrase. C'est sur le code vestimentaire écrit que se greffent les codes connota-

tifs. Mais avant que d'aller plus loin, voici la représentation schématique que donne Barthes des ensembles A et des ensembles B:

### Ensembles A

4. <i>Syst. rhétorique</i>	Sa : Phraséologie du journal		Sé : Représentation du monde
3. <i>Connotation de Mode</i>	Sa : Noté	Sé : Mode	
2. <i>Code vest. écrit</i>	Sa : Phrase	Sé : Propos.	
1. <i>Code vest. réel</i>	Sa : Vêt.		Sé : Monde

### Ensembles B

3. <i>Syst. rhétorique</i>	Sa : Phraséologie du journal		Sé : (Représenta- tion du monde)
2. <i>Code vest. écrit</i>	Sa : Phrase	Sé : Proposition	
1. <i>Code vest. réel</i>	Sa : Vêt.		Sé : Mode

Dans les ensembles A, le fait même de noter l'équivalence existant entre le Vêtement et le Monde constitue le signifiant d'un signifié implicite qui est la Mode; ceci constitue le niveau de la connotation de Mode. Sur ce niveau con-

notatif se greffe un autre niveau connotatif "dont le signifiant est l'énoncé de Mode sous sa forme complète, et dont le signifié est la représentation que le journal se fait ou veut donner du monde et de la Mode<sup>210</sup>. Ce niveau s'appellera "système rhétorique". La lecture de ces quatre niveaux, pour le lecteur de Mode, s'opère du haut vers le bas.

Dans les ensembles B, "il n'y a plus de connotation de Mode"<sup>211</sup>. La Mode est ici le signifié dénoté du code vestimentaire écrit. Ce n'est plus le fait de noter l'équivalence entre Vêtement et Monde qui connote la Mode; ici, c'est l'organisation même du code qui la signifie directement. Il n'y a donc, dans les ensembles B, qu'un niveau de connotation, celui du système rhétorique, dont le signifiant est l'énoncé de Mode global et le signifié la représentation du monde, absente en fait, mais "vécue comme une instance supérieure d'essence tyrannique"<sup>212</sup> (ex.: l'énoncé "que toute femme raccourcisse sa jupe" a pour signifié dénoté (implicite) "pour être à la Mode". Tout cet énoncé dénoté devient, au niveau rhétorique, le signifiant d'une représentation du Monde).

La Mode étant une valeur arbitraire, les ensembles B apparaissent comme francs puisqu'ils la dénotent immédiatement alors que dans les ensembles A, le journal interposant entre le Vêtement et la Mode des signifiés mondains "esquive en quelque sorte la Mode, il la fait régresser d'un

état implicite à un état latent"<sup>21</sup>). On dira donc que les ensembles A s'affichent comme naturels et que les ensembles B s'affichent comme culturels.

Puisque nous parlerons du discours de Mode, Barthes subsumera les codes vestimentaire écrit et réel sous la seule appellation de "code vestimentaire" en signalant bien que ce code est "pseudo-réel", i.e. déterminé par un fashion-group et comportant sa syntaxe discursive propre.

Quant aux codes connotatifs, la connotation de Mode (affectant les ensembles A) n'a aucune autonomie, elle parasite le code vestimentaire: on ne peut séparer la notation du noté. La connotation de Mode ne pourra donc être l'objet d'une analyse indépendante. Le système rhétorique jouit pour sa part d'une relative indépendance: on peut, nous dit Barthes, analyser les éléments du signifiant rhétorique d'un énoncé comme "une petite ganse fait l'élégance" sans mettre en cause la version dénotée de cet énoncé qui pourrait se lire comme suit: "une petite ganse signifie l'élégance".

L'analyse menée dans SM opérera ainsi sur deux plans relativement autonomes: le code vestimentaire et le système rhétorique.

Dans la détermination de ces deux plans et de leur organisation, l'épreuve de commutation, nous dit Barthes, assure un double rôle de transformation et de découpage.

On appelle transformation l'épreuve qui consiste à réduire les niveaux du système. Une première transformation consiste à passer du système rhétorique au code vestimentaire écrit en reformulant les énoncés textuels en énoncés verbaux d'une signification (ex.: "l'après-midi les robes froncées s'imposent" devient: "les robes froncées signifient l'après-midi"). En faisant cette transformation, on peut toutefois rencontrer des termes mixtes. Ce sont des termes qui appartiennent apparemment au niveau dénoté mais qui, ne prenant pas place à ce niveau dans une opposition pertinente, sont alors soustraits au niveau dénoté et renvoyés au système rhétorique (ex.: "une petite ganse fait l'élégance" devient au niveau terminologique: "une ganse signifie l'élégance" puisqu'il n'y a pas de "grande ganse": le terme "petit" est renvoyé au seul niveau rhétorique).

La seconde transformation, comme on l'a déjà vu (p.204), consiste à réduire les deux niveaux terminologique et réel. Il ne faut pas oublier que le niveau terminologique (la langue) vis le niveau réel (le Vêtement et la Mode), mais que la structure de ce dernier niveau n'est pas réductible au premier. Il importe donc de ne pas réduire l'analyse du niveau terminologique à un déchiffrement simplement linguistique.<sup>214</sup> La seconde transformation consiste donc à saisir ensemble les codes terminologique et réel. On obtient alors un code pseudo-réel, composé d'unités relevant de la langue mais organisées selon une syntaxe originale, une pseudo-syntaxe élémentaire (axée sur deux fonctions:  $\equiv$  et  $\cdot$ )<sup>215</sup>, opérant sur des oppositions tracées par l'épreuve de commutation.

L'opération de découpage consiste à isoler les éléments signifiants et signifiés des codes (cette opération convient surtout au code vestimentaire, comme nous le verrons,).

Au niveau vestimentaire, on découpera le plus finement possible les traits; au niveau rhétorique, on considérera l'ensemble des traits de l'énoncé, les grandes figures du discours de Mode.

b/ Le code vestimentaire.

Barthes analyse très longuement le code vestimentaire<sup>216</sup>, et plus spécialement la structure des signifiants de ce code qui apparaît comme un objet idéal de la sémiologie.

Les signifiants de ce niveau étant de même nature pour les ensembles A et les ensembles B, on ne développera qu'une seule structure du signifiant pour ces deux ensembles. Il faut découvrir pour ces énoncés une forme commune qui permette de découper l'énoncé en "espaces aussi réduits que possible"<sup>217</sup> et qui permette de rendre compte des variations de sens d'une telle façon que l'on puisse les classer. Cette forme, ce sera la matrice signifiante qui rendra compte de la part stable de l'énoncé et de sa part variable<sup>218</sup>. Cette matrice comporte un objet insignifiant en soi mais visé par le sens, un support, trace technologique, nous dit Barthes, servant à relayer le sens et un variant porteur du sens, différentiel et immatériel. Donnons un exemple d'application de la matrice: "jupe(O) avec blouse(S) ample(V)  $\equiv$  romantique"<sup>219</sup>.

L'application de cette matrice à la part signifiante

des énoncés peut comporter divers avatars: réduction du nombre d'éléments (qui s'avère n'être qu'une forme condensée de la matrice) (ex.: "col(OS) ouvert(S)"); interversion d'éléments (ex.: "blouse(O) à grand(V) col(S)"); confusion d'éléments (ex.: "la mode cette année  $\equiv$  (couleur(OS)) bleu(V)"); multiplication d'éléments (ex.: "bretelles(OS) croisées(V<sub>1</sub>) derrière (V<sub>2</sub>)") qui peut aller jusqu'à créer une véritable architecture de matrices (ex.: dans "une veste en cuir(O) à col tailleur(SV), on décompose "veste(O) en cuir(SV) et "col(O) tailleur(SV)"). C'est toujours le dernier variant, le plus global qui porte le sens.

Objets et supports ont un trait commun: ils désignent tous deux la substance matérielle du vêtement. Ils sont les "noms du vêtement"<sup>220</sup>. Ces vocables seront appelés par Barthes les espèces du vêtement. Les espèces seront classées en genres. Le genre est une classe d'espèces, définie structuralement, selon un critère d'exclusion sémantique et non d'affinité lexicale: "ce qui est syntagmatiquement incompatible (la toile, le tussor, l'alpaga) est systématiquement associé; ce qui est syntagmatiquement compatible (la toile, les escarpins) ne peut appartenir qu'à des systèmes d'espèces différents"<sup>221</sup>. Autrement dit, appartiennent au même genre des pièces de vêtement qui ne peuvent être portées en même temps, selon le discours de Mode. Barthes relève soixante genres comportant un nombre plus ou moins élevé d'espèces et parfois même de sous-espèces (ex.: genre: attache; espèces: agrafes, boucles, boules, boutons, noeuds, etc.; sous-espèces de noeuds: chapelier, chou, papillon).



Il est plus intéressant de s'attarder au cas des variants puisque ce sont eux qui détiennent le sens du signifiant. Leur substance est immatérielle, contrairement à celle des objets et des supports. Les variants repérés par l'application de la matrice seront classés, eux aussi, en vertu de leurs incompatibilités syntagmatiques (ex.: ample/ajusté). Chaque variant peut comporter un nombre variable de termes: dans certains cas, la forme du variant peut être simplement binaire<sup>222</sup> (ex.: variant d'assertion d'existence); dans d'autres cas, elle prend la figure d'une série (ex.: variant de position). La répartition de certains variants pourra changer selon le contexte, la nature du support.

Barthes a relevé trente variants qu'il répartit en huit groupes. De ces huit groupes de variants, cinq sont des variants d'être et trois sont des variants de relation. Voici la liste de ces variants:

- Variants d'être: 1. Variants d'identité: assertion d'espèce, assertion d'existence, artifice, marque.  
 2. Variants de configuration: forme, ajustement, mouvement.  
 3. Variants de matière: poids, souplesse, relief, transparence.  
 4. Variants de mesure: longueur, largeur, volume, grandeur.  
 5. Variants de continuité: division, mobilité, clôture, fixation, flexion.
- Variants de relation : 1. Variants de position: position horizontale, verticale, transversale, d'orientation.  
 2. Variants de distribution: addition, multiplication.  
 3. Variants de connexion: émergence, association, régulation.

A ces types de variants, il faut ajouter le variant des variants ou variant de degré qui modifie l'intégrité (ex.: à demi/complètement) ou l'intensité (ex.: légèrement) du variant.

Le système<sup>223</sup> s'organise en fonction des contraintes jouant entre les différents types de variants inventoriés. On retrouvera, parmi les trente variants relevés, trois groupes d'oppositions correspondant à trois types de rendement systématique: ce sont les oppositions alternatives (qui ne comportent jamais, en fait et en droit, que deux termes), les oppositions polaires (oppositions à l'origine binaires, mais auxquelles s'ajoutent un terme neutre (parfois implicite) et un terme complexe) et les oppositions sérielles qui ne sont pas aussi contrastives, aussi hiérarchisées, et sont toujours ouvertes<sup>224</sup>. Le rendement systématique tient moins au nombre d'éléments du variant qu'à sa perfection structurale: celle-ci détermine la force du sens.

Cette solidité structurale peut être entamée par les relations que le variant entretient avec le reste de la matrice: celui-ci peut toujours neutraliser un variant (ex.: "voici la toile légère ou de poids"). On obtient ainsi un archivestème<sup>225</sup> qui prend alors la valeur d'une redondance et "reporte en quelque sorte l'effet du sens sur l'élément qui le précède"<sup>226</sup> (ici, la neutralisation a pour résultat que le variant est supporté par le mot "toile": c'est un variant d'identité: l'assertion d'espèce). Cette neutralisation, dit Barthes, a une valeur rhétorique.

L'inventaire des variants permet d'envisager de réduire les espèces en décelant les variants qui sont investis dans chaque espèce. Cette réduction, qui permet de procéder à un classement sémantique des espèces nécessite cependant que l'on transgresse la règle terminologique. Aussi, bien que Barthes procède à cette analyse pour deux genres riches (matériau et couleur), analyse qui le pousse à entrer dans l'implicite, cet essai demeure marginal<sup>227</sup>.

Le syntagme est quant à lui une forme libre composée de plusieurs matrices enchaînées par combinaison. L'organisation de la matrice (ou trait) jouit quant à elle d'une liberté relative: sa syntaxe peut jouer sur de nombreuses associations de genres et de variants. Mais il demeure des impossibilités d'associations: impossibilités matérielles (ex.: le circulaire ne peut être long), impossibilités morales ou esthétiques (ex.: pas de variant d'existence pour la blouse, pas de bas tombants), impossibilités institutionnelles (ex.: une veste ne peut être transparente).

L'ensemble des traits possibles constitue la réserve de Mode, celle des traits impossibles la réserve d'Histoire (les traits impossibles peuvent être possibles dans une autre synchronie: par exemple, les manches fendues, rejetées de la synchronie étudiée peuvent apparaître comme un trait possible à une autre époque. Nous sommes ici renvoyés à des tabous de civilisation qui prennent dans le système la figu-

re d'une nature). Ainsi, nous dit Barthes, "genres et variants peuvent - ou ne peuvent pas - s'accrocher entre eux, selon des règles issues du monde (i.e. en définitive de l'histoire)"<sup>228</sup>. Par ailleurs, "l'histoire, le réel, la praxis ne peuvent agir directement sur un signe (...) mais essentiellement sur ses liaisons"<sup>229</sup>. Comme le lexique du système est à toute fin pratique fini<sup>230</sup>, c'est en se basant sur les modifications que l'organisation du système subit qu'on pourra avoir un inventaire permanent de la Mode, i.e. des figures choisies par l'histoire et projetées sur celle-ci. L'histoire déterminant le rendement syntagmatique, elle détermine l'étendue du sens.

Lorsque Barthes aborde l'étude du signifié du code vestimentaire, il rappelle la différence existant entre les ensembles A et les ensembles B: les premiers sont des ensembles non-isologiques, i.e. comportant des signifiés possédant une expression propre, les seconds sont des ensembles isolologiques, i.e. que leur signifié n'a pas d'expression verbale propre, il est tout entier "sous" son signifiant comme dans un signe linguistique<sup>231</sup>. Dans ces conditions, ne pourront être structurés que les signifiés des ensembles A. Les signifiés des ensembles isolologiques sont, dit Barthes, très difficiles à structurer en général<sup>232</sup>; cependant, dans la Mode, chaque fois qu'il y a isologie, il s'agit toujours du même signifié: la Mode de l'année.

La sémiologie qui devait à l'origine rendre compte de la forme des signifiants et des signifiés de tout système de signification renonce à traiter des signifiés ou plutôt, elle procède à un réajustement terminologique: désormais "sémantique sera réservé au plan du contenu et sémiologie au plan de l'expression; la distinction est ici, non seulement valide, mais nécessaire puisque dans les ensembles A il y a absence d'isologie"<sup>233</sup>. Mais ceci n'est qu'un tour de passe-passe puisque pour parler de sémantique, il faut déterminer un domaine général de la signification et une méthode, ce que Barthes ne fait visiblement pas dans ces termes ici, puisqu'il continue l'analyse des signifiés selon sa méthode sémiologique, découpant des unités sémantiques en fonction des signifiants eux-mêmes déterminés par la méthode sémiologique. Cependant, comme nous le verrons, il n'y aura de rendement de l'analyse sémiologique qu'au niveau signifiant.

Quoiqu'il en soit, nous parlerons désormais, suivant Barthes, des unités sémantiques des ensembles A (les ensembles B ne comportant, comme nous l'avons vu, qu'une seule unité sémantique). Ces unités seront découpées sous le contrôle de l'énoncé global du signifiant (il n'y a pas de correspondance terme à terme entre unités signifiantes et unités sémantiques). Cette procédure, nous dit Barthes, permet d'éviter de recourir à un classement idéologique des unités sémantiques selon leurs affinités conceptuelles. Ce classe-

ment relevant d'une confrontation avec les énoncés signifiants globaux sera cependant très lâche; on ne retrace que deux types d'unités sémantiques: les unités usuelles, celles qui se répètent avec des signifiants différents (ex.: "week-end", "Vacances", etc.) et les unités originales qui ne se répètent pas (ex.: "à Tahiti", "pour accompagner les enfants à l'école" etc.).

Les unités usuelles recouvrent des notions ou usages sociaux réels et les fonctions réelles du vêtement porté. Les unités originales renvoient au rêve et tendent "à rejoindre la structure d'un véritable récit"<sup>234</sup>. Ces deux types d'unités se plient à la rhétorique, mais les unités originales sont de loin les plus ouvertes à la rhétorique. Ces unités ne peuvent être, au niveau dénoté, découpées plus avant. On peut cependant les organiser en disjonctions exclusives selon les variations qui leur correspondent au niveau signifiant (ex.: classique/fantaisie, soir/matin, sauvage/civilisé etc.).

Le plan syntagmatique des unités sémantiques prend toujours l'allure d'une combinaison, que celle-ci soit donnée comme telle ("et"); ou sous la forme d'une disjonction inclusive (disjonction correspondant à une seule unité signifiante: "chandail (signifiant) pour la mer ou la montagne"). La seule limite à l'accumulation des termes est l'équivalence de la série à un seul signifiant. Respectant cette norme,

la série combinatoire peut même se permettre des associations contradictoires (ex.: "audacieux et discret"). La simple conjonction a pour résultat de pouvoir créer "un monde utopique où tout est possible"<sup>235</sup>; la disjonction inclusive met l'accent sur la durée réelle, tempère l'utopie (ex.: "pour la mer ou la montagne"). Deux unités sémantiques sont neutralisées lorsqu'elles sont régies, au plan signifiant, non plus par deux termes mais par un seul. Ces neutralisations progressent en pyramide jusqu'à déterminer des fonctions générales (Temps, Climat etc.) et même un universel (x signifie Tout) qui n'est pas une fonction globalisante.

Cette neutralisation galopante amène à ce constat: lorsque l'on essaie d'accoler un système au syntagme qui apparaît comme un corps organisé et riche de signifiés, ce système s'échappe, il se livre à une neutralisation croissante. Barthes dira que le système régresse, qu'il n'a pas la mémoire de ses signes. Pourquoi? c'est que le sens final de l'énoncé du signifié n'est pas au niveau du code vestimentaire mais au niveau rhétorique. Peu importe que le système des unités se neutralise, peu importe que la flanelle signifie le soir ou le matin; ce qui importe, c'est qu'elle soit à la Mode. L'analyse du système rhétorique devra aller plus loin dans l'étude de ce phénomène.

Barthes conclut en signalant à nouveau que le signe

de Mode n'est pas une "valeur" comme en linguistique: ce n'est pas le contexte discursif qui lui donne son sens, c'est le groupe de décision qui l'institue arbitrairement et brusquement (tyranniquement même<sup>236</sup>) d'une année à l'autre. La complexité du signe de Mode tient à son instabilité: le système ne vaut que pour une synchronie courte et ses oppositions peuvent toujours être neutralisées. Le signe de Mode est donc motivé, ce qui en soi est un facteur de "réification", de création "d'alibis idéologiques"<sup>237</sup>. Cependant, il faut distinguer une fois de plus entre le cas des ensembles A et celui des ensembles B.

Les énoncés de l'ensemble A apparaissent motivés de trois façons différentes: un premier groupe d'énoncés laissent voir clairement leur motivation sous le couvert d'une fonction réelle explicitement donnée (ex.: "souliers pour la marche"); un second groupe d'énoncés comportent une motivation plus lâche: la fonction n'y est plus qu'une trace traduite par une équivalence entre une substance et une circonstance (ex.: "fourrure pour le froid"); enfin, un troisième type d'énoncés apparemment immotivés recourent à une motivation diffuse, entièrement culturelle (ex.: "jupe plissée pour dames mûres" ou "décolleté-bateau pour Juan-les-Pins").

Les ensembles B apparaissent quant à eux immotivés puisque aucune substance signifiée n'entre en rapport avec leur signifiant; ou plutôt leur signifiant est dans un rap-



port tautologique avec le signifié de Mode (leurs variations sont cependant motivées par le thème dont elles s'inspirent).

L'analyse du niveau dénoté dans SM, amenant à la conclusion (déjà connue) que le signe de Mode est arbitraire et motivé (du moins dans le cas de l'ensemble A), renvoyant ainsi à l'aléatoire des décisions d'ordre économique d'une oligarchie de modélistes et des moyens qu'elle choisit pour camoufler cette raison, remet-elle en cause l'utilité de l'analyse du code vestimentaire?

On a posé en principe - et ce principe aura une portée pratique - que l'analyse rhétorique qui devra rendre compte de la "raison de Mode" ou plutôt des moyens de camouflage de cette raison (économique) sera relativement autonome: l'analyse du code vestimentaire ne donne pas vraiment prise au système rhétorique, tout au plus en définit-elle la place et lui fournit-elle des indications d'interprétation (il n'y a pas de véritable "système d'articulation" entre traits segmentaux et traits supra-segmentaux).

L'analyse du code vestimentaire n'a pas réussi à structurer les unités sémantique puisque ces unités, se neutralisant sans cesse, semblent repousser toute systématisation rationnelle au niveau dénoté.

Par ailleurs, la structure des signifiants, bien que relativement forte, reste sous certains aspects fragile et

perméable: l'organisation de son syntagme reste en butte à certaines impossibilités d'association d'ordre extra-structural et la neutralisation de certains variants ne peut s'expliquer que par le recours à une instance discrétionnaire, ce qui en fait une structure sans cesse menacée de caducité.

Il faut cependant relativiser la portée de ces "défauts", que l'on peut même lire à l'envers comme des succès.

Si nous ne retenions du signe dénoté de Mode que ses caractères d'arbitrarité et de motivation, nous n'apprendrions rien de plus à son sujet que ce que nous en connaissions dès le départ, à savoir que ces signes sont des symboles choisis, ~~choisis~~ sans doute organisés, mais creux, ouverts à une colonisation sémantique facile.

Nous pourrions lire l'apparente anarchie sémantique régnant au sein des signifiés dénotés comme une preuve de cette facilité. On pourrait dire, par exemple, que ces symboles sont tellement ouverts qu'ils peuvent recevoir n'importe quel sens et n'importe comment.

Or, c'est précisément l'inverse qui se produit. C'est parce que la structure signifiante est extrêmement forte qu'elle peut considérer ses signifiés comme accessoires, allant même jusqu'à pouvoir s'en priver dans le cas des ensembles B.

Si le signe de Mode dans son entier apparaît comme n'étant pas une valeur, il subsiste cependant de la valeur au niveau de son signifiant. Le terme ne doit cependant plus être entendu dans son sens strictement linguistique: l'organisation sémiologique, nous l'avons assez démontré, n'est pas un analogue du modèle linguistique. Le découpage et le classement des unités signifiantes institue un ordre qui n'est pas celui de la langue.

Objets, supports et variants rendent compte d'une économie originale qui constitue déjà elle-même une sémantique très riche; elle permet de montrer, par exemple, que des termes synonymes de la langue peuvent devenir, en Mode, oppositifs (ex.: velu/poilu). Cette construction rend manifeste dans le système de la Mode une richesse de signification (un "luxe" dit Barthes) inconnue de la langue.

C'est pourquoi les signifiants dénotatifs pourront se permettre d'être indifférents à leurs signifiés -jusqu'à s'en priver: le jeu mis en branle dans l'activité même de classement des signifiants est lui-même suffisamment accrocheur pour pouvoir se refermer sur lui-même:

Barthes dit:

"(...) d'une part, chaque unité (i.e. chaque matrice) est comme le raccourci qui conduit la substance inerte vers le point où elle se laisse imprégner par le sens, en sorte que le consommateur du système vit à chaque instant l'action que le sens fait subir à une matière dont l'être originel n'est pas de signifier;

*(au contraire de la langue)*

et d'autre part, l'anarchie qui risquerait de frapper un système à signifiants nombreux et à signifiés rares, est ici combattue par une distribution fortement hiérarchique, dont les articulations ne sont pas linéaires, au contraire de celles de la langue (bien qu'elles soient soutenues par elle), mais, si l'on peut dire, concertantes: la pauvreté du signifié, qu'il soit mondain ou de Mode, est ainsi rachetée par une construction "intelligente" du signifiant qui reçoit l'essentiel du pouvoir sémantique et n'entretient à peu près aucun rapport avec ses signifiés. La Mode apparaît ainsi essentiellement - et c'est la définition finale de son économie - comme un système de signifiants, une activité classificatrice, un ordre bien plus sémiologique que sémantique."<sup>238</sup>

L'enjeu de ce code reste cependant situé: "c'est au moment où il dévoile sa nature la plus formelle que le système de la Mode rejoint sa nature économique la plus profonde"<sup>239</sup>. Il n'en est pas moins, malgré cela, le plus déterminant: "ce n'est pas le rêve, c'est le sens qui fait vendre"<sup>240</sup>, autrement dit, on a beau "dorer la pilule", celle-ci n'est efficace que si elle vient se greffer sur un système déjà construit.

Par ailleurs, il apparaît que ce qui est le plus fortement structuré au plan dénoté reçoit le moins de connotations diffuses au plan rhétorique et inversement.

Si nous acceptons de reconnaître l'importance de l'analyse du code vestimentaire, nous serons amenés, avec Barthes, à considérer le plan rhétorique comme moins déterminant qu'on ne l'a cru jusqu'à présent: le plan de la connotation demeure certes nécessaire à l'explication globale du système de la Mode, mais il demeure d'un certain point de vue accessoire, vé-

ritablement second par rapport au système dénoté, qui constitue ici sans contredit le plan sémiologique de l'analyse. Par contre-coup, nous serons portée à être indulgente envers l'analyse rhétorique qui a un caractère nettement exploratoire.

Nous déplorons qu'on se soit trop souvent cantonné, dans la lecture de SM, au seul système rhétorique (certes plus alléchant, plus facile - plus "écrit" en tout cas -), négligeant ainsi l'analyse du code vestimentaire et en sous-estimant la portée.

On a d'ailleurs très peu parlé, parmi les commentateurs de Barthes, de SM qui, comme le dit Olivier Burgelin, "est resté un hapax legomena"<sup>241</sup>. Chez Barthes, on lit l'écrivain, on sourit au théoricien.

#### c/ Le système rhétorique.

Nous l'avons dit, l'analyse rhétorique a moins un caractère systématique qu'exploratoire. Elle scrute les lieux où se greffe la connotation et elle a le plus souvent l'allure d'une interprétation.

Au départ, Barthes avait posé que le plan de la connotation chapeautait le code vestimentaire, celui-ci devenant le signifiant d'un nouveau signifié qui était défini comme "la représentation que le journal se fait ou veut donner du monde et de la Mode"<sup>242</sup>.

En d'autres mots, l'analyse du signifiant rhétorique devait porter sur l'écriture de Mode, sur les "traits supra-segmentaux", et l'analyse du signifié rhétorique sur l'idéologie de Mode.

Dès le début de l'analyse du système rhétorique, Barthes nous annonce - après quelques considérations générales sur l'écriture de Mode et l'idéologie de Mode - que l'analyse rhétorique se réduira à l'examen de chacun des termes du système dénoté, à savoir la rhétorique du signifiant vestimentaire (ou "poétique du vêtement"), la rhétorique du signifié mondain et la rhétorique du signe de Mode (ou raison de Mode). "On ne traitera pas isolément du signe rhétorique (union du signifiant et du signifié), dans la mesure où l'écriture et l'idéologie de Mode en épuisent l'analyse."<sup>243</sup>

Il semble que ce soient des raisons d'ordre théoriques, en tout cas sûrement d'ordre méthodologique, qui empêchent l'analyste de procéder à une systématisation des deux plans généraux du niveau connotatif.

L'analyse de l'écriture de mode, nous dit Barthes, relève de la linguistique. Plus précisément, elle nécessiterait une stylistique de l'écriture (au sens défini dans DZ) qui reconnaîtrait le phénomène de la connotation, i.e. une stylistique qui repérerait en somme les traces formelles, stéréotypiques d'une vision collective articulée sur des modèles sociaux.

Cette stylistique n'existant pas<sup>244</sup>, Barthes se contente d'esquisser les traits principaux de l'écriture de Mode. La connotation peut se glisser dans les traits segmentaux par l'usage de la métaphore et, plus généralement par l'emploi de la "substance adjectivale"<sup>245</sup>; selon Barthes, on pourrait concevoir des paradigmes de ce type de traits<sup>246</sup>.

La connotation peut aussi se glisser dans les traits supra-segmentaux: jeux de rimes, formulations de style proverbial, succession rapide et désordonnée des verbes, et dans le choix même des unités du signifié mondain. On ne peut penser pour l'instant, dit Barthes, à classer ces traits: "il faut attendre ici les progrès de la stylistique structurale"<sup>247</sup>.

En ce qui concerne l'idéologie de Mode, le signifié rhétorique, celle-ci est latente, reçue et non lue. Elle est diffuse à travers toute la structure du message (ex.: l'énoncé "coquette sans coquetterie" suggère l'idée que le Monde de la Mode ignore les contraires). Sa lecture dépend de la situation dans laquelle sont les récepteurs du message.

Le signifié rhétorique est constitué "par une vision à la fois synchrétique et euphorique du monde"<sup>248</sup>. Barthes est amené à supposer que les signifiés rhétoriques sont moins nombreux que les signifiants et qu'ils sont formés "par une masse indéfinie de concepts (...) que l'on pourrait comparer à une grande nébuleuse aux articulations et aux contours indécis"<sup>249</sup>.

Malheureusement, l'analyste qui propose une identification et une interprétation de ces signifiés se retrouve lui-même dans une situation "idéologique" puisqu'il n'y a pas de véritable "preuve" du signifié rhétorique: tout au plus peut-il dire que ces signifiés sont "probables".

Cette probabilité devrait reposer sur deux modes de contrôle: un premier, externe, qui consisterait en interviews non-directives des lecteurs de Mode<sup>250</sup>, et un second, interne, qui tiendrait à la cohérence de l'interprétation des énoncés concernant le Monde de la Mode.

Dans la suite de l'analyse, Barthes se confinera à ce dernier mode de contrôle. C'est dire le côté hasardeux de son interprétation.

Sur la poétique du vêtement, il y a peu à dire: le vêtement décrit est tout entier absorbé par le code sémiologique qui le compose. La rhétorique y est rare et pauvre, se manifestant seulement dans les termes mixtes déjà définis. Elle préfère, dit Barthes, le stéréotype à la métaphore. De façon globale, la poétique du vêtement connote l'intransitivité: elle mime le réel, elle est un spectacle, elle comporte une sorte de regret d'un certain faire, d'un usage réel (c'est la "tentation terminologique").

Les signifiés de cette poétique sont proposés sous la forme de modèles psycho-sociaux que l'on peut répartir en trois



champs sémantiques. On retrouvera premièrement des modèles culturels ou cognitifs articulés sur quatre grands thèmes éponymes: la Nature, la Géographie, l'Histoire et l'Art. On retrouve ensuite des modèles affectifs (ex.: l'opposition bon/petit qui renvoie au modèle bonne-mère/gentille-petite-fille). Ces deux types de modèles jouent<sup>sur</sup> deux registres extrêmes: l'excessivement sérieux et l'excessivement futile. La dialectique opérant entre ces excès serait, selon Barthes, le fondement même de la rhétorique de Mode qui "ne fait que reproduire au niveau du vêtement la situation mythique de la Femme dans la civilisation occidentale: à la fois sublime et infantile"<sup>251</sup>. Le dernier modèle, le modèle vitaliste, s'attarde au détail et renvoie à la condition réelle de la production du vêtement. Son vocable préféré est la "trouvaille", qui allie la richesse sémantique (le petit rien qui fait signifier) et, au niveau réel, la faiblesse du coût.

Barthes établit une corrélation entre une forte rhétorique et un public moyen: rêve et réalité sont pour celui-ci en position d'équilibre. Le discours de Mode s'adressant aux classes pauvres - ou au contraire très aisées - est, quant à lui fortement dénotatif: dans le premier cas, parce que la Mode doit être réalisable à bon prix<sup>252</sup>, dans le second cas, parce que le vêtement, même coûteux, est réalisable (il n'a donc pas besoin d'être justifié).

Le signifié, peu structuré au niveau dénoté<sup>253</sup>, se

présente au niveau connoté comme un roman qui met en scène une "véritable cosmogonie"<sup>254</sup> festive.

Ce "roman" privilégie deux formes: la métaphore, qui transforme des unités usuelles en unités apparemment originales, et la parataxe, qui étend la portée de la métaphore en conférant aux situations mises en scène une "atmosphère", leur donnant ainsi la structure d'un véritable récit.

L'analyste pose l'hypothèse<sup>255</sup> que ce roman s'articule autour du concept de travail (et son envers, l'oisiveté). Ceci dit, on peut reconnaître certains types d'unités qui sont en rapport avec l'être du travail et, d'autre part, en rapport avec l'être du travailleur: d'un côté donc des fonctions et des situations, de l'autre des essences et des modèles.

Les éléments définissant les fonctions et situations s'articulent selon trois questions: quoi? (réponse: situations actives ou festives<sup>256</sup>), quand? (réponse: situations temporelles: le printemps, les vacances, le week-end), où? (réponse: situations de lieu: séjours et voyages). Tous ces usages sont transformés par la rhétorique en rites et échappent ainsi, nous dit Barthes, au temps.

Les éléments définissant les essences et les modèles s'articulent sur la seule question de l'identité: qui? La rhétorique, de façon générale, immobilise tout le faire de

la Mode, aussi n'est-il pas surprenant que les modèles sociaux-professionnels, lorsqu'ils sont invoqués sont rendus aussitôt irréels; ils signifient dès alors l'être du faire, une situation plutôt qu'une conduite. Barthes remarque que les métiers présentés pour les femmes, peu nombreux, sont toujours des "métiers de dévotion"<sup>257</sup> qui s'intègrent à des essences supérieures (l'Homme, l'Art, la Pensée). Cette soumission est "sublimée sous l'apparence d'un travail agréable et esthétisée sous celle d'une relation "mondaine"<sup>258</sup>: à un travail vide correspond un plaisir dynamique.

Si les modèles socio-professionnels sont pauvres, les essences psychologiques, caractérielles sont riches: "la femme de Mode est une collection de petites essences séparées assez analogues aux "emplois" du théâtre classique"<sup>259</sup> (ex.: "délurée", "désinvolte", "sage", "sophistiquée", "coquette", "ingénue" etc.). La rhétorique confond ici sujet et prédicat ou plutôt le sujet devient une pure combinaison de prédicats<sup>260</sup> permettant d'exorciser en le nommant sous forme de jeu, un double rêve d'identité et de déguisement.

La féminité est définie moins par le sexe (la Mode, au contraire, tend à l'androgynie) que par l'âge: la Mode définit un corps idéal, désincarné, simple support de la Mode annuelle. La femme de Mode ne connaît pas le mal: elle aime son mari, ne connaît à peu près rien à l'argent, bref,

elle vit dans un état d'innocence euphorique a-temporelle.

Le travail de la rhétorique au niveau du signe de Mode consiste à camoufler l'équivalence existant entre signifiant et signifié sous la figure d'une raison. Dans le cas des ensembles A, cette raison prend la figure d'une fonction naturelle, dans les ensembles B, elle a l'allure d'un décret.

Barthes reprend le terme de fonction-signe défini dans ES pour décrire en partie les ensembles A: la fonction-signe joue sur les deux plans d'un usage réel et du signe de cet usage (ex.: "une robe à danser"). S'il n'existait que ce type de fonctions, la Mode serait certes sémantisée, mais elle resterait largement dénotative. Mais il existe aussi des fonctions irréelles, n'ayant de valeur qu'au niveau d'une rationalisation abstraite, mythique<sup>261</sup> (ex.: "cette robe (...) pour une jeune femme habitant à 20 km. de la ville etc."), camouflant la signification sous le masque d'un faire factice.

La Loi de Mode qui régit les ensembles B, exerce son aspect discrétionnaire par deux moyens: d'abord en se présentant elle-même comme spectacle de Loi (ex.: "les dix commandements du skieur") ou comme une prémonition (ex.: "cet été les chapeaux étonneront"); à l'opposé de cette attitude, elle peut choisir de camoufler son arbitraire sous la forme d'un constat (ex.: "elles aiment les maillots rayés"), procédant "ici encore [à une] inversion exacte du réel et de son

image"<sup>262</sup>.

L'ensemble du système de la Mode apparaît comme le fruit d'une dialectique opérant entre, d'une part, le système dénoté, fermé, structuré, au sein duquel se produit une évaporation progressive des substances "réelles" au profit d'un nouvel intelligible, et, d'autre part, un système connoté ouvert sur le Monde.

La place qu'occupe la Mode doit être maintenant reconsidérée; elle n'occupe pas la même place dans les ensembles A (où elle est connotée) et dans les ensembles B (où elle est dénotée). Barthes dira que les deux types d'ensembles déterminent deux éthiques différentes.

Les ensembles A, dans lesquels la Mode est connotée sous une figure (dénotée) du Monde, acceptent ce faisant de participer "aux inversions que l'idéologie fait subir au réel"<sup>263</sup>. La première aliénation, c'est de nommer arbitrairement des signifiés de dénotation, affaiblissant ainsi la structure d'un signe dont le signifiant était pourtant bien circonscrit. La seconde aliénation, c'est précisément que la Mode se retrouve connotée, latente, sous son signifié mondain, alors qu'elle devrait être dénotée implicitement. Enfin, le fait que la rhétorique globale de ces signes crée une utopie du Monde la fait participer ipso facto au processus général de l'idéologie:

"La rhétorique correspond à un processus d'inversion idéologique du réel dans son image contraire: la fonction du système rhétorique est de masquer la nature systématique et sémantique des énoncés qui lui sont soumis en transformant l'équivalence en raison; quoique étant elle-même un système, l'activité rhétorique est anti-systématique, car elle ôte aux énoncés de Mode toute apparence sémiologique; elle fait de la conjonction du monde et du vêtement l'objet d'un discours ordinaire, mobilisant des causes, des effets, des affinités, bref toutes sortes de rapports pseudo-logiques."<sup>264</sup>

Dans les ensembles B, on l'a vu, la Mode, même si elle est implicite est dénotée. La rhétorique l'atteint peu: celle du signifiant est pauvre, celle du signe de type B est vite énoncée: conversion de la Loi en Fait. Elle demeure cependant euphorisante: un système de signes comportant un grand nombre de signifiants pour peu de signifiés est rassurant<sup>265</sup>. La Mode présente dans ces ensembles, nous dit Barthes "ce paradoxe précieux d'un système sémantique dont la seule fin est de décevoir le sens qu'il élabore luxueusement"<sup>266</sup>. La Mode rejoint ainsi "l'être même de la littérature, qui est de donner à lire la signification des choses, non leur sens"<sup>267</sup>. Réussir à faire signifier, même si le signifié créé est pauvre, c'est déjà instituer une durée autarcique qui s'accommode fort bien de l'absence d'une temporalité réelle (elle la nécessite d'ailleurs, dit Barthes).

L'ambiguïté éthique du système de la Mode, conclut Barthes, rejoint le profond dilemme de l'homme déchiré par le compromis qu'il doit accepter pour assumer sa socialité: l'ouverture au Monde a pour corollaire l'aliénation, la cor-

ruption, la rationalisation.

Barthes rejoint ici une certaine tradition du pessimisme historique. On pense évidemment à Rousseau et à Freud, mais aussi à un certain rigorisme puritain: Barthes est issu d'un milieu protestant.

Que devient alors la proposition énoncée dans ES, selon laquelle l'idéologie serait la forme des signifiés de connotation?

On vient de le voir, l'analyse rhétorique ne peut, dans l'état actuel des choses, fournir un grand tableau des signifiants et des signifiés de connotation: la rhétorique n'est pour l'instant que la somme de trois petites analyses fort hypothétiques de chacun des éléments du signe dénoté (signifiant/signifié//signe).

C'est la stylistique de l'écriture, à propos de laquelle on n'a ici que quelques indications qui pourraient rendre compte de l'idéologie, qui serait son contenu.. Cette stylistique pourrait-elle donner quelque satisfaction? On a vu qu'elle peut prendre ses racines dans la sémiologie élaborée au niveau des signifiants des systèmes dénotés (dans les traits segmentaux), mais elle a peine à rendre compte des signifiés dénotés explicites puisque ceux-ci sont rebelles à une systématisation sémiologique. Enfin, la reconnaissance des traits supra-segmentaux demeure strictement intuiti-

tive.

Même en admettant que cette stylistique soit possible (elle nous semble difficilement réalisable, du moins pour rendre compte de tous les énoncés du système), il semble que l'identification des contenus idéologiques (qui sont, ne l'oublions pas, latents) demeurerait arbitraire, ou en tout cas, de l'ordre de l'interprétation. Le seul critère de cohérence et son corollaire, la probabilité, est certainement insatisfaisant.

Cependant les indications que nous donne l'analyse sémiologique ne sont certainement pas à négliger pour autant: elles fournissent des données intéressantes concernant la structuration du sens.

Si, au terme de l'analyse, on jette un oeil sur les ensembles A et les ensembles B, on arrive à ce constat que les systèmes isologiques, étant plus francs ou plutôt dépourvus de signifiés explicites difficiles à systématiser, seraient plus faciles à analyser que les systèmes non-isologiques. Cette proposition semble en contradiction avec les affirmations de ES.

Cette "facilité" n'est cependant qu'apparente. D'abord, les énoncés isologiques sont, comme nous l'avons vu, repérés par rapport aux énoncés non-isologiques (au moins dans ce système). Ensuite, il faut se souvenir que Barthes



a distingué en cours de route entre sémiologie et sémantique, ce qui, outre certains avantages méthodologiques indéniables, est encore un moyen de différer, d'une certaine façon, l'analyse des contenus. Enfin, les énoncés ont un caractère assez spécial puisque leur signifié est toujours le même. Il ne faudrait donc pas tirer ici de conclusion trop hâtive concernant l'ensemble de tous les énoncés que l'on pourrait dire "isologiques", et encore moins concernant l'ensemble de "systèmes" sémiologiques d'objets.

Par ailleurs, il faut noter que le concept de dénotation est modifié puisque dans une situation discursive telle que le discours de Mode, son signifiant apparaît lui-même comme une structure sémantique et non plus comme une unité substantielle.

Enfin, il faut dire que la structuration d'un code sémiologique comme le code vestimentaire nécessite que l'on ait affaire à des discours d'un genre bien particulier.

Il faut d'abord que ces discours soient composés d'un corpus bien limité et rattaché à une structure institutionnelle. Ensuite il faut, répétons-le, que ces discours fournissent au moins en partie leurs équivalences de signification de façon explicite: n'oublions pas que les énoncés de l'ensemble B sont définis à partir des énoncés de l'ensemble A, par soustraction. Ou alors il faut que ces discours soient

clairement et uniquement prescriptifs, fortement institutionnalisés afin que leur signifié s'articule sur une seule variation: conforme/non-conforme.

Il va sans dire que ces exigences limitent la portée d'application de la méthode sémiologique; elles ne la réduisent cependant pas à zéro.

En ce qui concerne Barthes, il est bien évident que les discours fortement prescriptifs, i.e. passablement francs l'intéressent peu. Et puisque son intérêt profond est pour la considération éthique du phénomène connotatif, l'analyse d'un discours comme celui de la Mode apparaît d'un certain point de vue peu rentable puisque la somme d'efforts qu'elle exige est disproportionnée quant aux résultats escomptés au niveau rhétorique.

Ainsi, on comprend facilement que malgré certains succès indéniables au niveau de l'analyse du code dénoté, ce moraliste, cet hédoniste n'ait pas répété un tel genre d'analyse.

## 2. Les plaisirs de l'ombre.

### 2.1. "La naïveté c'était de croire au méta-langage." "Réponses", p.99

Il faut dédoubler cette affirmation selon les deux emplois qu'a le terme de métalangage chez Barthes. Il dit:

"Hjelmslev m'a permis de pousser et de formaliser le schéma de la connotation, notion qui a toujours eu une grande importance pour moi et dont je n'arrive pas à me passer bien qu'il y ait un certain risque à présenter la dénotation comme un état naturel et la connotation comme un état culturel du langage."<sup>268</sup>

Or, on a vu que, dans SM, la dénotation elle-même était un métalangage dont les signifiants étaient organisés selon une structure sémantique originale. Analysant le code vestimentaire, Barthes s'est rendu compte assez vite que le niveau dénotatif ne pouvait pas atteindre cet état adamique dont il avait rêvé jusqu'à RI. Le fait même de faire signifier un système d'objets ou un système discursif comme celui de la Mode implique déjà l'introduction d'un choix, d'un parti-pris. En d'autres mots, la sémantisation des usages est en soi un acte connotatif. L'analyse de ce qui se donne comme le plan dénotatif en sémiologie ne doit pas perdre de vue ce fait. C'est dans cette perspective qu'il faut lire la déclaration contenue dans S/Z: "la dénotation (...), n'est finalement que la dernière des connotations"<sup>269</sup>, autrement dit, le sens énoncé est déjà un sens choisi.

Avoir cru au métalangage en ce sens, c'est avoir cru que la dénotation sémiologique fondait le sens d'une façon transparente, c'est avoir cru que le code pseudo-réel était tout près du réel qu'il traduisait. Mais, on l'a vu, cette croyance s'est révélée fausse pour Barthes puisque son analyse a montré que ce qu'il appelait le niveau dénoté était en fait un jeu intransitif de langage, un jeu sémantique. En élaborant cette analyse, Barthes a modifié le sens linguistique du terme de dénotation.

Aussi la critique qu'il fait de la linguistique dans *S/Z* relève-t-elle du procès d'intention. Lorsqu'il dit:

"Si nous fondons la dénotation en vérité, en objectivité, en loi, c'est parce que nous sommes encore soumis au prestige de la linguistique, qui, jusqu'à ce jour, a réduit le langage à la phrase et à ses composants lexicaux et syntaxiques; or l'enjeu de cette hiérarchie est sérieux: c'est retourner à la fermeture du discours occidental (scientifique, critique ou philosophique), à son organisation centrée, que de disposer tous les sens d'un texte autour du foyer de la dénotation (le foyer, centre, gardien, refuge, lumière de la vérité)." 270

C'est là rendre les ambitions de la linguistique plus démesurées qu'elles ne le sont; par ailleurs, il ne faut pas oublier que la dénotation en linguistique est définie de façon contractuelle par la masse des usagers et que la notion de valeur a dans cette discipline une place déterminante et un statut qui n'est pas le même que dans la sémiologie barthésienne.

Une autre façon d'interpréter cette "naïveté" de croire au métalangage consiste en ceci: l'élaboration de la théorie a toujours joué une partie de sa validité sur l'intégrité de l'analyste, ce concepteur d'un nouveau métalangage, objectif et engagé à la fois, disait Barthes.

Au terme de l'analyse, il reste certes une partie valide de ce métalangage, mais il est tout entier repris dans une spirale historique sans fin et, dans cette perspective infinie, l'analyse structurale apparaît comme un grain de poussière, le témoignage, la trace, de l'imaginaire d'une époque. La naïveté, c'est alors non seulement de sous-estimer la part d'engagement de l'analyste (Barthes ne succombe pas à cette tentation), mais surtout de donner à l'objectivité ou plutôt à la validité un statut de pérennité.

## 2.2. Ebranler le signe.

Ce recul critique, amené jusqu'à une dimension cosmique et métaphysique devient source d'angoisse pour Barthes. La vanité des prétentions scientifiques, doublée des efforts que la science exige pour produire des résultats somme toute plutôt minces<sup>271</sup>, l'amène à se désintéresser de la sémiologie, pourtant utile, et à s'investir tout entier dans l'esthétique.

Après DZ, Barthes avait quelque peu mis en veilleu-

se ses travaux sur la littérature. En 1966, il publie "Introduction à l'analyse structurale des récits"<sup>272</sup>. Cet essai est largement influencé par les théories de Propp (fonctions du récit), de Greimas (théorie des actions du récit), et de Todorov (structure narrative). Barthes part du constat que la linguistique s'arrête à la phrase et ne peut rendre compte de la structure narrative. Il propose alors de concevoir l'analyse du récit comme co-extensive à la linguistique et de considérer le récit comme une "grande phrase".

Nous n'insisterons pas sur cette analyse qui relève pourtant de plein droit de la sémiologie, puisque nous avons préféré restreindre au minimum l'étude de l'objet proprement littéraire.

Dans "L'effet de réel"<sup>273</sup>, deux ans plus tard, Barthes revient sur la pertinence de ce style d'analyse. Il existe, dit-il, dans le texte,

"des notations que l'analyse structurale (...), laisse pour compte, soit que l'on rejette de l'inventaire (...) tous les détails superflus (...), soit que l'on traite de ces mêmes détails (...) comme des "remplissages" (...) affectés d'une valeur fonctionnelle indirecte (...).

Il semble pourtant que, si l'analyse se veut exhaustive (et de quelle valeur pourrait bien être une méthode qui ne rendrait pas compte de l'intégralité de son objet i.e., en l'occurrence, de toute la surface du tissu narratif?), (...), elle doit fatalement rencontrer des notations qu'aucune fonction (même la plus indirecte qui soit) ne permet de justifier: ces notations sont scandaleuses (du point de vue de la structure, ou, ce qui est encore plus inquiétant, elles semblent accordées à une sorte de lux de la narration, prodigue au point de dispenser des détails "inutiles" et d'élever ainsi par endroits le coût de l'information narrative."<sup>274</sup>

Or, ces notations que l'on peut éliminer de la structure descriptive (dénotative, "reviennent" à titre de connotations esthétiques: les détails infimes, insignifiants d'une description réaliste viennent précisément connoter le réalisme.

Dans "Proust et les noms"<sup>275</sup> il va encore plus loin: les noms propres, dans l'oeuvre de Proust sont, dit-il, hypersémantisés et leur analyse est à elle seule une façon de rendre compte de l'oeuvre proustienne. Ces noms vont chercher la motivation de leur signifié dans la phonétique symbolique et dans des modèles culturels (comme la "francité", les régionalismes, les classes sociales). Écoutons sa conclusion, clairement platonicienne:

"Ce réalisme (au sens scolastique du terme), qui veut que les noms soient le "reflet" des idées, a pris chez Proust une forme radicale, mais on peut se demander s'il n'est pas plus ou moins consciemment présent dans tout acte d'écriture et s'il est vraiment possible d'être écrivain sans croire, d'une certaine manière, au rapport naturel des noms et des essences: la fonction poétique, au sens le plus large du terme, se définirait ainsi par une conscience cratyléenne des signes et l'écrivain serait le récitant de ce grand mythe séculaire qui veut que le langage imite les idées et que, contrairement aux précisions de la science linguistique, les signes soient motivés."<sup>276</sup>

A lire ce texte, qui témoigne d'un retour à une conception très classique de l'esthétique, on pourrait croire que Barthes est sur le point de succomber à l'"ancienne critique". Mais ce serait là sous-estimer ses capacités de novateur.

Le fait que l'analyse structurale soit inapte à rendre compte du genre de notations qu'il souhaite voir analysées dans des deux derniers textes, amène Barthes à prendre ses distances vis-à-vis d'elle et à proposer un nouveau domaine d'analyse: la textualité.

"L'analyse structurale cherche à établir un modèle narratif (...) l'analyse textuelle (...) visé à produire une structuration mobile du texte (structuration qui se déplace de lecteur en lecteur tout le long de l'Histoire); il s'agit de rester dans le volume signifiant de l'oeuvre, dans sa signifiante. L'analyse textuelle ne cherche pas à savoir par quoi le texte est déterminé (rassemblé comme terme d'une causalité), mais plutôt comment il éclate et se disperse."277

Nous avons déjà dit que ce concept de textualité visait à faire du lecteur non pas un critique au sens traditionnel, i.e. quelqu'un qui, de l'extérieur observe, découpe, commente, mais plutôt un nouvel écrivain qui pénètre le texte, s'en imprègne, le traverse et produit une écriture (une parmi d'autres possibles) qui est à la fois un souvenir, une exploration et un investissement. La textualité invite à "passer de l'autre côté du miroir", à entrer dans un monde textuel étrange où les frontières inter-subjectives s'altèrent, non pas jusqu'à se confondre, mais jusqu'à former une sorte de "fondu"; dans un monde où, comme dans celui d'Alice au pays des merveilles, les objets se distendent et se compriment tour à tour (la "lexie", nouvelle unité discursive traduit bien cet étrange phénomène).



Dans cette exploration, la connotation, désormais confondue avec la dénotation, ne donne plus lieu à une suspicion sémiologique; elle est "la voie d'accès à la polysémie du texte classique"<sup>278</sup>.

"Qu'est-ce donc qu'une connotation?", se demande Barthes dans S/Z:

"Définitionnellement, c'est une détermination, une relation, une anaphore, un trait qui a le pouvoir de se rapporter à des mentions antérieures, ultérieures ou extérieures, à d'autres lieux du texte (ou d'un autre texte): il ne faut restreindre en rien cette relation, qui peut être nommée diversement (fonction ou indice, par exemple), sauf seulement à ne pas confondre la connotation et l'association d'idées: celle-ci renvoie au système d'un sujet; celle-là est une corrélation immanente au texte, aux textes; ou encore, si l'on veut, c'est une association opérée par le texte-sujet à l'intérieur de son propre système. Topiquement, les connotations sont des sens qui ne sont ni dans le dictionnaire, ni dans la grammaire de la langue dont est écrit un texte (c'est là, bien entendu, une définition précaire: le dictionnaire peut s'agrandir, la grammaire peut se modifier). Analytiquement, la connotation se détermine à travers deux espaces: un espace séquentiel, suite d'ordre, espace soumis à la successivité des phrases, le long desquelles le sens prolifère par marcottage, et un espace agglomératif, certains lieux du texte corrélanç d'autres sens extérieurs au texte matériel et formant avec eux des sortes de nébuleuses de signifiés. Topologiquement, la connotation assure une dissémination (limitée) des sens, répandue comme une poussière d'or sur la surface apparente du texte (le sens est d'or). Sémiologiquement, toute connotation est le départ d'un code (qui ne sera jamais reconstitué), l'articulation d'une voix qui est tissée dans le texte. Dynamiquement, c'est une subjugation à laquelle le texte est soumis, c'est la possibilité de cette subjugation (le sens est une force). Historiquement, en induisant des sens apparemment repérables (même s'ils ne sont pas lexicaux), la connotation fonde une Littérature (datée) du Signifié. Fonctionnellement, la connotation, engendrant par principe le double sens, altère la pureté de la communication: c'est un "bruit",

volontaire, soigneusement élaboré, introduit dans le dialogue fictif de l'auteur et du lecteur, bref une contre-communication (la Littérature est une cacographie intentionnelle)."279

Barthes renonce à reconstituer le code des connotations, utopique, qui renvoie ultimement au sujet énonciateur. La théorie du texte, à l'inverse de la sémiologie, part du détail ou plutôt elle cherche à découper le texte en fonction d'une exhaustivité (une parmi d'autres possibles) indifférente à une quelconque structure à rendement économique.

"Analyse progressive portant sur un texte unique", la lecture vise "au loin, non une structure de normes et d'écarts, une Loi narrative ou poétique mais une perspective (de bribes de voix venues d'autres textes, d'autres codes), dont cependant le point de fuite est sans cesse reporté, mystérieusement ouvert (...)" . Procéder à ce pas à pas du texte, "c'est reprendre l'analyse structurale du récit là où elle s'est jusqu'à présent arrêtée: aux grandes structures"280.

Pour procéder à cette lecture,

"Nous allons découper le texte (...) en lexies. Une lexie est évidemment un signifiant textuel; mais comme notre but n'est pas ici d'observer des signifiants (notre travail n'est pas stylistique), mais des sens, le découpage n'a pas à être fondé théoriquement (étant dans le discours, et non dans la langue, nous ne devons pas nous attendre à ce qu'il y ait une homologie facile à percevoir entre le signifiant et le signifié; nous ne savons pas comment l'un correspond à l'autre, et par conséquent, nous devons accepter de découper le signifiant sans être guidé par le découpage sous-jacent du signifié). En somme le morcellement du texte narratif en lexies est purement empirique, dicté par un souci de commodité: la lexie est

un produit arbitraire, c'est simplement un segment à l'intérieur duquel on observe la répartition des sens (...)"<sup>281</sup>

La dimension d'une lexie - parfois composée de quelques mots, d'autres fois de quelques phrases - de même que le nombre des lexies pour un texte dépend "de la densité des connotations"<sup>282</sup>.

Il faut croire que la nouvelle de Balzac analysée dans S/Z a une forte densité connotative puisque "Sarrazine" (la nouvelle dont il est question) comporte trente et une pages que Barthes découpe en cinq cents-soixante et une lexies qu'il analyse en deux cents pages!

Nous n'irons pas plus loin puisque ces quelques notes sur le projet de l'analyse textuelle suffisent à montrer l'éloignement final de la notion de connotation par rapport à la critique idéologique.

Écoutons Barthes une dernière fois:

"La science du signifiant ne peut que se déplacer et s'arrêter (provisoirement) plus loin: non plus à la dissociation(analytique) du signe, mais à sa vacillation même: ce ne sont plus les mythes qu'il faut démasquer (la doxa s'en charge), c'est le signe lui-même qu'il faut ébranler: non pas révéler le sens (latent) d'un énoncé, d'un trait, d'un récit, mais fissurer la représentation même du sens; non pas changer ou purifier les symboles, mais contester le symbolique lui-même."<sup>283</sup>

## Notes du Chapitre II.

1. Cf. S/Z: "Contre la connotation...pour la connotation tout de même.", pp.13-14.
2. Bloomfield, Léonard, Le langage, Paris, Payot, 1970, (1ère éd.: Holt, Rinehart et Winston, New-York, 1933), p.144. C'est aussi la position de Mounin.
3. Position de Hjelmslev et de Barthes, du moins, chez ce dernier, pendant ce que nous appelons sa "période sémiologique".
4. Kerbrat-Orecchioni, Catherine, La connotation, Presses Universitaires de Lyon, 1977, p.227.
5. Chez Barthes, au sens où la connotation est définie comme "un état culturel du langage" ("Réponses", p.95). On peut interpréter M ainsi, tout comme Barthes le fait lui-même d'ailleurs.
6. Molino, Jean, "La connotation", La linguistique, PUF, Paris, vol.1, no.7, 1971, p.6.
7. P.12.
8. Arnauld et Lancelot, Grammaire générale et raisonnée, Paris, Republication Paulet, 1969, cité par Molino, "La connotation", p.6.
9. Arnauld et Lancelot, Grammaire générale et raisonnée, Paris, Republication Paulet, 1969, cité par Molino, "La connotation", p.6. Dans la Logique dite de Port-Royal (Paris, PUF, 1965), on retrouve le même type d'affirmation: "Les noms qui signifient les choses comme modifiées, marquant premièrement & directement la chose quoique plus confusément; l'indirectement le mode quoique plus distinctement, sont appelés adjectifs, ou connotatifs, comme rond, dur, juste, prudent." (p.47) C'est nous qui soulignons.
10. Pour tirer cette conclusion, Molino s'inspire d'une lecture faite par Maritain (in Petite logique, Paris, P. Tequi, 1966, p.46) du Traité de logique de E. Goblots (Paris, 1925). Il nous semble que cette interprétation est téméraire.
11. Mounin, Georges, Problèmes théoriques de la traduction, Paris, Gallimard, 1963, p.144. C'est l'auteur qui souligne.

12. Goblot, pp.105 et ss., cité par Molino, "La connotation", p.8.
13. "La connotation", p.8.
14. Mounin dit à ce sujet que la problématique de la dénotation, telle que l'envisagent les logiciens "n'a pas de raison d'être en linguistique" (Problèmes théoriques de la traduction, p.151).
15. Russell, Bertrand, "De la dénotation", traduction de Philippe Devaux, L'âge de la science, vol.111, no.3, p.175. Le texte de Russell, "On denoting" est paru originellement dans Mind, XIV, 1905, pp.479-493.
16. Frege, Gotlob, "Sens et dénotation", Ecrits logiques et philosophiques, traduction de Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, p.111. Le texte original de Frege a été publié dans le Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik, 100, 1892.
17. Ducrot, O., "Référence", Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, p.321.
18. Ce qu'il fait dans "De la dénotation".
19. Russell, p.172.
20. Ibid., p.173.
21. Molino, "La connotation", p.9.
22. Molino, "La connotation", p.9, et Kerbrat-Orecchioni, p.11.
23. Voir note 2 pour la référence de cet ouvrage.
24. Bloomfield, p.144.
25. Ibid...
26. Ibid...
27. Ibid., pp.145-149.
28. Ibid., p.147.
29. Ibid., pp.147,144.
30. Prieto, Luis, Pertinence et pratique, Paris, éd. de Minuit, 1975, p.12.

31. Martinet, André, "Connotations, poésie et culture", To Honour Roman Jakobson, T.11, La Haye-Paris, Mouton, 1967, p.1290.
32. Saussure, pp.30-31.
33. Martinet, p.1291.
34. Jakobson, p.214, ibid. pour le schéma.
35. Jakobson, p.220.
36. Ibid... C'est l'auteur qui souligne.
37. Mounin, Georges, La communication poétique, Paris, Gallimard, 1969, p.25. C'est presque textuellement la définition du style dans DZ.
38. Ibid.., pp.26-27.
39. Jodelet, F., "L'association verbale", Traité de psychologie expérimentale, T.VIII, PUF, 1965, p.124, cité par Molino, "La connotation", p.22. Molino ne dit pas si le souligné est de lui ou de l'auteur.
40. Molino, "La connotation", p.22, et Kerbrat-Orecchioni, p.122.
41. Molino, ibid...
42. Mounin, Problèmes théoriques de la traduction, p.164.
43. Ibid.., pp.163-164.
44. Selon Mounin, ibid.., pp.147,149.
45. Gary-Prieur, Marie-Noelle, "La notion de connotation(s)", Littérature, no.4, déc.1971, p.100.
46. Ibid.., p.99. C'est Martinet et Mounin relus "façon Tel quel".
47. Mounin, Problèmes théoriques de la traduction, p.160.
48. qui par ailleurs tient grief à Hjelmslev de l'utiliser dans la sienne. Cf. Mounin, Introduction à la sémiologie, pp.100-102.
49. Hjelmslev, Louis, Prolégomènes à une théorie du langage, Paris, éd. de Minuit, 1968, 227p. Publié en danois en

49. 1943, la première traduction américaine parue en 1953, en bonne partie à l'instigation de Martinet. C'est assez tardivement que Hjelmslev sera connu en France; c'est pourquoi cette apparente trahison chronologique en est à peine une.
50. Hjelmslev, Louis, "Pour une sémantique structurale", Essais linguistiques, Paris, éd. de Minuit, 1971, p.109.
51. Prolégomènes, p.21.
52. Ibid., p.18. C'est l'auteur qui souligne.
53. Ibid., p.72.
54. Ibid., p.74.
55. Ibid.
56. Ibid., p.81. C'est l'auteur qui souligne.
57. Ibid., p.83.
58. Ibid., p.108.
59. Ibid., p.156. C'est l'auteur qui souligne.
60. Ibid., p.151.
61. C'est en ce sens à tout le moins que Barthes extrapole à partir de Hjelmslev...
62. Prolégomènes, p.155. C'est l'auteur qui souligne.
63. Ibid., pp.156-157.
64. Ibid., p.159.
65. Ibid., p.162.
66. Sans cependant aller comme lui jusqu'aux anathèmes les plus virulents ("obs~~s~~ession de l'isomorphisme", "obnu-bilé par son postulat", "aberration effarante"), Cf. Introduction à la sémiologie, pp.96-98.
67. Ibid., pp.100,102. C'est l'auteur qui souligne.
68. Kerbrat-Orecchioni, p.75. Ce point de vue rejoint celui de Mounin (qui ajoutait que ce type de renseignement n'était pas très intéressant). Hjelmslev admettait qu'il y avait là un parti-pris épistémologique, mais considé-

68. rait malgré tout cela sa théorie comme légitime au sens où elle se présentait comme une hypothèse.
69. Kerbrat-Orécchioni, p.81.
70. Ibid., p.85.
71. Op.cit., cf. note 51.
72. Ibid., p.118.
73. Eco, Umberto, La structure absente. Introduction à la sémiotique, Paris, Mercure de France, 1972, p.87.
74. Ibid., p.92.
75. Eco, Umberto, "Forme et communication", Revue internationale de philosophie, no.21, 1967, p.235.
76. La structure absente, p.56.
77. Ibid.
78. P.92. Les autres formes sont: la connotation comme signifié définitionnel, les composantes sémantiques autres que les sèmes proprement dits, les connotations par hypéronymie, hyponymie, antonymie, les connotations par traduction en un autre système sémiotique et les connotations par artifice rhétorique comme la métaphore.
79. Ibid., p.163.
80. Cf. ES, p.165 et S/Z, p.16.
81. La structure absente, p.91.
82. Prieto, Luis, Etudes de linguistique et<sup>u</sup> sémiologie générales, Genève-Paris, Librairie Droz, 1975, p.188.
83. Prieto, Pertinence et pratique, p.67.
84. P.177.
85. Ibid., p.102.
86. Pertinence et pratique, p.68. C'est l'auteur qui souligne.
87. Greimas, A.J., Du sens. Essais sémiotiques, Seuil, Paris, 1970, p.95.



88. Voir par exemple DZ, pp.5-6, et "Réponses", p.98.
89. "Le message photographique" (MP), Communication 1, 1961, pp.127-138, et "Rhétorique de l'image" (RI), Communication 4, 1964, pp.40-51.
90. Molino, "La connotation", p.24.
91. DZ, p.5.
92. DZ, p.5.
93. DZ, pp.21-22.
94. "Les notions de style et écriture sont des notions sur lesquelles j'ai, je dois dire, beaucoup varié, et varié même jusqu'à la contradiction.", R.B., Prétexte: Roland Barthes, Colloque de Cerisy, Paris, Union générale d'éditions, Coll.10-18, 1978, p.415.
95. Barthes, "Réponses", p.96. C'est l'auteur qui souligne.
96. Mallac, Guy de, et Eberbach, Margarete, Barthes, Paris, éd. Universitaires, Coll. "Psychothèque", 1971, p.29.
97. Ibid., p.13. Voir à ce sujet Ch.I,C,3, infra..
98. M, p.212, note 7.
99. Lavers, Annette, "En traduisant Barthes", Tel Quel, 47, p.120. C'est l'auteur qui souligne.
100. Aux éventuels lecteurs journalistes, nos excuses pour cette définition trop alerte de leur pratique qui la réduit au sensationnalisme.
101. P.39.
102. Ibid., p.29.
103. Selon Barthes lui-même: Prétexte: Roland Barthes, p.409.
104. Dans RBRB, il classe M avec DZ sous l'étiquette "mythologie sociale", alors que ES et SM figurent à la rubrique "sémiologie". Cf. infra., Ch.I,B, tableau de la p.12.
105. Kerbrat-Orecchioni, p.213.
106. M, p.196.

107. M, p.195. C'est l'auteur qui souligne.
108. M, p.194.
109. M, p.199.
110. M, p.259.
111. M, p.200.
112. Rappelons que Barthes entend le modèle de la langue comme étant le modèle de tout mode de signification.
113. "Le signe peut être relativement motivé" par ses rapports syntagmatiques et ses rapports associatifs. Saussure, pp.181-182. C'est l'auteur qui souligne.
114. M, p.211. C'est l'auteur qui souligne.
115. Pour Jakobson au contraire, le métalangage "joue aussi un rôle important dans le langage de tous les jours. (...) Chaque fois que le destinataire et/ou le destinataire jugent nécessaire de vérifier s'ils utilisent bien le même code (...) /il y a/ fonction métalinguistique (...). Tout procès d'apprentissage du langage, en particulier l'acquisition par l'enfant de la langue maternelle, a abondamment recours à de semblables opérations métalinguistiques (...)", Jakobson, pp.217-218.
116. M, p.200. C'est l'auteur qui souligne.
117. Mounin, Introduction à la sémiologie, p.193.
118. Cf. infra. p.148.
119. Ch.I,C,2, pp.50-58.
120. M, p.203.
121. M, p.203.
122. M, p.204.
123. M, p.204.
124. M, p.204.
125. M, p.204. C'est nous qui soulignons.
126. M, p.207. C'est l'auteur qui souligne.

127. M, p.208.
128. M, p.205.
129. M, p.205.
130. M, p.200.
131. M, p.212.
132. M, p.212.
133. M, p.212.
134. Le terme de "connotateur" est introduit dans RI.
135. M, p.238.
136. M, p.241.
137. M, p.195.
138. Voir note 89 pour avoir la référence complète de ces deux articles.
139. MP, p.134.
140. MP, p.127.
141. Gisèle Freund, dans son essai Photographie et société, Paris, Seuil, Coll. Point, 1974, montre que la photo est au contraire un message apte à recevoir plusieurs codes et même des codes contradictoires.
142. A ne pas confondre avec le terme de syntagme que l'on retrouve dans des analyses ultérieures pour désigner un aspect de l'organisation interne du message.
143. On lira avec intérêt, à ce sujet, l'essai de Gisèle Freund, cf. note 141.
144. RI, p.40.
145. RI, p.43.
146. RI, p.42.
147. On se souvient que pour Hjelmslev, ce terme de connotateur désigne le plan du contenu des langages de connotation. Voir p.100, *infra*

148. RI, p.49
149. RI, pp49-50. C'est l'auteur qui souligne.
150. RI, p.49.
151. RI., p.47.
152. RI, p.50. C'est l'auteur qui souligne.
153. RI, p.49.
154. Gaillard, pp.20-21.
155. Mounin, Introduction à la sémiologie, p.196.
156. ES, Introduction, p.82.
157. ES, p.82.
158. ES, p.79.
159. ES, p.79.
160. ES, pp.80-81.
161. ES, p.81. C'est l'auteur qui souligne.
162. ES, p.81. C'est l'auteur qui souligne.
163. ES, p.81.
164. Cette accusation a été portée par Derrida dans De la Grammatologie, nous dit Marc Buffat, "Le simulacre", Tel Quel, 47, p.110, note 1.
165. Ibid.
166. Voir à ce propos son article "La sémiologie de Roland Barthes", Introduction à la sémiologie, pp.189-199. Nous avons déjà mentionné précédemment certaines de ces critiques. Sur ce plan, selon lui, Barthes a été "victime" de la "mauvaise influence" de Hjelmslev.
167. Voir Ch,II,A à ce sujet.
168. ES, p.105. C'est nous qui soulignons le mot "support".
169. ES, p.105.

170. ES, p.101.
171. ES, p.113.
172. ES, p.113. C'est l'auteur qui souligne.
173. ES, p.114.
174. ES, p.114.
175. Le concept d'isologie n'est pas très clairement défini dans ES: "on pourrait donner le nom d'isologie au phénomène par lequel la langue "colle" d'une façon indiscernable et indissociable ses signifiants et ses signifiés, de façon à réserver le cas des systèmes non-isologues (systèmes fatalement complexes), où le signifié peut être simplement juxtaposé à son signifiant." (PP. 115-116) Le terme de "langue" étant employé pour désigner tout modèle sémiologique, il est parfois difficile de voir si le terme d'isologie s'applique exclusivement aux systèmes d'objets immédiatement signifiants ou s'il peut également concerner les systèmes discursifs dans lesquels les signifiés sémiologiques sont implicites ou latents. Il semble que la seconde hypothèse soit la plus plausible. Par ailleurs, il semble clair que le terme de "non-isologique" ne peut s'appliquer qu'au niveau discursif.
176. ES, p.116.
177. ES, p.119.
178. C'est du moins ce qu'il fera dans SM qui est son "chant du cygne" sémiologique. Il nous semble difficile de croire que l'étude de systèmes entièrement "isologiques" pourrait être un objet de la sémiologie dans la perspective barthésienne.
179. Cette très intéressante étude: "Deux aspects du langage et deux types d'aphasie" se retrouve dans les Essais de linguistique générale, pp.43-67.
180. "L'imagination du signe", EC, pp.206-212. Les trois types de relations qu'entretient le signe renvoient, par un élargissement, à trois types différents de conscience ou d'activité créatrice. La première relation interne au signe, entre signifiant et signifié, renvoie à une conscience symbolique; cette conscience symbolique refuse de considérer l'aspect formel du signe: c'est le signifié qui l'intéresse. Ce type de conscience est aujourd'hui passablement effrité. Le second type de relation, cette fois externe au signe, c'est la relation paradigmatique.

180. Elle définit une imagination "formelle", "structurale". S'attardant aux variations de quelques éléments, cette forme de conscience s'illustre bien par le rêve et au plan esthétique par des oeuvres jouant sur la commutation comme les romans de Robbe-Grillet. Les relations syntagmatiques, quant à elles, définissent une imagination "fonctionnelle" qui renvoie aux oeuvres dont l'agencement même constitue le sens, comme la musique sérielle.
181. ES, p.134.
182. ES, pp.134-135.
183. ES, p.140.
184. "Le sémiologue disposera ici le plus souvent d'institutions-relais ou métalangages qui lui fourniront les signifiés dont il a besoin pour commuter: l'article gastronomique ou le journal de Mode(...)", pp.139-140. Barthes tente de façon peu convaincante de limiter l'arbitrarité de la nomination des signifiés.
185. "Pour parler grossièrement, dans l'opposition de le et de la, l est bien un élément commun (positif), mais dans le/ce, il devient un élément différentiel(...).", ES, p.146. C'est l'auteur qui souligne.
186. SM, CH.II, II. Pour plus de détails sur ce tableau, voir ES, PP.149-155.
187. ES, p.159.
188. Hjelmslev dénie ces appellations de "variantes combinatoires" et de "variantes libres" et il utilise le terme de "variété" dans un autre sens. Le terme générique est pour lui celui de "variante"; il appelle "variations" les variantes libres et "variétés" les variantes liées. Pour lui, l'appellation de "variante" est universelle et vaut pour les fonctifs en général.
189. ES, pp.163-164. C'est l'auteur qui souligne.
190. ES, p.165.
191. ES, p.165.
192. ES, p.165. C'est l'auteur qui souligne.
193. ES, p.166.

194. ES, p.166.
195. Dans les systèmes d'objets le signifiant du "métalangage" est exactement le signe du système "réel" et son signifié est défini de l'extérieur, ce qui fait que ce schéma est inadéquat pour représenter ce cas.
196. "Réponses", p.90.
197. Ibid., p.97.
198. Ibid., p.99. Le souligné est de l'auteur.
199. SM, p.8.
200. SM, p.9.
201. SM, p.8.
202. SM, p.9.
203. Le vêtement réel est "une structure qui se constitue au niveau de la matière et de ses transformations, non de ses représentations ou de ses significations; l'ethnologie pourrait fournir ici des modèles structuraux, relativement simples.", SM, p.15.
204. "(...) sans s'interdire de puiser quelquefois dans d'autres publications (notamment Vogue et l'Echo de la Mode) et dans les pages hebdomadaires que certains quotidiens consacrent à la Mode.", SM, p.21.
205. SM, p.22.
206. Ces fonctions sont évidemment à rapprocher des connotations perceptives, cognitives et idéologiques définies dans MP, et des fonctions d'ancrage et de relais définies dans RI.
207. Tous les énoncés de Mode donnés en exemple sont tirés de SM. Pour la suite du texte, nous nous abstiendrons d'en donner la référence.
208. Modifiant la définition hjelmslévienne du métalangage, Barthes utilise ici le terme de dénotation dans un sens que ne dénierait sans doute pas Hjelmslev au point de vue formel, mais qui n'est pas usuel chez lui.
209. SM, pp47,49.

210. SM, p.47.
211. SM, p.48.
212. SM, p.48.
213. SM, p. 49.
214. "On a dit qu'il y avait en principe, autonomie du code vestimentaire écrit et du code vestimentaire réel. Cependant, si le système terminologique vise le code réel, ce code n'est jamais accompli hors des mots qui le "traduisent"; son autonomie est insuffisante pour obliger à un déchiffrement original, nécessairement différent du déchiffrement (purement linguistique) de la langue; elle est insuffisante pour que l'on puisse espérer travailler sur une équivalence du monde et du vêtement entièrement séparée de la langue." SM, p.56.
215. A ces deux relations fondamentales s'en greffent ultérieurement d'autres, celles qui articulent les paradigmes (au niveau du syntagme du signifié ne s'ajoute que la disjonction inclusive qui équivaut à une neutralisation du signifiant).
216. Pp.69-229.
217. SM, p.69.
218. Barthes avait déjà signalé dans ES que les systèmes sémiologiques, contrairement au système linguistique doublement articulé, comportaient seulement des unités significatives composées d'une part stable (le support) et d'une partie variable.
219. Les objets et les supports, bien qu'ayant une fonction différente dans la matrice renvoient au lexique le plus usuel du vêtement. C'est l'organisation des variants qui, pour cette raison, portera surtout le sens: objets et supports sont liés à la technologie alors que les variants "décoratifs" permettent d'instituer le Monde imaginaire de la Mode, un "jeu de Mode" qui draine dans le sillage des variants objets et supports. Les lettres O,S,V, seront désormais utilisées comme symboles de ces trois termes.
220. SM, p.96.
221. SM, p.102. Les soulignés sont de l'auteur.
222. Ce type de variant peut voir sa forme originelle modifiée par l'ajout d'un terme neutre et d'un terme complexe (ex.: variant de relief (p. 135): à l'opposition "saillant/creux", s'ajoutent les termes de "lisse" (neutre) et de "cabossé" (mixte ou complexe)).
223. Entendu ici au sens restreint du plan des paradigmes: Barthes, à la note 1 de la p.169, distingue pour la première fois de façon claire entre les deux sens de ce terme (l'autre sens désignant à la fois le plan paradigmatique et le plan syntagmatique: "un ensemble d'unités, de fonctions et de contraintes").



224. Ce classement s'inspire de celui de Cantineau.
225. Comme l'archi-phonème en linguistique résulte d'une neutralisation de deux phonèmes habituellement distinctifs.
226. SM, p.176.
227. On retrouve à la fin de SM (pp.307-312) un index alphabétique des genres et un des variants ainsi qu'une liste complète (alphabétique également) des termes de Mode avec, pour chacun de ces termes, le ou les renvoi(s) aux groupes auxquels ils appartiennent.
228. SM, p.187. C'est nous qui soulignons. Ces règles sont médiatisées par le fashion-group.
229. SM, p.188.
230. On peut concevoir un lexique "structural" comportant pour chacun des termes ses associations possibles et exclues. On peut également classer les genres en fonction d'un seul variant et inversement etc. En fait, on peut constituer pour chacun des termes une sorte de fiche signalétique complète pour une synchronie donnée.
231. Voilà enfin résolue l'ambiguïté qu'il y avait dans ES concernant ce terme. Remarquons que les énoncés isologues ne peuvent être traités ici que parce qu'ils sont définis par rapport aux énoncés non-isologiques et, aussi parce que ces énoncés n'ont qu'un seul signifié articulé en deux variations (à-la-Mode/démodé). Il n'est donc plus question, comme dans les ES de ramener le classement des signifiés de ces systèmes au "classement de la langue".
232. C'est là, à notre avis, un euphémisme.
233. SM p.198, Note 2. Les soulignés sont de l'auteur.
234. SM, p.202.
235. SM, p.207.
236. "Le passage de l'arbitraire à la tyrannie<sup>y</sup> se fait lorsqu'à l'unilatéralité de la décision vient s'ajouter le renfort d'une sanction intentionnelle, en l'occurrence d'une sanction morale(...)", Burgelin, p.10 et Barthes: "Il y a des erreurs de langage et des fautes de Mode.", SM, p.220. C'est l'auteur qui souligne.

- 237. SM, p.220.
- 238. SM, p.280.
- 239. SM, p.287.
- 240. SM, Avant-propos, p.10.
- 241. Burgelin, p.15.
- 242. SM, p.47.
- 243. SM, p.229, note 2.
- 244. Malgré les ardents et répétés souhaits de Barthes, et malgré ses propres tentatives (infructueuses) signalées au début de cette partie. Cette stylistique peut-elle exister? Pour l'instant le plus instructif et le plus économique serait sans doute d'examiner la Mode par l'autre bout de la lorgnette: du point de vue du fashion-group.
- 245. On se rappelle l'exemple de "petit" qui apparaît tantôt comme unité de dénotation, tantôt comme unité rhétorique.
- 246. Cela ne nous paraît pas sûr.
- 247. SM, p.233.
- 248. SM, p.236.
- 249. SM, p.236.
- 250. On aurait alors cette "socio-sémiologie" dont Barthes parlait dans "Réponses".
- 251. SM, p.246.
- 252. Le fortement dénotatif implique un fort jeu de variant. On peut penser ici au monologue de Clémence Desrochers, "La maudite robe" - toujours la même - mais modifiée à chaque année: longue/courte, avec manches/sans manches, avec une dentelle/classique, etc..
- 253. Nous ne parlerons que des ensembles A dans lesquels le signifié dénotatif est explicite.
- 254. SM ,p.249.

255. Ce niveau d'analyse est aussi hasardeux que l'était l'analyse des signifiés rhétoriques du signifiant: il est purement exploratoire et à la charge de l'analyse.
256. Plus un terme complexe: le sport, et un terme neutre: le "sans-projet".
257. SM, p.256.
258. SM, p.256.
259. SM, p. 257.
260. "Je suis une proie de fiction.  
Il m'arrive de me prendre pour un adjectif.  
J'ai grandi en adjectif.  
Belle, grosse, féminine, effrontée, charmante, maigri-  
chonne,  
Pas pire, brillante la petite."  
Nicole Brossard, La nef des sorcières, Montréal, éd.  
des Quinze, 1970, pp.73-74.
261. Au sens de M: renversement des conditions réelles qui va jusqu'à faire croire au confort de l'inconfortable.
262. SM, p.273.
263. SM, p.281.
264. SM, p.283. C'est l'auteur qui souligne.
265. Dans le cas contraire, il est angoissant. Le lecteur doit avoir l'impression de bien connaître les règles du jeu. C'est pourquoi il importe que celui-ci soit simple.
266. SM, p.287. C'est l'auteur qui souligne.
267. SM, p.287.
268. "Réponses", p.99.
269. S/Z, p.16. C'est l'auteur qui souligne.
270. S/Z, p.13.
271. N'oublions pas que pour Barthes la configuration totale de l'idéologie ne peut être obtenue que par la somme des systèmes sémiologiques qui la composent: "je croyais alors /au moment de SM/ que la théorie sémiologique une fois posée, il fallait construire des sémiotiques particulières(...).", "Réponses", p.99.

272. "Introduction à l'analyse structurale des récits",  
Communication no.8, 1906, pp.1-27.
273. "L'effet de réel", Communication no.11, 1908, pp.84-89.
274. "L'effet de réel", p.84. C'est l'auteur qui souligne.
275. "Proust et les noms", To Honour Roman Jakobson, T.1,  
pp.150-158.
276. Ibid., pp.157-158. Mounin aurait sans doute une crise  
d'apoplexie à lire ce texte!
277. "Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe", pp.29-30.  
C'est l'auteur qui souligne.
278. S/Z, p.14.
279. S/Z, pp.14-15. C'est l'auteur qui souligne.
280. S/Z, pp.18-19.
281. "Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe", pp.30-31.  
C'est l'auteur qui souligne.
282. S/Z, p.20.
283. "Changer l'objet lui-même", pp.613-614.

## CONCLUSION

Au terme de cette lecture de Barthes, qu'aurons-nous appris de l'idéologie par le biais de l'analyse du phénomène de la connotation? A la fois beaucoup et peu.

Quand Barthes parle de la connotation, on dirait que ce n'est que pour déplacer les frontières de ce terme au gré de ses préoccupations, préoccupations qui tiennent tantôt aux nécessités de la stratégie polémique, tantôt aux impératifs de l'interrogation théorique.

Quand il parle de l'idéologie - il aborde rarement ce terme de plein fouet -, il frôle sans cesse la catastrophe: il a à la fois les attitudes les plus stéréotypées vis-à-vis ce terme et les plus grandes audaces. L'idéologie est une sorte de fantôme: omniprésente, fuyante, obsédante - pour ne pas dire cyniquement ricanante. On se heurte parfois à elle comme à un mur et lorsqu'on croit lui toucher, elle s'évanouit, passe en quelque sorte sous la porte ou par le trou de la serrure. Lorsqu'elle devient trop incommode, elle est renvoyée, presque à la volée, à la sociologie. Elle est essentialisée, présumée, etc., etc.. En bref, quand Barthes parle de l'idéologie, il a tous les défauts ou presque.

Mais, revenons un peu en arrière et essayons de faire un rapide bilan du parcours barthésien concernant ces termes.

La connotation, selon les moments, a été définie comme une valeur axiologique parasitant les mots, comme une trace institutionnelle difficilement computable dans les procédés d'écriture, comme une signification latente ou implicite dans divers modes d'expression de la culture, comme le niveau rhétorique de systèmes sémiologiques et enfin, comme une corrélation textuelle.

Au fil de ces déplacements, Barthes a été, tour à tour, mais jamais orthodoxement, bloomfieldien, saussurien, hjelmslévien, freudien, bachelardien, lacanien, marxiste et telquellien.

Sa seule véritable heure de gloire "scientifique" a sans doute été l'analyse du code vestimentaire dans SM, qui a réussi à faire l'économie de la structure signifiante de ce code. C'est finalement quand il s'est en apparence le plus coupé de la question de l'idéologie qu'il l'a serrée de plus près. En effet, c'est à ce seul moment qu'il est arrivé à nommer des formes, des figures habitées par l'idéologie, en termes structuraux.

Mais pour arriver à ce résultat, Barthes a dû sa-

crifier en partie son champ d'investigation originel et se limiter à l'analyse discursive.

Barthes n'a jamais réussi à définir franchement l'idéologie - ou plutôt les formes qu'elle revêt -, puisqu'il n'a jamais réussi, ni à vraiment caractériser la forme des signifiés de connotation, ni à élaborer un système rhétorique ou une stylistique de l'écriture.

Par ailleurs, il a longtemps soutenu que "si une version sémiologique de l'idéologie a bien été esquissée, il aurait fallu et il faut encore la compléter par une théorie politique du phénomène petit-bourgeois"<sup>1</sup>.

Cette attitude de Barthes peut paraître curieuse, si on considère que l'analyse sémiologique structurale devrait se suffire à elle-même au plan théorique. Quoiqu'il en soit, ne disposant pas de cette théorie, la sémiologie, aussi longtemps qu'elle a voulu traiter des contenus connotatifs est demeurée bancalée: l'idéologie y est presque toujours restée un contenu présupposé qui, surgissant brutalement dans la signification, ne laissait comme empreinte qu'un trauma.

On peut dire que la sémiologie connotative a, en restreignant ses ambitions, fait la preuve d'un certain efficacité dans la découverte et l'articulation de mécanismes discursifs; elle a en tout cas reculé la frontière de l'a-

mateurisme critique. Comme le disent Guy de Mallac et Margaret Eberbach, avec SM, "nous avons (...) le Discours de la Méthode barthésien"<sup>2</sup>.

Il ne faudrait pas pour autant minimiser la portée des essais plus intuitifs de Barthes.

Bien que l'on puisse souvent questionner la façon dont Barthes accom<sup>5</sup>ode les principes de la linguistique, bien que l'on puisse souvent lui reprocher de ne pas évacuer toutes les présuppositions de sa théorisation, il n'en reste pas moins que sa réflexion, qui emprunte à de nombreuses sciences humaines, a produit malgré ses défauts une synthèse originale et certainement inspirante au plan de la critique sociale. Comme le dit Barthes:

"(...) Si c'est bien la linguistique qui a posé le cadre opératoire de la sémiologie, celle-ci ne s'est modifiée et approfondie que sous la lumière d'autres disciplines, d'autres pensées, d'autres exigences: l'ethnologie, la philosophie, le marxisme, la psychanalyse, la théorie de l'écriture et du texte (et encore est-il faux de "ramener" ces disciplines à la sémiologie, sous prétexte qu'on est "sémiologue": il y a une dislocation générale vers autre chose)."<sup>3</sup>

Dans cette perspective, la sémiologie barthésienne doit être lue comme un projet de recherche plutôt que comme une théorie.

Peut-être pourrions-nous dire que chez Barthes les imprécisions théoriques sont compensées par l'ampleur de la visée et par la vigilance critique. L'attitude étnique de



Barthes est à la fois source de problèmes (elle entache sa perception de l'idéologie qui prend souvent la figure du Mal déguisé en Bien) et garantie. Mais, on l'a vu, cette garantie est relative, c'est celle de l'instabilité: un discours qui bouge pour Barthes, un discours qui ne se fige pas, évite de devenir Doxa.

Enfin, comme le dit Annette Lavers:

"La thèse la plus constante et la plus célèbre de Barthes, la plus "gordienne" aussi, et qui consiste à ne traiter des phénomènes que comme nommés, dici-bles ou écrits, comme autant de langages, la thèse sémiologique, n'existe donc qu'en relation avec une thèse que l'on peut appeller poétique, ou peut-être, car cette Nature est supérieure à l'homme comme étant inépuisable et sans contradictions intimes, thèse utopique."<sup>4</sup>

C'est dans la mesure où on accepte de considérer comme instructif un discours rondé sur une telle esthétique que l'on pourra apprécier la sémiologie barthésienne.

Notes de la conclusion.

1. "Réponses", p.96. C'est l'auteur qui souligne.
2. Mallac et Eberbach, p. 78.
3. "Réponses", p.98. C'est l'auteur qui souligne.
4. Lavers, pp.117-118. C'est l'auteur qui souligne.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages de Barthes utilisés:

Le degré zéro de l'écriture, suivi de Eléments de sémiologie, Paris, Ed. Gonthier, coll. Médiations, 1971. Le degré zéro de l'écriture est d'abord paru au Seuil, coll. Pierres vives, 1953. Les "Eléments de sémiologie" ont d'abord paru dans Communications, no.4, 1964.

Mythologies, Paris, Seuil, coll. Points, 1970. Première édition: Seuil, coll. Pierres vives, 1957. L'édition de poche a été augmentée d'une nouvelle préface.

Sur Racine, Paris, Seuil, coll. Points, 1979. Première édition: Seuil, coll. Pierres vives, 1963.

Essais critiques, Paris, Seuil, coll. Tel Quel, 1971. Première édition: 1964. L'édition utilisée a été augmentée d'une nouvelle préface en 1971.

Critique et vérité, Paris, Seuil, coll. Tel Quel, 1960.

Système de la mode, Paris, Seuil, 1967.

S/Z, Paris, Seuil, coll. Points, 1970. Première édition: Seuil, coll. Tel Quel, 1970.

Plaisir du texte, Paris, Seuil, coll. Tel Quel, 1973.

Roland Barthes par Roland Barthes, Paris, Seuil, coll. Ecrivains de toujours, 1975.

Alors la Chine?, Paris, Christian Bourgeois, 1970.

Fragments d'un discours amoureux, Paris, Seuil, coll. Tel Quel, 1977..

Articles de Barthes utilisés:

"Le message photographique", Communication, no.1, 1961, pp.127-138.

"L'imagination du signe", d'abord paru en 1962 dans Arguments et repris dans Essais critiques, pp.206-212.

"Rhétorique de l'image", Communication, no.4, 1964, pp.40-51

"Introduction à l'analyse structurale des récits", Communication, no.8, 1966, pp.1-27.

"L'effet de réel", Communication, no.11, mars 1968, pp.84-89.

"L'ancienne rhétorique - Aide-mémoire", Communication, no.16, 1970, pp.172-223.

"Ecrivains, Intellectuels, Professeurs", Tel Quel, no.47, aut. 1971, pp.3-19.

"Changer l'objet lui-même", Esprit, no.402, 1971, pp.613-616.

"Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe", Sémiotique narrative et textuelle, Chabrol, Claude et al., Paris, Larousse, 1973, pp.29-54.

"Texte (théorie du)", Encyclopaedia Universalis, T.XV, pp.1013-1017.

"Proust et les noms", To Honour Roman Jakobson, T.I, La Haye-Paris, Mouton, 1977, pp. 150-158.

Entrevues:

"La théorie", interview par Otto Hahn, VH101, no.2, été 1970, pp.7-13.

"Réponses", Tel Quel, no.47, aut. 1971, pp.89-108.

"L'adjectif est le "dire" du désir", Gulliver, no.5, mars 1973, pp.32-34.

"Vingt mots-clé pour Roland Barthes", interview par Jean-Jacques Brochier, Magazine Littéraire, no.97, fév.1975, pp.28-37.

Entrevue avec Jacques Henric, Art Press International, no.4, mai-juin 1973, pp.8-9.

"Entretien avec Roland Barthes", Point, vol.2, no.4, juin 1978, pp.40-42.

Revue qui ont consacré un numéro spécial à Roland Barthes:

Tel Quel, no. 47, aut. 1971.

L'Arc, no.56, 1974.

Magazine Littéraire, no.97, fév. 1975.

On retrouvera des bibliographies élaborées de l'oeuvre de Barthes dans:

Tel Quel, no.47, pp.126-132.

Heath, Stephen, Vertige du déplacement, cf. bibliographie.

Autres auteurs:

Arnault et Lancelot, Grammaire générale et raisonnée, Paris, Republications Paulet, 1969.

Benveniste, Emile, Problèmes de linguistique générale, T.I, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1976. Première édition: Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1966.

Bloomfield, Léonard, Le langage, Paris, Payot, 1970. Première édition: Holt, Rinehart et Winston, New-York, 1933.

- Brossard, Nicole, La nef des sorcières, Montréal, éd. des Quinze, 1976.
- Buffat, Marc, "Le simulacre", Tel Quel, no.46, pp.108-115.
- Burgelin, Olivier, "Le double système de la Mode", Arc, no.56, 1974, pp.8-17.
- Burnier, Michel-Antoine et Rimbaud, Patrick, Le Roland Barthes sans peine, Paris, Balland, 1978.
- Calvet, Louis-Jean, Roland Barthes - un regard politique sur le signe, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1973.
- Marxisme et linguistique, Marx, Engels, Lafargue et Staline, précédé de Calvet, Louis-Jean, "Sous les pavés de Staline, la plage de Freud?", Paris, Payot, 1977.
- Derrida, Jacques, De la Grammatologie, Paris, Ed. de Minuit, 1967.
- Ducrot, O. et Todorov, T., Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972.
- Eco, Umberto, "Forme et communication", Revue internationale de philosophie, no.21, 1967, pp.231-251.
- Eco, Umberto, La structure absente. Introduction à la sémiotique, Paris, Mercure de France, 1972.
- Frege, Gottlob, "Sens et dénotation", Ecrits logiques et philosophiques, traduit de l'allemand par Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971. Première édition: in, Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik, 100, 1892.
- Freund, Gisèle, Photographie et société, Paris, Seuil, coll. Points, 1974.
- Gaillard, Françoise, "Roland Barthes "sémioclaste"?", Arc, no.56, 1974, pp.17-25.
- Gary-Prieur, Marie-Noëlle, "La notion de connotation(s)", Littérature, no.4, déc. 1971, pp.96-107.
- Goblot, Emile, Traité de logique, Paris, 1925, cité par Molino, "La connotation", p.8.
- Greimas, A.J. Du sens. Essais sémiotiques, Paris, Seuil, 1970.

- Heath, Stephen, Vertige du déplacement, lecture de Barthes, Paris, Fayard, 1974.
- Hjelmslev, Louis, Prolégomènes à une théorie du langage, Paris, Ed. de Minuit, 1968. Publié en danois en 1943; en américain en 1953.
- Hjelmslev, Louis, "Pour une sémantique structurale", Essais linguistiques, Paris, Ed. de Minuit, 1971.
- Jakobson, Roman, Essais de linguistique générale, Paris, Ed. de Minuit, 1963.
- Jodelet, F. "L'association verbale", Traité de psychologie expérimentale, T.VIII, Paris, PUF, 1965.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, La connotation, Presses Universitaires de Lyon, 1977.
- Kristeva, Julia, "Comment parler à la littérature?", Tel Quel, no.47, aut. 1971, pp.27-50.
- Laplanche, Jean et Pontalis, J.-B., Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF, 1967.
- Lavers, Annette, "En traduisant Barthes", Tel Quel, no.47, aut. 1971, pp.115-126.
- Maisonnette, Jean, Introduction à la psychosociologie, Paris, PUF, 1973.
- Mallac, Guy de et Eberbach, Margaret, Barthes, Ed. Universitaires, coll. Psychothèque, Paris, 1971.
- Maritain, Jacques, Petite logique, Paris, P. Tequi, 1966.
- Martinet, André, "Connotations, poésie et culture", To Honour Roman Jakobson, T.II, La Haye-Paris, Mouton, 1967, pp.1188-1294.
- Marx et Engels, Idéologie allemande, Paris, Ed. sociales, coll. Classiques du marxisme, 1972.
- Molino, Jean, "Critique sémiologique de l'idéologie", Sociologie et société, PUF, vol.5, no.2, nov.1973, pp. 17-45.
- Molino, Jean, "La connotation", La linguistique, Paris, PUF, vol.1, no.7, pp.5-30.

- Mounin, Georges, Introduction à la sémiologie, Paris, Ed. de Minuit, 1970.
- Mounin, Georges, Problèmes théoriques de la traduction, Paris, Gallimard, 1963.
- Mounin, Georges, La communication poétique, Paris, Gallimard, 1969.
- Prieto, Luis, Etudes de linguistique et de sémiologie générale, Genève-Paris, Librairie Droz, 1975.
- Prieto, Luis, Pertinence et pratique, Paris, Ed. de Minuit, 1975.
- Russell, Bertrand, "De la dénotation", traduction de Philippe Leveaux, L'âge de la science, vol.111, no.3, pp.171-185. Première édition: in Mind, XIV, 1905, pp.479-493.
- Saussure, Ferdinand de, Cours de linguistique générale, Paris, Payot, 1972. Première édition: 1915.
- Sollers, Philippe, "R.B.", Tel Quel, no.47, aut: 1971, pp.19-27
- Zuppinger, Renaud, "Notes étourdies écrites...". Arc, no.56, 1974, pp.87-90.
- Prétexte: Roland Barthes. Colloque de Cerisy, Paris, Union générale d'éditions, coll. 10-18, 1978.
- "Parlez-vous le Barthes?", Le Point, no.312, 11-17 sept.1978.

.....et le Petit Robert!